

Le Tour du Monde en 80 Jours by Jules Verne

Le Tour du Monde en 80 Jours by Jules Verne

This text is in 7 bit ascii and therefore contains no accents,
and should be readable on all text reading programs.

The 8 bit file has accents, and will read only in programs for
this kind of character. I use LIST, by Vernon D. Buerg.

TABLE DES MATIERES

Chapitres

I. Dans lequel Phileas Fogg et Passepartout s'acceptent
réciproquement, l'un comme maître, l'autre comme domestique

II. Ou Passepartout est convaincu qu'il a enfin trouvé son idéal.

III. Ou s'engage une conversation qui pourra coûter cher à Phileas Fogg.

IV. Dans lequel Phileas Fogg stupefie Passepartout, son domestique.

V. Dans lequel une nouvelle valeur apparait sur la place de Londres.

VI. Dans lequel l'agent Fix montre une impatience bien legitime.

VII. Qui temoigne une fois de plus de l'inutilite des passeports en matiere de police.

VIII. Dans lequel Passepartout parle un peu plus peut-etre qu'il ne conviendrait.

IX. Ou la mer Rouge et la mer des Indes se montrent propices aux desseins de Phileas Fogg.

X. Ou Passepartout est trop heureux d'en etre quitte en perdant sa chaussure.

XI. Ou Phileas Fogg achete une monture a un prix fabuleux.

XII. Ou Phileas Fogg et ses compagnons s'aventurent a travers les forets de l'Inde, et ce qui s'ensuit.

XIII. Dans lequel Passepartout prouve une fois de plus que la fortune sourit aux audacieux.

XIV. Dans lequel Phileas Fogg descend toute l'admirable vallée du Gange sans même songer à la voir.

XV. Ou le sac aux bank-notes s'allège encore de quelques milliers de livres.

XVI. Ou Fix n'a pas l'air de connaître du tout les choses dont on lui parle.

XVII. Ou il est question de choses et d'autres pendant la traversée de Singapour à Hong-Kong.

XVIII. Dans lequel Phileas Fogg, Passepartout, Fix, chacun de son côté, va à ses affaires.

XIX. Ou Passepartout prend un trop vif intérêt à son maître, et ce qui s'ensuit.

XX. Dans lequel Fix entre directement en relation avec Phileas Fogg.

XXI. Ou le patron de la _Tankardere_ risque fort de perdre une prime de deux cents livres.

XXII. Ou Passepartout voit bien que, meme aux antipodes, il est prudent d'avoir quelque argent dans sa poche.

XXIII. Dans lequel le nez de Passepartout s'allonge demesurement.

XXIV. Pendant lequel s'accomplit la traversee de l'ocean Pacifique.

XXV. Ou l'on donne un leger apercu de San Francisco, un jour de meeting.

XXVI. Dans lequel on prend le train express du chemin de fer du Pacifique.

XXVII. Dans lequel Passepartout suit, avec une vitesse de vingt milles a l'heure, un cours d'histoire mormone

XXVIII. Dans lequel Passepartout ne put parvenir a faire entendre le langage de la raison.

XXIX. Ou il sera fait le recit d'incidents divers qui ne se rencontrent que sur les rails-roads de l'Union.

XXX. Dans lequel Phileas Fogg fait tout simplement son devoir.

XXXI. Dans lequel l'inspecteur Fix prend tres serieusement les interets de Phileas Fogg.

XXXII. Dans lequel Phileas Fogg engage une lutte directe contre la mauvaise chance.

XXXIII. Ou Phileas Fogg se montre a la hauteur des circonstances.

XXXIV. Qui procure a Passepartout l'occasion de faire un jeu de mots atroce, mais peut-etre inedit.

XXXV. Dans lequel Passepartout ne se fait pas repeter deux fois l'ordre que son maitre lui a donne.

XXXVI. Dans lequel Phileas Fogg fait de nouveau prime sur le marche.

XXXVII. Dans lequel il est prouve que Phileas Fogg n'a rien gagne a faire ce tour du monde, si ce n'est le bonheur.

LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

par Jules Verne

I

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG ET PASSEPARTOUT S'ACCEPTENT
RECIPROQUEMENT L'UN COMME MAITRE, L'AUTRE COMME DOMESTIQUE

En l'annee 1872, la maison portant le numero 7 de Saville-row,
Burlington Gardens -- maison dans laquelle Sheridan mourut en
1814 --, etait habitee par Phileas Fogg, esq. , l'un des
membres les plus singuliers et les plus remarques du Reform-Club
de Londres, bien qu'il semblat prendre a tache de ne rien faire
qui put attirer l'attention.

A l'un des plus grands orateurs qui honorent l'Angleterre,
succedait donc ce Phileas Fogg, personnage enigmatique, dont on
ne savait rien, sinon que c'etait un fort galant homme et l'un
des plus beaux gentlemen de la haute societe anglaise.

On disait qu'il ressemblait a Byron -- par la tete, car il etait
irreprochable quant aux pieds --, mais un Byron a moustaches et
a favoris, un Byron impassible, qui aurait vecu mille ans sans
vieillir.

Anglais, a coup sur, Phileas Fogg n'etait peut-etre pas

Londonner. On ne l'avait jamais vu ni a la Bourse, ni a la Banque, ni dans aucun des comptoirs de la Cite. Ni les bassins ni les docks de Londres n'avaient jamais recu un navire ayant pour armateur Phileas Fogg. Ce gentleman ne figurait dans aucun comite d'administration. Son nom n'avait jamais retenti dans un college d'avocats, ni au Temple, ni a Lincoln's-inn, ni a Gray's-inn. Jamais il ne plaida ni a la Cour du chancelier, ni au Banc de la Reine, ni a l'Echiquier, ni en Cour ecclesiastique. Il n'etait ni industriel, ni negociant, ni marchand, ni agriculteur. Il ne faisait partie ni de l'_Institution royale de la Grande-Bretagne_, ni de l'_Institution de Londres_, ni de l'_Institution des Artisans_, ni de l'_Institution Russell_, ni de l'_Institution litteraire de l'Ouest_, ni de l'_Institution du Droit_, ni de cette _Institution des Arts et des Sciences reunis_, qui est placee sous le patronage direct de Sa Gracieuse Majeste. Il n'appartenait enfin a aucune des nombreuses societes qui pullulent dans la capitale de l'Angleterre, depuis la _Societe de l'Armonica_ jusqu'a la _Societe entomologique_, fondee principalement dans le but de detruire les insectes nuisibles.

Phileas Fogg etait membre du Reform-Club, et voila tout.

A qui s'etonnerait de ce qu'un gentleman aussi mysterieux comptat parmi les membres de cette honorable association, on repondra qu'il passa sur la recommandation de MM. Baring freres, chez lesquels il avait un credit ouvert. De la une certaine

"surface", due a ce que ses cheques etaient regulierement payes a vue par le debit de son compte courant invariablement crediteur.

Ce Phileas Fogg etait-il riche? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informes ne pouvaient dire, et Mr. Fogg etait le dernier auquel il convint de s'adresser pour l'apprendre. En tout cas, il n'etait prodigue de rien, mais non avare, car partout ou il manquait un appoint pour une chose noble, utile ou genereuse, il l'apportait silencieusement et meme anonymement.

En somme, rien de moins communicatif que ce gentleman. Il parlait aussi peu que possible, et semblait d'autant plus mysterieux qu'il etait silencieux. Cependant sa vie etait a jour, mais ce qu'il faisait etait si mathematiquement toujours la meme chose, que l'imagination, mecontente, cherchait au-dela.

Avait-il voyage? C'etait probable, car personne ne possedait mieux que lui la carte du monde. Il n'etait endroit si recule dont il ne parut avoir une connaissance speciale. Quelquefois, mais en peu de mots, brefs et clairs, il redressait les mille propos qui circulaient dans le club au sujet des voyageurs perdus ou egares; il indiquait les vraies probabilites, et ses paroles s'etaient trouvees souvent comme inspirees par une seconde vue, tant l'evenement finissait toujours par les

justifier. C'était un homme qui avait du voyager partout, -- en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que -- si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club -- personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. A ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité.

D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants, -- ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes, -- ni parents ni amis, -- ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Saville-row, où personne ne pénétrait. De son intérieur, jamais il n'était question. Un seul domestique suffisait à le servir.

Dejeunant, dinant au club a des heures chronometriquement determinees, dans la meme salle, a la meme table, ne traitant point ses collegues, n'invitant aucun etranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, a minuit precis, sans jamais user de ces chambres confortables que le Reform-Club tient a la disposition des membres du cercle. Sur vingt-quatre heures, il en passait dix a son domicile, soit qu'il dormit, soit qu'il s'occupat de sa toilette. S'il se promenait, c'etait invariablement, d'un pas egal, dans la salle d'entree parquetee en marqueterie, ou sur la galerie circulaire, au-dessus de laquelle s'arrondit un dome a vitraux bleus, que supportent vingt colonnes ioniques en porphyre rouge. S'il dinait ou dejeunait, c'etaient les cuisines, le garde-manger, l'office, la poissonnerie, la laiterie du club, qui fournissaient a sa table leurs succulentes reserves ; c'etaient les domestiques du club, graves personnages en habit noir, chausses de souliers a semelles de molleton, qui le servaient dans une porcelaine speciale et sur un admirable linge en toile de Saxe ; c'etaient les cristaux a moule perdu du club qui contenaient son sherry, son porto ou son claret melange de cannelle, de capillaire et de cinnamome ; c'etait enfin la glace du club -- glace venue a grands frais des lacs d'Amerique -- qui entretenait ses boissons dans un satisfaisant etat de fraicheur.

Si vivre dans ces conditions, c'est etre un excentrique, il faut convenir que l'excentricite a du bon!

La maison de Saville-row, sans être somptueuse, se recommandait par un extrême confort. D'ailleurs, avec les habitudes invariables du locataire, le service s'y réduisait à peu.

Toutefois, Phileas Fogg exigeait de son unique domestique une ponctualité, une régularité extraordinaires. Ce jour-là même, 2 octobre, Phileas Fogg avait donné son congé à James Forster -- ce garçon s'étant rendu coupable de lui avoir apporté pour sa barbe de l'eau à quatre-vingt-quatre degrés Fahrenheit au lieu de quatre-vingt-six --, et il attendait son successeur, qui devait se présenter entre onze heures et onze heures et demie.

Phileas Fogg, carrément assis dans son fauteuil, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat à la parade, les mains appuyées sur les genoux, le corps droit, la tête haute, regardait marcher l'aiguille de la pendule, -- appareil compliqué qui indiquait les heures, les minutes, les secondes, les jours, les quantités et l'année. À onze heures et demie sonnant, Mr. Fogg devait, suivant sa quotidienne habitude, quitter la maison et se rendre au Reform-Club.

En ce moment, on frappa à la porte du petit salon dans lequel se tenait Phileas Fogg.

James Forster, le congédié, apparut.

"Le nouveau domestique", dit-il.

Un garçon age d'une trentaine d'annees se montra et salua.

"Vous etes Francais et vous vous nommez John? lui demanda
Phileas Fogg.

"Jean, n'en deplaise a monsieur," repondit le nouveau venu,
"Jean Passepartout, un surnom qui m'est reste, et que justifiait
mon aptitude naturelle a me tirer d'affaire. Je crois etre un
honnete garçon, monsieur, mais, pour etre franc, j'ai fait
plusieurs metiers.

J'ai ete chanteur ambulant, ecuyer dans un cirque, faisant de la
voltige comme Leotard, et dansant sur la corde comme Blondin ;
puis je suis devenu professeur de gymnastique, afin de rendre
mes talents plus utiles, et, en dernier lieu, j'etais sergent de
pompiers, a Paris.

J'ai meme dans mon dossier des incendies remarquables. Mais
voila cinq ans que j'ai quitte la France et que, voulant gouter
de la vie de famille, je suis valet de chambre en Angleterre.
Or, me trouvant sans place et ayant appris que M. Phileas Fogg
etait l'homme le plus exact et le plus sedentaire du

Royaume-Uni, je me suis présentée chez monsieur avec l'espoir
d'y vivre tranquille et d'oublier jusqu'à ce nom de
Passepartout..."

"Passepartout me convient," répondit le gentleman. "Vous m'êtes
recommandée. J'ai de bons renseignements sur votre compte. Vous
connaissez mes conditions?"

"Oui, monsieur."

"Bien. Quelle heure avez-vous?"

"Onze heures vingt-deux," répondit Passepartout, en tirant des
profondeurs de son gousset une énorme montre d'argent.

"Vous retardez," dit Mr. Fogg.

"Que monsieur me pardonne, mais c'est impossible."

"Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de
constater l'écart. Donc, à partir de ce moment, onze heures
vingt-neuf du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon
service."

Cela dit, Phileas Fogg se leva, prit son chapeau de la main gauche, le placa sur sa tête avec un mouvement d'automate et disparut sans ajouter une parole.

Passepartout entendit la porte de la rue se fermer une première fois: c'était son nouveau maître qui sortait; puis une seconde fois: c'était son prédécesseur, James Forster, qui s'en allait à son tour.

Passepartout demeura seul dans la maison de Saville-row.

II

OU PASSEPARTOUT EST CONVAINCU QU'IL A ENFIN TROUVE SON IDEAL

"Sur ma foi, se dit Passepartout, un peu ahuri tout d'abord, j'ai connu chez Mme Tussaud des bonshommes aussi vivants que mon nouveau maître!"

Il convient de dire ici que les "bonshommes" de Mme Tussaud sont des figures de cire, fort visitées à Londres, et auxquelles il ne manque vraiment que la parole.

Pendant les quelques instants qu'il venait d'entrevoir Phileas

Fogg, Passepartout avait rapidement, mais soigneusement examine son futur maitre. C'etait un homme qui pouvait avoir quarante ans, de figure noble et belle, haut de taille, que ne deparait pas un leger embonpoint, blond de cheveux et de favoris, front uni sans apparences de rides aux tempes, figure plutot pale que coloree, dents magnifiques. Il paraissait posseder au plus haut degre ce que les physionomistes appellent "le repos dans l'action", faculte commune a tous ceux qui font plus de besogne que de bruit. Calme, flegmatique, l'oeil pur, la paupiere immobile, c'etait le type acheve de ces Anglais a sang-froid qui se rencontrent assez frequemment dans le Royaume-Uni, et dont Angelica Kauffmann a merveilleusement rendu sous son pinceau l'attitude un peu academique. Vu dans les divers actes de son existence, ce gentleman donnait l'idee d'un etre bien equilibre dans toutes ses parties, justement pondere, aussi parfait qu'un chronometre de Leroy ou de Earnshaw. C'est qu'en effet, Phileas Fogg etait l'exactitude personniee, ce qui se voyait clairement a "l'expression de ses pieds et de ses mains", car chez l'homme, aussi bien que chez les animaux, les membres eux-memes sont des organes expressifs des passions.

Phileas Fogg etait de ces gens mathematiquement exacts, qui, jamais presses et toujours prêts, sont economes de leurs pas et de leurs mouvements. Il ne faisait pas une enjambee de trop, allant toujours par le plus court. Il ne perdait pas un regard au plafond. Il ne se permettait aucun geste superflu. On ne l'avait jamais vu emu ni trouble. C'etait l'homme le moins hate

du monde, mais il arrivait toujours a temps. Toutefois, on comprendra qu'il vecut seul et pour ainsi dire en dehors de toute relation sociale. Il savait que dans la vie il faut faire la part des frottements, et comme les frottements retardent, il ne se frottait a personne.

Quant a Jean, dit Passepartout, un vrai Parisien de Paris, depuis cinq ans qu'il habitait l'Angleterre et y faisait a Londres le metier de valet de chambre, il avait cherche vainement un maitre auquel il put s'attacher.

Passepartout n'etait point un de ces Frontins ou Mascarilles qui, les epaules hautes, le nez au vent, le regard assure, l'oeil sec, ne sont que d'impudents droles. Non. Passepartout etait un brave garcon, de physionomie aimable, aux levres un peu saillantes, toujours pretes a gouter ou a caresser, un etre doux et serviable, avec une de ces bonnes tetes rondes que l'on aime a voir sur les epaules d'un ami. Il avait les yeux bleus, le teint anime, la figure assez grasse pour qu'il put lui-meme voir les pommettes de ses joues, la poitrine large, la taille forte, une musculature vigoureuse, et il possedait une force herculeenne que les exercices de sa jeunesse avaient admirablement developpee. Ses cheveux bruns etaient un peu rageurs. Si les sculpteurs de l'Antiquite connaissaient dix-huit facons d'arranger la chevelure de Minerve, Passepartout n'en connaissait qu'une pour disposer la sienne : trois coups de demeloir, et il etait coiffe.

De dire si le caractère expansif de ce garçon s'accorderait avec celui de Phileas Fogg, c'est ce que la prudence la plus élémentaire ne permet pas. Passepartout serait-il ce domestique foncièrement exact qu'il fallait à son maître? On ne le verrait qu'à l'usage. Après avoir eu, on le sait, une jeunesse assez vagabonde, il aspirait au repos. Ayant entendu vanter le méthodisme anglais et la froideur proverbiale des gentlemen, il vint chercher fortune en Angleterre.

Mais, jusqu'alors, le sort l'avait mal servi. Il n'avait pu prendre racine nulle part. Il avait fait dix maisons. Dans toutes, on était fantasque, inégal, coureur d'aventures ou coureur de pays, -- ce qui ne pouvait plus convenir à Passepartout. Son dernier maître, le jeune Lord Longsberry, membre du Parlement, après avoir passé ses nuits dans les "oysters-rooms" d'Hay-Market, rentrait trop souvent au logis sur les épaules des policemen. Passepartout, voulant avant tout pouvoir respecter son maître, risqua quelques respectueuses observations qui furent mal reçues, et il rompit. Il apprit, sur les entrefaites, que Phileas Fogg, esq., cherchait un domestique. Il prit des renseignements sur ce gentleman. Un personnage dont l'existence était si régulière, qui ne découchait pas, qui ne voyageait pas, qui ne s'absentait jamais, pas même un jour, ne pouvait que lui convenir. Il se présenta et fut admis dans les circonstances que l'on sait.

Passepartout -- onze heures et demie etant sonnees -- se trouvait donc seul dans la maison de Saville-row. Aussitot il en commença l'inspection. Il la parcourut de la cave au grenier. Cette maison propre, rangee, severe, puritaine, bien organisee pour le service, lui plut. Elle lui fit l'effet d'une belle coquille de colimacon, mais d'une coquille eclairee et chauffee au gaz, car l'hydrogene carbure y suffisait a tous les besoins de lumiere et de chaleur. Passepartout trouva sans peine, au second etage, la chambre qui lui etait destinee.

Elle lui convint. Des timbres electriques et des tuyaux acoustiques la mettaient en communication avec les appartements de l'entresol et du premier etage. Sur la cheminee, une pendule electrique correspondait avec la pendule de la chambre a coucher de Phileas Fogg, et les deux appareils battaient au meme instant, la meme seconde.

"Cela me va, cela me va!" se dit Passepartout.

Il remarqua aussi, dans sa chambre, une notice affichee au-dessus de la pendule. C'etait le programme du service quotidien. Il comprenait -- depuis huit heures du matin, heure reglementaire a laquelle se levait Phileas Fogg, jusqu'a onze heures et demie, heure a laquelle il quittait sa maison pour aller dejeuner au Reform-Club -- tous les details du service, le

the et les roties de huit heures vingt-trois, l'eau pour la barbe de neuf heures trente-sept, la coiffure de dix heures moins vingt, etc. Puis de onze heures et demie du matin a minuit -- heure a laquelle se couchait le methodique gentleman --, tout etait note, prevu, regularise. Passepartout se fit une joie de mediter ce programme et d'en graver les divers articles dans son esprit.

Quant a la garde-robe de monsieur, elle etait fort bien montee et merveilleusement comprise. Chaque pantalon, habit ou gilet portait un numero d'ordre reproduit sur un registre d'entree et de sortie, indiquant la date a laquelle, suivant la saison, ces vetements devaient etre tour a tour portes. Meme reglementation pour les chaussures.

En somme, dans cette maison de Saville-row qui devait etre le temple du desordre a l'epoque de l'illustre mais dissipe Sheridan --, ameublement confortable, annoncant une belle aisance. Pas de bibliotheque, pas de livres, qui eussent ete sans utilite pour Mr. Fogg, puisque le Reform-Club mettait a sa disposition deux bibliotheques, l'une consacree aux lettres, l'autre au droit et a la politique. Dans la chambre a coucher, un coffre-fort de moyenne grandeur, que sa construction defendait aussi bien de l'incendie que du vol. Point d'armes dans la maison, aucun ustensile de chasse ou de guerre. Tout y denotait les habitudes les plus pacifiques.

Après avoir examiné cette demeure en détail, Passepartout se frotta les mains, sa large figure s'épanouit, et il répéta joyeusement : "Cela me va! voilà mon affaire! Nous nous entendrons parfaitement, Mr. Fogg et moi! Un homme casanier et régulier! Une véritable mécanique! Eh bien, je ne suis pas fâché de servir une mécanique!"

III

OU S'ENGAGE UNE CONVERSATION QUI POURRA COUTER CHER A PHILEAS FOGG

Phileas Fogg avait quitté sa maison de Saville-row à onze heures et demie, et, après avoir placé cinq cent soixante-quinze fois son pied droit devant son pied gauche et cinq cent soixante-seize fois son pied gauche devant son pied droit, il arriva au Reform-Club, vaste édifice, élevé dans Pall-Mall, qui n'a pas coûté moins de trois millions à bâtir.

Phileas Fogg se rendit aussitôt à la salle à manger, dont les neuf fenêtres s'ouvraient sur un beau jardin aux arbres déjà dorés par l'automne. Là, il prit place à la table habituelle où son couvert l'attendait. Son déjeuner se composait d'un hors-d'œuvre, d'un poisson bouilli relevé d'une "reading sauce" de premier choix, d'un roastbeef écarlate agrémenté de

condiments "mushroom", d'un gateau farci de tiges de rhubarbe et de groseilles vertes, d'un morceau de chester, -- le tout arrose de quelques tasses de cet excellent the, specialement recueilli pour l'office du Reform-Club.

A midi quarante-sept, ce gentleman se leva et se dirigea vers le grand salon, somptueuse piece, ornee de peintures richement encadrees. La, un domestique lui remit le _Times_ non coupe, dont Phileas Fogg opera le laborieux deploiement avec une surete de main qui denotait une grande habitude de cette difficile operation. La lecture de ce journal occupa Phileas Fogg jusqu'a trois heures quarante-cinq, et celle du _Standard_ -- qui lui succeda -- dura jusqu'au diner. Ce repas s'accomplit dans les memes conditions que le dejeuner, avec adjonction de "royal british sauce".

A six heures moins vingt, le gentleman reparut dans le grand salon et s'absorba dans la lecture du _Morning Chronicle_.

Une demi-heure plus tard, divers membres du Reform-Club faisaient leur entree et s'approchaient de la cheminee, ou brulait un feu de houille.

C'etaient les partenaires habituels de Mr. Phileas Fogg, comme lui enragés joueurs de whist: l'ingenieur Andrew Stuart, les banquiers John Sullivan et Samuel Fallentin, le brasseur Thomas

Flanagan, Gauthier Ralph, un des administrateurs de la Banque d'Angleterre, -- personnages riches et consideres, meme dans ce club qui compte parmi ses membres les sommities de l'industrie et de la finance.

"Eh bien, Ralph," demanda Thomas Flanagan, "ou en est cette affaire de vol?"

"Eh bien," repondit Andrew Stuart, "la Banque en sera pour son argent."

"J'espere, au contraire," dit Gauthier Ralph, "que nous mettrons la main sur l'auteur du vol. Des inspecteurs de police, gens fort habiles, ont ete envoyes en Amerique et en Europe, dans tous les principaux ports d'embarquement et de debarquement, et il sera difficile a ce monsieur de leur echapper."

"Mais on a donc le signalement du voleur?" demanda Andrew Stuart.

"D'abord, ce n'est pas un voleur," repondit serieusement Gauthier Ralph.

"Comment, ce n'est pas un voleur, cet individu qui a soustrait cinquante-cinq mille livres en bank-notes (1 million 375 000

francs)?"

"Non," repondit Gauthier Ralph.

"C'est donc un industriel?" dit John Sullivan.

"Le Morning Chronicle assure que c'est un gentleman."

Celui qui fit cette reponse n'etait autre que Phileas Fogg, dont la tete emergeait alors du flot de papier amasse autour de lui. En meme temps, Phileas Fogg salua ses collegues, qui lui rendirent son salut.

Le fait dont il etait question, que les divers journaux du Royaume-Uni discutaient avec ardeur, s'etait accompli trois jours auparavant, le 29 septembre. Une liasse de bank-notes, formant l'enorme somme de cinquante-cinq mille livres, avait ete prise sur la tablette du caissier principal de la Banque d'Angleterre.

A qui s'etonnait qu'un tel vol eut pu s'accomplir aussi facilement, le sous-gouverneur Gauthier Ralph se bornait a repondre qu'a ce moment meme, le caissier s'occupait d'enregistrer une recette de trois shillings six pence, et qu'on ne saurait avoir l'oeil a tout.

Mais il convient de faire observer ici -- ce qui rend le fait plus explicable -- que cet admirable etablissement de "Bank of England" parait se soucier extremement de la dignite du public. Point de gardes, point d'invalides, point de grillages! L'or, l'argent, les billets sont exposes librement et pour ainsi dire a la merci du premier venu. On ne saurait mettre en suspicion l'honorabilite d'un passant quelconque. Un des meilleurs observateurs des usages anglais raconte meme ceci: Dans une des salles de la Banque ou il se trouvait un jour, il eut la curiosite de voir de plus pris un lingot d'or pesant sept a huit livres, qui se trouvait expose sur la tablette du caissier; il prit ce lingot, l'examina, le passa a son voisin, celui-ci a un autre, si bien que le lingot, de main en main, s'en alla jusqu'au fond d'un corridor obscur, et ne revint qu'une demi-heure apres reprendre sa place, sans que le caissier eut seulement leve la tete.

Mais, le 29 septembre, les choses ne se passerent pas tout a fait ainsi. La liasse de bank-notes ne revint pas, et quand la magnifique horloge, posee au-dessus du "drawing-office", sonna a cinq heures la fermeture des bureaux, la Banque d'Angleterre n'avait plus qu'a passer cinquante-cinq mille livres par le compte de profits et pertes.

Le vol bien et dument reconnu, des agents, des "detectives",

choisis parmi les plus habiles, furent envoyes dans les principaux ports, a Liverpool, a Glasgow, au Havre, a Suez, a Brindisi, a New York, etc., avec promesse, en cas de succes, d'une prime de deux mille livres (50 000 F) et cinq pour cent de la somme qui serait retrouvee. En attendant les renseignements que devait fournir l'enquete immediatement commencee, ces inspecteurs avaient pour mission d'observer scrupuleusement tous les voyageurs en arrivee ou en partance.

Or, precisement, ainsi que le disait le *„Morning Chronicle„*, on avait lieu de supposer que l'auteur du vol ne faisait partie d'aucune des societes de voleurs d'Angleterre. Pendant cette journee du 29 septembre, un gentleman bien mis, de bonnes manieres, l'air distingue, avait ete remarque, qui allait et venait dans la salle des paiements, theatre du vol. L'enquete avait permis de refaire assez exactement le signalement de ce gentleman, signalement qui fut aussitot adresse a tous les detectives du Royaume-Uni et du continent. Quelques bons esprits -- et Gauthier Ralph etait du nombre -- se croyaient donc fonde a esperer que le voleur n'echapperait pas.

Comme on le pense, ce fait etait a l'ordre du jour a Londres et dans toute l'Angleterre. On discutait, on se passionnait pour ou contre les probabilites du succes de la police metropolitaine. On ne s'etonnera donc pas d'entendre les membres du Reform-Club traiter la meme question, d'autant plus que l'un des sous-gouverneurs de la Banque se trouvait parmi

eux.

L'honorable Gauthier Ralph ne voulait pas douter du resultat des recherches, estimant que la prime offerte devrait singulierement aiguiser le zele et l'intelligence des agents. Mais son collegue, Andrew Stuart, etait loin de partager cette confiance. La discussion continua donc entre les gentlemen, qui s'etaient assis a une table de whist, Stuart devant Flanagan, Fallentin devant Phileas Fogg. Pendant le jeu, les joueurs ne parlaient pas, mais entre les robres, la conversation interrompue reprenait de plus belle.

"Je soutiens," dit Andrew Stuart, "que les chances sont en faveur du voleur, qui ne peut manquer d'etre un habile homme!"

"Allons donc" repondit Ralph, il n'y a plus un seul pays dans lequel il puisse se refugier."

"Par exemple!"

"Ou voulez-vous qu'il aille?"

"Je n'en sais rien," repondit Andrew Stuart, "mais, apres tout, la terre est assez vaste."

"Elle l'etait autrefois...", dit a mi-voix Phileas Fogg. Puis:

"A vous de couper, monsieur", ajouta-t-il en presentant les cartes a Thomas Flanagan.

La discussion fut suspendue pendant le robre. Mais bientot Andrew Stuart la reprenait, disant: "Comment, autrefois! Est-ce que la terre a diminue, par hasard?"

"Sans doute," repondit Gauthier Ralph. "Je suis de l'avis de Mr. Fogg. La terre a diminue, puisqu'on la parcourt maintenant dix fois plus vite qu'il y a cent ans. Et c'est ce qui, dans le cas dont nous nous occupons, rendra les recherches plus rapides."

"Et rendra plus facile aussi la fuite du voleur!"

"A vous de jouer, monsieur Stuart!" dit Phileas Fogg.

Mais l'incredule Stuart n'etait pas convaincu, et, la partie achevee : "Il faut avouer, monsieur Ralph," reprit-il, que vous avez trouve la une maniere plaisante de dire que la terre a diminue! Ainsi parce qu'on en fait maintenant le tour en trois mois..."

"En quatre-vingts jours seulement," dit Phileas Fogg.

"En effet, messieurs," ajouta John Sullivan, "quatre-vingts jours, depuis que la section entre Rothal et Allahabad a été ouverte sur le "Great-Indian peninsular railway", et voici le calcul établi par le Morning Chronicle :

De Londres a Suez par le Mont-Cenis et Brindisi, railways et paquebots.....7 jours

De Suez a Bombay, paquebot.....13 --

De Bombay a Calcutta, railway..... 3 --

De Calcutta a Hong-Kong (Chine), paquebot.....13 --

De Hong-Kong a Yokohama (Japon), paquebot..... 6 --

De Yokohama a San Francisco, paquebot..... 22 --

De San Francisco New York, railroad..... 7 --

De New York a Londres, paquebot et railway.....9 --

Total..... 80 jours

"Oui, quatre-vingts jours!" s'ecria, Andrew Stuart, qui par inattention, coupa une carte maitresse, mais non compris le mauvais temps, les vents contraires, les naufrages, les derailements, etc.

"Tout compris," repondit Phileas Fogg en continuant de jouer, car, cette fois, la discussion ne respectait plus le whist.

"Meme si les Indous ou les Indiens enlevent les rails!" s'ecria Andrew Stuart, "s'ils arretent les trains, pillent les fourgons, scalpent les voyageurs!"

"Tout compris", repondit Phileas Fogg, qui, abattant son jeu, ajouta : "Deux atouts maitres."

Andrew Stuart, a qui c'etait le tour de "faire", ramassa les cartes en disant:

"Theoriquement, vous avez raison, monsieur Fogg, mais dans la pratique..."

"Dans la pratique aussi, monsieur Stuart."

"Je voudrais bien vous y voir."

"Il ne tient qu'à vous. Partons ensemble."

"Le Ciel m'en preserve!" s'ecria Stuart, "mais je parierais bien quatre mille livres (100 000 F) qu'un tel voyage, fait dans ces conditions, est impossible.

"Tres possible, au contraire," repondit Mr. Fogg.

"Eh bien, faites-le donc!"

"Le tour du monde en quatre-vingts jours?"

"Oui."

"Je le veux bien."

"Quand?"

"Tout de suite."

"C'est de la folie!" s'ecria Andrew Stuart, qui commencait a se vexer de l'insistance de son partenaire. "Tenez! jouons plutot."

"Refaites alors," repondit Phileas Fogg, "car il y a maldonne."

Andrew Stuart reprit les cartes d'une main febrile ; puis, tout a coup, les posant sur la table:

"Eh bien, oui, monsieur Fogg, dit-il, oui, je parie quatre mille livres!..

"Mon cher Stuart," dit Fallentin, "calmez-vous. Ce n'est pas serieux."

"Quand je dis: je parie, repondit Andrew Stuart, c'est toujours serieux."

"Soit!" dit Mr. Fogg. Puis, se tournant vers ses collegues:

"J'ai vingt mille livres (500 000 F) deposees chez Baring freres. Je les risquerai volontiers..."

"Vingt mille livres! s'ecria John Sullivan. Vingt mille livres
qu'un retard imprevu peut vous faire perdre!"

"L'imprevu n'existe pas," repondit simplement Phileas Fogg.

"Mais, monsieur Fogg, ce laps de quatre-vingts jours n'est
calcule que comme un minimum de temps!"

"Un minimum bien employe suffit a tout."

"Mais pour ne pas le depasser, il faut sauter mathematiquement
des railways dans les paquebots, et des paquebots dans les
chemins de fer!"

"Je sauterai mathematiquement."

"C'est une plaisanterie!"

"Un bon Anglais ne plaisante jamais, quand il s'agit d'une chose
aussi serieuse qu'un pari," repondit Phileas Fogg. "Je parie
vingt mille livres contre qui voudra que je ferai le tour de la
terre en quatre-vingts jours ou moins, soit dix-neuf cent vingt
heures ou cent quinze mille deux cents minutes. Acceptez-vous?"

"Nous acceptons," repondirent MM. Stuart, Fallentin, Sullivan, Flanagan et Ralph, apres s'etre entendus.

"Bien," dit Mr. Fogg. "Le train de Douvres part a huit heures quarante-cinq. Je le prendrai."

"Ce soir meme?" demanda Stuart.

"Ce soir meme," repondit Phileas Fogg. "Donc, ajouta-t-il en consultant un calendrier de poche, puisque c'est aujourd'hui mercredi 2 octobre, je devrai etre de retour a Londres, dans ce salon meme du Reform-Club, le samedi 21 decembre, a huit heures quarante-cinq du soir, faute de quoi les vingt mille livres deposees actuellement a mon credit chez Baring freres vous appartiendront de fait et de droit, messieurs. -- Voici un cheque de pareille somme."

Un proces-verbal du pari fut fait et signe sur-le-champ par les six co-interesses. Phileas Fogg etait demeure froid. Il n'avait certainement pas parie pour gagner, et n'avait engage ces vingt mille livres -- la moitie de sa fortune -- que parce qu'il prevoyait qu'il pourrait avoir a depenser l'autre pour mener a bien ce difficile, pour ne pas dire inexecutable projet. Quant a ses adversaires, eux, ils paraissaient emus, non pas a

cause de la valeur de l'enjeu, mais parce qu'ils se faisaient une sorte de scrupule de lutter dans ces conditions.

Sept heures sonnaient alors. On offrit à Mr. Fogg de suspendre le whist afin qu'il put faire ses préparatifs de départ.

"Je suis toujours prêt!" répondit cet impassible gentleman, et donnant les cartes:

"Je retourne carreau," dit-il. "À vous de jouer, monsieur Stuart."

IV

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG STUPEFIE PASSEPARTOUT, SON DOMESTIQUE

À sept heures vingt-cinq, Phileas Fogg, après avoir gagné une vingtaine de guinees au whist, prit congé de ses honorables collègues, et quitta le Reform-Club. À sept heures cinquante, il ouvrit la porte de sa maison et rentra chez lui.

Passepartout, qui avait consciencieusement étudié son programme, fut assez surpris en voyant Mr. Fogg, coupable d'inexactitude, apparaître à cette heure insolite. Suivant la notice, le

locataire de Saville-row ne devait rentrer qu'a minuit precis.

Phileas Fogg etait tout d'abord monte a sa chambre, puis il appela:

"Passepartout."

Passepartout ne repondit pas. Cet appel ne pouvait s'adresser a lui. Ce n'etait pas l'heure.

"Passepartout", reprit Mr. Fogg sans elever la voix davantage.

Passepartout se montra.

"C'est la deuxieme fois que je vous appelle," dit Mr. Fogg.

"Mais il n'est pas minuit," repondit Passepartout, sa montre a la main.

"Je le sais," reprit Phileas Fogg, et je ne vous fais pas de reproche. Nous partons dans dix minutes pour Douvres et Calais."

Une sorte de grimace s'ébaucha sur la ronde face du Français.

Il était évident qu'il avait mal entendu.

"Monsieur se déplace?" demanda-t-il.

"Oui," répondit Phileas Fogg. "Nous allons faire le tour du monde."

Passepartout, l'œil démesurément ouvert, la paupière et le sourcil surelevés, les bras détendus, le corps affaissé, présentait alors tous les symptômes de l'étonnement poussé jusqu'à la stupeur.

"Le tour du monde!" murmura-t-il.

"En quatre-vingts jours," répondit Mr. Fogg. "Ainsi, nous n'avons pas un instant à perdre."

"Mais les malles?.." dit Passepartout, qui balançait inconsciemment sa tête de droite et de gauche.

"Pas de malles. Un sac de nuit seulement. Dedans, deux chemises de laine, trois paires de bas. Autant pour vous. Nous achèterons en route. Vous descendrez mon mackintosh et ma

couverture de voyage. Ayez de bonnes chaussures. D'ailleurs, nous marcherons peu ou pas. Allez."

Passepartout aurait voulu répondre. Il ne put. Il quitta la chambre de Mr. Fogg, monta dans la sienne, tomba sur une chaise, et employant une phrase assez vulgaire de son pays:

"Ah! bien se dit-il, elle est forte, celle-la! Moi qui voulais rester tranquille!...."

Et, machinalement, il fit ses préparatifs de départ. Le tour du monde en quatre-vingts jours! Avait-il affaire à un fou? Non.... C'était une plaisanterie? On allait à Douvres, bien. À Calais, soit. Après tout, cela ne pouvait notablement contrarier le brave garçon, qui, depuis cinq ans, n'avait pas foulé le sol de la patrie. Peut-être même irait-on jusqu'à Paris, et, ma foi, il reverrait avec plaisir la grande capitale. Mais, certainement, un gentleman aussi ménager de ses pas s'arrêterait là....Oui, sans doute, mais il n'en était pas moins vrai qu'il partait, qu'il se déplaçait, ce gentleman, si casanier jusqu'alors!

À huit heures, Passepartout avait préparé le modeste sac qui contenait sa garde-robe et celle de son maître ; puis, l'esprit encore trouble, il quitta sa chambre, dont il ferma soigneusement la porte, et il rejoignit Mr. Fogg.

Mr. Fogg etait pret. Il portait sous son bras le _Bradshaw's continental railway steam transit and general guide_, qui devait lui fournir toutes les indications necessaires a son voyage. Il prit le sac des mains de Passepartout, l'ouvrit et y glissa une forte liasse de ces belles bank-notes qui ont cours dans tous les pays.

"Vous n'avez rien oublie?" demanda-t-il.

"Rien, monsieur."

"Mon mackintosh et ma couverture?"

"Les voici."

"Bien, prenez ce sac."

Mr. Fogg remit le sac a Passepartout.

"Et ayez-en soin, ajouta-t-il. Il y a vingt mille livres dedans (500 000 F)."

Le sac faillit s'échapper des mains de Passepartout, comme si les vingt mille livres eussent été en or et pesé considérablement.

Le maître et le domestique descendirent alors, et la porte de la rue fut fermée à double tour.

Une station de voitures se trouvait à l'extrémité de Saville-row. Phileas Fogg et son domestique monterent dans un cab, qui se dirigea rapidement vers la gare de Charing-Cross, à laquelle aboutissent des embranchements du South-Eastern-railway.

À huit heures vingt, le cab s'arrêta devant la grille de la gare. Passepartout sauta à terre. Son maître le suivit et paya le cocher.

En ce moment, une pauvre mendiante, tenant un enfant à la main, pieds nus dans la boue, coiffée d'un chapeau dépenaillé auquel pendait une plume lamentable, un chapeau en loques sur ses haillons, s'approcha de Mr. Fogg et lui demanda l'aumône.

Mr. Fogg tira de sa poche les vingt guinees qu'il venait de gagner au whist, et, les présentant à la mendiante:

"Tenez, ma brave femme," dit-il, je suis content de vous avoir

rencontre!"

Puis il passa.

Passepartout eut comme une sensation d'humidité autour de la prunelle. Son maître avait fait un pas dans son cœur.

Mr. Fogg et lui entrèrent aussitôt dans la grande salle de la gare. Là, Phileas Fogg donna à Passepartout l'ordre de prendre deux billets de première classe pour Paris. Puis, se retournant, il aperçut ses cinq collègues du Reform-Club.

"Messieurs, je pars," dit-il, "et les divers visas apposés sur un passeport que j'emporte à cet effet vous permettront, au retour, de contrôler mon itinéraire."

"Oh! monsieur Fogg," répondit poliment Gauthier Ralph, c'est inutile. Nous nous en rapporterons à votre honneur de gentleman!"

"Cela vaut mieux ainsi," dit Mr. Fogg.

"Vous n'oubliez pas que vous devez être revenu?"... fit observer Andrew Stuart.

"Dans quatre-vingts jours," repondit Mr. Fogg, le samedi 21 decembre 1872, a huit heures quarante-cinq minutes du soir. Au revoir, messieurs."

A huit heures quarante, Phileas Fogg et son domestique prirent place dans le meme compartiment. A huit heures quarante-cinq, un coup de sifflet retentit, et le train se mit en marche.

La nuit etait noire. Il tombait une pluie fine. Phileas Fogg, accote dans son coin, ne parlait pas. Passepartout, encore abasourdi, pressait machinalement contre lui le sac aux bank-notes.

Mais le train n'avait pas depasse Sydenham, que Passepartout poussait un veritable cri de desespoir!

"Qu'avez-vous?" demanda Mr. Fogg.

"Il y a... que...dans ma precipitation... mon trouble...j'ai oublie..."

"Quoi?"

"D'eteindre le bec de gaz de ma chambre!"

"Eh bien, mon garcon," repondit froidement Mr. Fogg, "il brule a votre compte!"

V

DANS LEQUEL UNE NOUVELLE VALEUR APPARAÎT SUR LA PLACE DE LONDRES

Phileas Fogg, en quittant Londres, ne se doutait guere, sans doute, du grand retentissement qu'allait provoquer son depart. La nouvelle du pari se repandit d'abord dans le Reform-Club, et produisit une veritable emotion parmi les membres de l'honorable cercle. Puis, du club, cette emotion passa aux journaux par la voie des reporters, et des journaux au public de Londres et de tout le Royaume-Uni.

Cette "question du tour du monde" fut commentee, discutee, dissequee, avec autant de passion et d'ardeur que s'il se fut agi d'une nouvelle affaire de l'_Alabama_. Les uns prirent parti pour Phileas Fogg, les autres -- et ils formerent bientot une majorite considerable -- se prononcerent contre lui. Ce tour du monde a accomplir, autrement qu'en theorie et sur le papier, dans ce minimum de temps, avec les moyens de communication actuellement en usage, ce n'etait pas seulement

impossible, c'était insense!"

Le Times, le Standard, l'Evening Star, le Morning Chronicle, et vingt autres journaux de grande publicité, se déclarèrent contre Mr. Fogg. Seul, le Daily Telegraph le soutint dans une certaine mesure. Phileas Fogg fut généralement traité de maniaque, de fou, et ses collègues du Reform-Club furent blâmés d'avoir tenu ce pari, qui accusait un affaiblissement dans les facultés mentales de son auteur.

Des articles extrêmement passionnés, mais logiques, parurent sur la question. On sait l'intérêt que l'on porte en Angleterre à tout ce qui touche à la géographie. Aussi n'était-il pas un lecteur, à quelque classe qu'il appartint, qui ne devorât les colonnes consacrées au cas de Phileas Fogg.

Pendant les premiers jours, quelques esprits audacieux -- les femmes principalement -- furent pour lui, surtout quand l'Illustrated London News eut publié son portrait d'après sa photographie déposée aux archives du Reform-Club. Certains gentlemen osaient dire: "He! he! pourquoi pas, après tout? On a vu des choses plus extraordinaires!" C'étaient surtout les lecteurs du Daily Telegraph. Mais on sentit bientôt que ce journal lui-même commençait à faiblir.

En effet, un long article parut le 7 octobre dans le Bulletin de

la Société royale de géographie. Il traita la question à tous les points de vue, et démontra clairement la folie de l'entreprise. D'après cet article, tout était contre le voyageur, obstacles de l'homme, obstacles de la nature. Pour réussir dans ce projet, il fallait admettre une concordance miraculeuse des heures de départ et d'arrivée, concordance qui n'existait pas, qui ne pouvait pas exister.

A la rigueur, et en Europe, où il s'agit de parcours d'une longueur relativement médiocre, on peut compter sur l'arrivée des trains à heure fixe ; mais quand ils emploient trois jours à traverser l'Inde, sept jours à traverser les États-Unis, pouvait-on fonder sur leur exactitude les éléments d'un tel problème ? Et les accidents de machine, les déraillements, les rencontres, la mauvaise saison, l'accumulation des neiges, est-ce que tout n'était pas contre Phileas Fogg ? Sur les paquebots, ne se trouverait-il pas, pendant l'hiver, à la merci des coups de vent ou des brouillards ? Est-il donc si rare que les meilleurs marcheurs des lignes transocéaniques éprouvent des retards de deux ou trois jours ? Or, il suffisait d'un retard, un seul, pour que la chaîne de communications fut irréparablement brisée. Si Phileas Fogg manquait, ne fut-ce que de quelques heures, le départ d'un paquebot, il serait forcé d'attendre le paquebot suivant, et par cela même son voyage était compromis irrévocablement.

L'article fit grand bruit. Presque tous les journaux le

reproduisirent, et les actions de Phileas Fogg baisserent singulierement.

Pendant les premiers jours qui suivirent le depart du gentleman, d'importantes affaires s'etaient engagees sur "l'alea" de son entreprise. On sait ce qu'est le monde des parieurs en Angleterre, monde plus intelligent, plus releve que celui des joueurs. Parier est dans le temperament anglais. Aussi, non seulement les divers membres du Reform-Club etablirent-ils des paris considerables pour ou contre Phileas Fogg, mais la masse du public entra dans le mouvement. Phileas Fogg fut inscrit comme un cheval de course, a une sorte de studbook. On en fit aussi une valeur de bourse, qui fut immediatement cotee sur la place de Londres. On demandait, on offrait du "Phileas Fogg" ferme ou a prime, et il se fit des affaires enormes. Mais cinq jours apres son depart, apres l'article du Bulletin de la Societe de geographie, les offres commencerent a affluer. Le Phileas Fogg baissa. On l'offrit par paquets. Pris d'abord a cinq, puis a dix, on ne le prit plus qu'a vingt, a cinquante, a cent!

Un seul partisan lui resta. Ce fut le vieux paralytique, Lord Albermale. L'honorable gentleman, cloue sur son fauteuil, eut donne sa fortune pour pouvoir faire le tour du monde, meme en dix ans! et il paria cinq mille livres (100 000 F) en faveur de Phileas Fogg. Et quand, en meme temps que la sottise du projet, on lui en demontrait l'inutilite, il se contentait de repondre:

"Si la chose est faisable, il est bon que ce soit un Anglais qui le premier l'ait faite!"

Or, on en était là, les partisans de Phileas Fogg se rarefiaient de plus en plus ; tout le monde, et non sans raison, se mettait contre lui ; on ne le prenait plus qu'à cent cinquante, à deux cents contre un, quand, sept jours après son départ, un incident, complètement inattendu, fit qu'on ne le prit plus du tout.

En effet, pendant cette journée, à neuf heures du soir, le directeur de la police métropolitaine avait reçu une dépêche télégraphique ainsi conçue :

Suez à Londres.

_Rowan, directeur police, administration centrale, Scotland place. _

Je file voleur de Banque, Phileas Fogg. Envoyez sans retard mandat d'arrestation à Bombay (Inde anglaise).

Fix, _detective_.

L'effet de cette depeche fut immediat. L'honorable gentleman disparut pour faire place au voleur de bank-notes. Sa photographie, deposee au Reform-Club avec celles de tous ses collegues, fut examinee. Elle reproduisait trait pour trait l'homme dont le signalement avait ete fourni par l'enquete. On rappela ce que l'existence de Phileas Fogg avait de mysterieux, son isolement, son depart subit, et il parut evident que ce personnage, pretextant un voyage autour du monde et l'appuyant sur un pari insense, n'avait eu d'autre but que de depister les agents de la police anglaise.

VI

DANS LEQUEL L'AGENT FIX MONTRE UNE IMPATIENCE BIEN LEGITIME

Voici dans quelles circonstances avait ete lancee cette depeche concernant le sieur Phileas Fogg.

Le mercredi 9 octobre, on attendait pour onze heures du matin, a Suez, le paquebot Mongolia, de la Compagnie peninsulaire et orientale, steamer en fer a helice et a spardeck, jaugeant deux mille huit cents tonnes et possedant une force nominale de cinq cents chevaux. Le Mongolia faisait regulierement les voyages de Brindisi a Bombay par le canal de Suez. C'etait un des plus rapides marcheurs de la Compagnie, et les vitesses reglementaires, soit dix milles a l'heure entre Brindisi et

Suez, et neuf milles cinquante-trois centiemes entre Suez et Bombay, il les avait toujours depassees.

En attendant l'arrivee du _Mongolia_, deux hommes se promenaient sur le quai au milieu de la foule d'indigenes et d'etrangers qui affluent dans cette ville, naguere une bourgade, a laquelle la grande oeuvre de M. de Lesseps assure un avenir considerable.

De ces deux hommes, l'un etait l'agent consulaire du Royaume-Uni, etabli a Suez, qui -- en depit des facheux pronostics du gouvernement britannique et des sinistres predictions de l'ingenieur Stephenson -- voyait chaque jour des navires anglais traverser ce canal, abregeant ainsi de moitie l'ancienne route de l'Angleterre aux Indes par le cap de Bonne-Esperance.

L'autre etait un petit homme maigre, de figure assez intelligente, nerveux, qui contractait avec une persistance remarquable ses muscles sourciliers. A travers ses longs cils brillait un oeil tres vif, mais dont il savait a volonte eteindre l'ardeur. En ce moment, il donnait certaines marques d'impatience, allant, venant, ne pouvant tenir en place.

Cet homme se nommait Fix, et c'etait un de ces "detectives" ou agents de police anglais, qui avaient ete envoyes dans les divers ports, apres le vol commis a la Banque d'Angleterre. Ce

Fix devait surveiller avec le plus grand soin tous les voyageurs prenant la route de Suez, et si l'un d'eux lui semblait suspect, le "filer" en attendant un mandat d'arrestation.

Precisement, depuis deux jours, Fix avait reçu du directeur de la police metropolitaine le signalement de l'auteur presume du vol.

C'etait celui de ce personnage distingue et bien mis que l'on avait observe dans la salle des paiements de la Banque.

Le detective, tres alleche evidemment par la forte prime promise en cas de succes, attendait donc avec une impatience facile a comprendre l'arrivee du _Mongolia_.

"Et vous dites, monsieur le consul," demanda-t-il pour la dixieme fois, "que ce bateau ne peut tarder?"

"Non, monsieur Fix," repondit le consul. "Il a ete signale hier au large de Port-Said, et les cent soixante kilometres du canal ne comptent pas pour un tel marcheur. Je vous repete que le _Mongolia_ a toujours gagne la prime de vingt-cinq livres que le gouvernement accorde pour chaque avance de vingt-quatre heures sur les temps reglementaires."

"Ce paquebot vient directement de Brindisi?" demanda Fix.

"De Brindisi meme, ou il a pris la malle des Indes, de Brindisi qu'il a quitte samedi a cinq heures du soir. Ainsi ayez patience, il ne peut tarder a arriver. Mais je ne sais vraiment pas comment, avec le signalement que vous avez reçu, vous pourrez reconnaitre votre homme, s'il est a bord du _Mongolia_."

"Monsieur le consul," repondit Fix, "ces gens-la, on les sent plutot qu'on ne les reconnait. C'est du flair qu'il faut avoir, et le flair est comme un sens special auquel concourent l'ouïe, la vue et l'odorat. J'ai arrete dans ma vie plus d'un de ces gentlemen, et pourvu que mon voleur soit a bord, je vous reponds qu'il ne me glissera pas entre les mains."

"Je le souhaite, monsieur Fix, car il s'agit d'un vol important."

"Un vol magnifique," repondit l'agent enthousiasme.
Cinquante-cinq mille livres! Nous n'avons pas souvent de pareilles aubaines! Les voleurs deviennent mesquins! La race des Sheppard s'etiole! On se fait pendre maintenant pour quelques shillings!"

"Monsieur Fix," repondit le consul, vous parlez d'une telle

façon que je vous souhaite vivement de réussir; mais, je vous le répète, dans les conditions où vous êtes, je crains que ce ne soit difficile. Savez-vous bien que, d'après le signalement que vous avez reçu, ce voleur ressemble absolument à un honnête homme."

"Monsieur le consul," répondit dogmatiquement l'inspecteur de police, "les grands voleurs ressemblent toujours à d'honnêtes gens. Vous comprenez bien que ceux qui ont des figures de coquins n'ont qu'un parti à prendre, c'est de rester probes, sans cela ils se feraient arrêter. Les physionomies honnêtes, ce sont celles-là qu'il faut devisager surtout. Travail difficile, j'en conviens, et qui n'est plus du métier, mais de l'art."

On voit que ledit Fix ne manquait pas d'une certaine dose d'amour-propre.

Cependant le quai s'animait peu à peu. Marins de diverses nationalités, commerçants, courtiers, portefaix, fellahs, y affluaient. L'arrivée du paquebot était évidemment prochaine.

Le temps était assez beau, mais l'air froid, par ce vent d'est. Quelques minarets se dessinaient au-dessus de la ville sous les pâles rayons du soleil. Vers le sud, une jetée longue de deux mille mètres s'allongeait comme un bras sur la rade de Suez. A

la surface de la mer Rouge roulaient plusieurs bateaux de peche ou de cabotage, dont quelques-uns ont conserve dans leurs facons l'elegant gabarit de la galere antique.

Tout en circulant au milieu de ce populaire, Fix, par une habitude de sa profession, devisageait les passants d'un rapide coup d'oeil.

Il etait alors dix heures et demie.

"Mais il n'arrivera pas, ce paquebot!" s'ecria-t-il en entendant sonner l'horloge du port.

"Il ne peut etre eloigne," repondit le consul.

"Combien de temps stationnera-t-il a Suez? demanda Fix.

"Quatre heures. Le temps d'embarquer son charbon. De Suez a Aden, a l'extremite de la mer Rouge, on compte treize cent dix milles, et il faut faire provision de combustible."

"Et de Suez, ce bateau va directement a Bombay?" demanda Fix.

"Directement, sans rompre charge."

"Eh bien," dit Fix, "si le voleur a pris cette route et ce bateau, il doit entrer dans son plan de débarquer à Suez, afin de gagner par une autre voie les possessions hollandaises ou françaises de l'Asie. Il doit bien savoir qu'il ne serait pas en sûreté dans l'Inde, qui est une terre anglaise."

"A moins que ce ne soit un homme très fort," répondit le consul.
"Vous le savez, un criminel anglais est toujours mieux caché à Londres qu'il ne le serait à l'étranger."

Sur cette réflexion, qui donna fort à réfléchir à l'agent, le consul regagna ses bureaux, situés à peu de distance.
L'inspecteur de police demeura seul, pris d'une impatience nerveuse, avec ce pressentiment assez bizarre que son voleur devait se trouver à bord du *Mongolia*, -- et en vérité, si ce coquin avait quitté l'Angleterre avec l'intention de gagner le Nouveau Monde, la route des Indes, moins surveillée ou plus difficile à surveiller que celle de l'Atlantique, devait avoir obtenu sa préférence.

Fix ne fut pas longtemps livré à ses réflexions. De vifs coups de sifflet annoncèrent l'arrivée du paquebot. Toute la horde des portefaix et des fellahs se précipita vers le quai dans un tumulte un peu inquietant pour les membres et les vêtements des passagers. Une dizaine de canots se détachèrent de la rive et

allèrent au-devant du _Mongolia_.

Bientôt on aperçut la gigantesque coque du _Mongolia_, passant entre les rives du canal, et onze heures sonnaient quand le steamer vint mouiller en rade, pendant que sa vapeur fusait à grand bruit par les tuyaux d'échappement.

Les passagers étaient assez nombreux à bord. Quelques-uns restèrent sur le spardeck à contempler le panorama pittoresque de la ville; mais la plupart débarquèrent dans les canots qui étaient venus accoster le _Mongolia_.

Fix examinait scrupuleusement tous ceux qui mettaient pied à terre.

En ce moment, l'un d'eux s'approcha de lui, après avoir vigoureusement repoussé les fellahs qui l'assaillaient de leurs offres de service, et il lui demanda fort poliment s'il pouvait lui indiquer les bureaux de l'agent consulaire anglais. Et en même temps ce passager présentait un passeport sur lequel il désirait sans doute faire apposer le visa britannique.

Fix, instinctivement, prit le passeport, et, d'un rapide coup d'oeil, il en lut le signalement.

Un mouvement involontaire faillit lui échapper. La feuille trembla dans sa main. Le signalement libelle sur le passeport était identique à celui qu'il avait reçu du directeur de la police métropolitaine.

"Ce passeport n'est pas le votre?" dit-il au passager.

"Non," répondit celui-ci, "c'est le passeport de mon maître."

"Et votre maître?"

"Il est resté à bord."

"Mais," reprit l'agent, "il faut qu'il se présente en personne aux bureaux du consulat afin d'établir son identité."

"Quoi ! cela est nécessaire?"

"Indispensable."

"Et où sont ces bureaux?"

"La, au coin de la place," répondit l'inspecteur en indiquant

une maison éloignée de deux cents pas.

"Alors, je vais aller chercher mon maître, à qui pourtant cela ne plaira guère de se déranger!"

La-dessus, le passager salua Fix et retourna à bord du steamer.

VII

QUI TEMOIGNE UNE FOIS DE PLUS DE L'INUTILITE DES PASSEPORTS EN
MATIERE DE POLICE

L'inspecteur redescendit sur le quai et se dirigea rapidement vers les bureaux du consul. Aussitôt, et sur sa demande pressante, il fut introduit près de ce fonctionnaire.

"Monsieur le consul, lui dit-il sans autre préambule, j'ai de fortes présomptions de croire que notre homme a pris passage à bord du Mongolia."

Et Fix raconta ce qui s'était passé entre ce domestique et lui à propos du passeport.

"Bien, monsieur Fix," répondit le consul, "je ne serais pas

fache de voir la figure de ce coquin. Mais peut-etre ne se
presentera-t-il pas a mon bureau, s'il est ce que vous supposez.
Un voleur n'aime pas a laisser derriere lui des traces de son
passage, et d'ailleurs la formalite des passeports n'est plus
obligatoire."

"Monsieur le consul," repondit l'agent, "si c'est un homme fort
comme on doit le penser, il viendra!"

"Faire viser son passeport?"

"Oui. Les passeports ne servent jamais qu'a gener les honnetes
gens et a favoriser la fuite des coquins. Je vous affirme que
celui-ci sera en regle, mais j'espere bien que vous ne le
viserez pas..."

"Et pourquoi pas? Si ce passeport est regulier," repondit le
consul, "je n'ai pas le droit de refuser mon visa."

"Cependant, monsieur le consul, il faut bien que je retienne ici
cet homme jusqu'a ce que j'aie recu de Londres un mandat
d'arrestation."

"Ah ! cela, monsieur Fix, c'est votre affaire, repondit le
consul, mais moi, je ne puis..."

Le consul n'acheva pas sa phrase. En ce moment, on frappait a la porte de son cabinet, et le garçon de bureau introduisit deux étrangers, dont l'un était précisément ce domestique qui s'était entretenu avec le détective.

C'étaient, en effet, le maître et le serviteur. Le maître presenta son passeport, en priant laconiquement le consul de vouloir bien y apposer son visa.

Celui-ci prit le passeport et le lut attentivement, tandis que Fix, dans un coin du cabinet, observait ou plutôt devorait l'étranger des yeux.

Quand le consul eut achevé sa lecture :

"Vous êtes Phileas Fogg, esquire?" demanda-t-il.

"Oui, monsieur," répondit le gentleman.

"Et cet homme est votre domestique?"

"Oui. Un Français nommé Passepartout."

"Vous venez de Londres?"

"Oui."

"Et vous allez?"

"A Bombay."

"Bien, monsieur. Vous savez que cette formalite du visa est inutile, et que nous n'exigeons plus la presentation du passeport?"

"Je le sais, monsieur," repondit Phileas Fogg, "mais je desire constater par votre visa mon passage a Suez."

"Soit, monsieur."

Et le consul, ayant signe et date le passeport, y apposa son cachet.

Mr. Fogg acquitta les droits de visa, et, apres avoir froidement salue, il sortit, suivi de son domestique.

"Eh bien?" demanda l'inspecteur.

"Eh bien," repondit le consul, "il a l'air d'un parfait honnete homme!

"Possible," repondit Fix, mais ce n'est point ce dont il s'agit.

Trouvez-vous, monsieur le consul, que ce flegmatique gentleman ressemble trait pour trait au voleur dont j'ai recu le signalement?"

"J'en conviens, mais vous le savez, tous les signalements..."

"J'en aurai le coeur net," repondit Fix. Le domestique me parait etre moins indechiffrable que le maitre. De plus, c'est un Francais, qui ne pourra se retenir de parler. A bientot, monsieur le consul."

Cela dit, l'agent sortit et se mit a la recherche de Passepartout.

Cependant Mr. Fogg, en quittant la maison consulaire, s'etait dirige vers le quai. La, il donna quelques ordres a son domestique; puis il s'embarqua dans un canot, revint a bord du Mongolia et rentra dans sa cabine. Il prit alors son carnet,

qui portait les notes suivantes:

"Quitte Londres, mercredi 2 octobre, 8 heures 45 soir.

Arrive a Paris, jeudi 3 octobre, 7 heures 20 matin.

Quitte Paris, jeudi, 8 heures 40 matin.

Arrive par le Mont-Cenis a Turin, vendredi 4 octobre, 6 heures
35 matin.

Quitte Turin, vendredi, 7 heures 20 matin.

Arrive a Brindisi, samedi 5 octobre, 4 heures soir.

Embarque sur le Mongolia, samedi, 5 heures soir.

Arrive a Suez, mercredi 9 octobre, 11 heures matin.

Total des heures depensees : 158 1/2, soit en jours : 6 jours
1/2."

Mr. Fogg inscrivit ces dates sur un itineraire dispose par

colonnes, qui indiquait -- depuis le 2 octobre jusqu'au 21
decembre -- le mois, le quantieme, le jour, les arrivees
reglementaires et les arrivees effectives en chaque point
principal, Paris, Brindisi, Suez, Bombay, Calcutta, Singapore,
Hong-Kong, Yokohama, San Francisco, New York, Liverpool,
Londres, et qui permettait de chiffrer le gain obtenu ou la
perte eprouvee a chaque endroit du parcours.

Ce methodique itineraire tenait ainsi compte de tout, et Mr.
Fogg savait toujours s'il etait en avance ou en retard.

Il inscrivit donc, ce jour-la, mercredi 9 octobre, son arrivee a
Suez, qui, concordant avec l'arrivee reglementaire, ne le
constituait ni en gain ni en perte.

Puis il se fit servir a dejeuner dans sa cabine. Quant a voir
la ville, il n'y pensait meme pas, etant de cette race d'Anglais
qui font visiter par leur domestique les pays qu'ils traversent.

VIII

DANS LEQUEL PASSEPARTOUT PARLE UN PEU PLUS PEUT-ETRE QU'IL NE
CONVIENDRAIT

Fix avait en peu d'instantes rejoint sur le quai Passepartout,

qui flanait et regardait, ne se croyant pas, lui, oblige a ne point voir.

"Eh bien, mon ami," lui dit Fix en l'abordant, "votre passeport est-il vise?"

"Ah! c'est vous, monsieur," repondit le Francais. "Bien oblige. Nous sommes parfaitement en regle."

"Et vous regardez le pays?"

"Oui, mais nous allons si vite qu'il me semble que je voyage en reve. Et comme cela, nous sommes a Suez?"

"A Suez."

"En Egypte?"

"En Egypte, parfaitement."

"Et en Afrique?"

"En Afrique."

"En Afrique!" repeta Passepartout. "Je ne peux y croire.

Figurez-vous, monsieur, que je m'imaginai ne pas aller plus loin que Paris, et cette fameuse capitale, je l'ai revue tout juste de sept heures vingt du matin à huit heures quarante, entre la gare du Nord et la gare de Lyon, à travers les vitres d'un fiacre et par une pluie battante! Je le regrette!

J'aurais aimé à revoir le Père-Lachaise et le Cirque des Champs-Élysées!"

"Vous êtes donc bien pressé?" demanda l'inspecteur de police.

"Moi, non, mais c'est mon maître. À propos, il faut que j'achète des chaussettes et des chemises! Nous sommes partis sans malles, avec un sac de nuit seulement."

"Je vais vous conduire à un bazar où vous trouverez tout ce qu'il faut."

"Monsieur," répondit Passepartout, "vous êtes vraiment d'une complaisance!.."

Et tous deux se mirent en route. Passepartout causait toujours.

"Surtout," dit-il, "que je prenne bien garde de ne pas manquer le bateau!"

"Vous avez le temps," repondit Fix, "il n'est encore que midi!"

Passepartout tira sa grosse montre. "Midi," dit-il. "Allons donc! Il est neuf heures cinquante-deux minutes!"

"Votre montre retarde," repondit Fix.

"Ma montre! Une montre de famille, qui vient de mon arriere-grand-pere! Elle ne varie pas de cinq minutes par an. C'est un vrai chronometre!"

"Je vois ce que c'est," repondit Fix. "Vous avez garde l'heure de Londres, qui retarde de deux heures environ sur Suez. Il faut avoir soin de remettre votre montre au midi de chaque pays."

"Moi! toucher a ma montre!" s'ecria Passepartout, "jamais!"

"Eh bien, elle ne sera plus d'accord avec le soleil."

"Tant pis pour le soleil, monsieur! C'est lui qui aura tort!"

Et le brave garçon remit sa montre dans son gousset avec un geste superbe.

Quelques instants après, Fix lui disait :

"Vous avez donc quitté Londres précipitamment?"

"Je le crois bien! Mercredi dernier, à huit heures du soir, contre toutes ses habitudes, Mr. Fogg revint de son cercle, et trois quarts d'heure après nous étions partis."

"Mais où va-t-il donc, votre maître?"

"Toujours devant lui! Il fait le tour du monde!"

"Le tour du monde?" s'écria Fix.

"Oui, en quatre-vingts jours! Un pari, dit-il, mais, entre nous, je n'en crois rien. Cela n'aurait pas le sens commun. Il y a autre chose."

"Ah! c'est un original, ce Mr. Fogg?"

"Je le crois."

"Il est donc riche?"

"Evidemment, et il emporte une jolie somme avec lui, en bank-notes toutes neuves! Et il n'epargne pas l'argent en route! Tenez! il a promis une prime magnifique au mecanicien du Mongolia, si nous arrivons a Bombay avec une belle avance!"

"Et vous le connaissez depuis longtemps, votre maitre?"

"Moi!" repondit Passepartout, "je suis entre a son service le jour meme de notre depart."

On s' imagine aisement l'effet que ces reponses devaient produire sur l'esprit deja surexcite de l'inspecteur de police.

Ce depart precipite de Londres, peu de temps apres le vol, cette grosse somme emportee, cette hate d'arriver en des pays lointains, ce pretexte d'un pari excentrique, tout confirmait et devait confirmer Fix dans ses idees. Il fit encore parler le Francais et acquit la certitude que ce garcon ne connaissait aucunement son maitre, que celui-ci vivait isole a Londres,

qu'on le disait riche sans savoir l'origine de sa fortune, que c'était un homme impenetrable, etc.

Mais, en même temps, Fix put tenir pour certain que Phileas Fogg ne débarquait point à Suez, et qu'il allait réellement à Bombay.

"Est-ce loin Bombay?" demanda Passepartout.

"Assez loin," répondit l'agent. "Il vous faut encore une dizaine de jours de mer."

"Et où prenez-vous Bombay?"

"Dans l'Inde."

"En Asie?"

"Naturellement."

"Diable! C'est que je vais vous dire...il y a une chose qui me tracasse...c'est mon bec!"

"Quel bec?"

"Mon bec de gaz que j'ai oublie d'eteindre et qui brule a mon compte. Or, j'ai calcule que j'en avais pour deux shillings par vingt-quatre heures, juste six pence de plus que je ne gagne, et vous comprenez que pour peu que le voyage se prolonge..."

Fix comprit-il l'affaire du gaz? C'est peu probable. Il n'ecoutait plus et prenait un parti. Le Francais et lui etaient arrives au bazar. Fix laissa son compagnon y faire ses emplettes, il lui recommanda de ne pas manquer le depart du _Mongolia_, et il revint en toute hate aux bureaux de l'agent consulaire.

Fix, maintenant que sa conviction etait faite, avait repris tout son sang-froid.

"Monsieur," dit-il au consul, "je n'ai plus aucun doute. Je tiens mon homme. Il se fait passer pour un excentrique qui veut faire le tour du monde en quatre-vingts jours."

"Alors c'est un malin," repondit le consul, "et il compte revenir a Londres, apres avoir depiste toutes les polices des deux continents!"

"Nous verrons bien," repondit Fix.

"Mais ne vous trompez-vous pas?" demanda encore une fois le consul.

"Je ne me trompe pas."

"Alors, pourquoi ce voleur a-t-il tenu à faire constater par un visa son passage à Suez?"

"Pourquoi?... je n'en sais rien, monsieur le consul, répondit le détective, mais écoutez-moi."

Et, en quelques mots, il rapporta les points saillants de sa conversation avec le domestique dudit Fogg.

"En effet," dit le consul, toutes les présomptions sont contre cet homme. Et qu'allez-vous faire?"

"Lancer une dépêche à Londres avec demande instante de m'adresser un mandat d'arrestation à Bombay, m'embarquer sur le Mongolia, filer mon voleur jusqu'aux Indes, et là, sur cette terre anglaise, l'accoster poliment, mon mandat à la main et la main sur l'épaule."

Ces paroles prononcées froidement, l'agent prit congé du consul et se rendit au bureau télégraphique. De là, il lança au directeur de la police métropolitaine cette dépêche que l'on connaît.

Un quart d'heure plus tard, Fix, son léger bagage à la main, bien muni d'argent, d'ailleurs, s'embarquait à bord du Mongolia, et bientôt le rapide steamer filait à toute vapeur sur les eaux de la mer Rouge.

IX

OU LA MER ROUGE ET LA MER DES INDES SE MONTRENT PROPICES AUX
DESSEINS DE PHILEAS FOGG

La distance entre Suez et Aden est exactement de treize cent dix milles, et le cahier des charges de la Compagnie alloue à ses paquebots un laps de temps de cent trente-huit heures pour la franchir. Le Mongolia, dont les feux étaient activement poussés, marchait de manière à devancer l'arrivée réglementaire.

La plupart des passagers embarqués à Brindisi avaient presque tous l'Inde pour destination. Les uns se rendaient à Bombay, les autres à Calcutta, mais via Bombay, car depuis qu'un chemin de fer traverse dans toute sa largeur la péninsule indienne, il

n'est plus necessaire de doubler la pointe de Ceylan.

Parmi ces passagers du _Mongolia_, on comptait divers fonctionnaires civils et des officiers de tout grade. De ceux-ci, les uns appartenait a l'armee britannique proprement dite, les autres commandaient les troupes indigenes de cipayes, tous cherement appointes, meme a present que le gouvernement s'est substitue aux droits et aux charges de l'ancienne Compagnie des Indes: sous-lieutenants a 7 000 F, brigadiers a 60 000, generaux a 100 000. [Le traitement des fonctionnaires civils est encore plus eleve. Les simples assistants, au premier degre de la hierarchie, ont 12 000 francs ; les juges, 60 000 F; les presidents de cour, 250 000 F; les gouverneurs, 300 000 F, et le gouverneur general, plus de 600 000 F. (Note de l'auteur).]

On vivait donc bien a bord du _Mongolia_, dans cette societe de fonctionnaires, auxquels se melaient quelques jeunes Anglais, qui, le million en poche, allaient fonder au loin des comptoirs de commerce.

Le "purser", l'homme de confiance de la Compagnie, l'egal du capitaine a bord, faisait somptueusement les choses. Au dejeuner du matin, au lunch de deux heures, au diner de cinq heures et demie, au souper de huit heures, les tables pliaient sous les plats de viande fraiche et les entremets fournis par la

boucherie et les offices du paquebot. Les passageres -- il y en avait quelques-unes -- changeaient de toilette deux fois par jour. On faisait de la musique, on dansait meme, quand la mer le permettait.

Mais la mer Rouge est fort capricieuse et trop souvent mauvaise, comme tous ces golfes etroits et longs. Quand le vent soufflait soit de la cote d'Asie, soit de la cote d'Afrique, le _Mongolia_, long fuseau a helice, pris par le travers, roulait epouvantablement. Les dames disparaissaient alors ; les pianos se taisaient ; chants et danses cessaient a la fois. Et pourtant, malgre la rafale, malgre la houle, le paquebot, pousse par sa puissante machine, courait sans retard vers le detroit de Bab-el-Mandeb.

Que faisait Phileas Fogg pendant ce temps? On pourrait croire que, toujours inquiet et anxieux, il se preoccupait des changements de vent nuisibles a la marche du navire, des mouvements desordonnes de la houle qui risquaient d'occasionner un accident a la machine, enfin de toutes les avaries possibles qui, en obligeant le _Mongolia_ a relacher dans quelque port, auraient compromis son voyage?

Aucunement, ou tout au moins, si ce gentleman songeait a ces eventualites, il n'en laissait rien paraitre. C'etait toujours l'homme impassible, le membre imperturbable du Reform-Club,

qu'aucun incident ou accident ne pouvait surprendre. Il ne paraissait pas plus ému que les chronomètres du bord. On le voyait rarement sur le pont. Il s'inquiétait peu d'observer cette mer Rouge, si féconde en souvenirs, ce théâtre des premières scènes historiques de l'humanité. Il ne venait pas reconnaître les curieuses villes semées sur ses bords, et dont la pittoresque silhouette se découpait quelquefois à l'horizon. Il ne revait même pas aux dangers de ce golfe Arabique, dont les anciens historiens, Strabon, Arrien, Arthemidore, Edrisi, ont toujours parlé avec épouvante, et sur lequel les navigateurs ne se hasardaient jamais autrefois sans avoir consacré leur voyage par des sacrifices propitiatoires.

Que faisait donc cet original, emprisonné dans le Mongolia? D'abord il faisait ses quatre repas par jour, sans que jamais ni roulis ni tangage pussent détraquer une machine si merveilleusement organisée. Puis il jouait au whist.

Oui! il avait rencontré des partenaires, aussi enragés que lui: un collecteur de taxes qui se rendait à son poste à Goa, un ministre, le révérend Decimus Smith, retournant à Bombay, et un brigadier général de l'armée anglaise, qui rejoignait son corps à Benares. Ces trois passagers avaient pour le whist la même passion que Mr. Fogg, et ils jouaient pendant des heures entières, non moins silencieusement que lui.

Quant a Passepartout, le mal de mer n'avait aucune prise sur lui. Il occupait une cabine a l'avant et mangeait, lui aussi, consciencieusement. Il faut dire que, decidement, ce voyage, fait dans ces conditions, ne lui deplaisait plus. Il en prenait son parti.

Bien nourri, bien loge, il voyait du pays et d'ailleurs il s'affirmait a lui-meme que toute cette fantaisie finirait a Bombay.

Le lendemain du depart de Suez, le 10 octobre, ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'il rencontra sur le pont l'obligeant personnage auquel il s'etait adresse en debarquant en Egypte.

"Je ne me trompe pas," dit-il en l'abordant avec son plus aimable sourire, "c'est bien vous, monsieur, qui m'avez si complaisamment servi de guide a Suez?"

"En effet," repondit le detective, "je vous reconnais! Vous etes le domestique de cet Anglais original..."

"Precisement, monsieur...?"

"Fix."

"Monsieur Fix," repondit Passepartout. "Enchante de vous retrouver a bord. Et ou allez-vous donc?"

"Mais, ainsi que vous, a Bombay."

"C'est au mieux! Est-ce que vous avez deja fait ce voyage?"

"Plusieurs fois," repondit Fix. "Je suis un agent de la Compagnie peninsulaire."

"Alors vous connaissez l'Inde?"

"Mais... oui...," repondit Fix, qui ne voulait pas trop s'avancer.

"Et c'est curieux, cette Inde-la?"

"Tres curieux! Des mosquees, des minarets, des temples, des fakirs, des pagodes, des tigres, des serpents, des bayaderes! Mais il faut esperer que vous aurez le temps de visiter le pays?"

"Je l'espere, monsieur Fix. Vous comprenez bien qu'il n'est pas

permis a un homme sain d'esprit de passer sa vie a sauter d'un paquebot dans un chemin de fer et d'un chemin de fer dans un paquebot, sous pretexte de faire le tour du monde en quatre-vingts jours! Non. Toute cette gymnastique cessera a Bombay, n'en doutez pas."

"Et il se porte bien, Mr. Fogg?" demanda Fix du ton le plus naturel.

"Tres bien, monsieur Fix. Moi aussi, d'ailleurs. Je mange comme un ogre qui serait a jeun. C'est l'air de la mer."

"Et votre maitre, je ne le vois jamais sur le pont."

"Jamais. Il n'est pas curieux."

"Savez-vous, monsieur Passepartout, que ce pretendu voyage en quatre-vingts jours pourrait bien cacher quelque mission secrete...une mission diplomatique, par exemple!"

"Ma foi, monsieur Fix, je n'en sais rien, je vous l'avoue, et, au fond, je ne donnerais pas une demi-couronne pour le savoir."

Depuis cette rencontre, Passepartout et Fix causerent souvent

ensemble. L'inspecteur de police tenait à se lier avec le domestique du sieur Fogg. Cela pouvait le servir à l'occasion. Il lui offrait donc souvent, au bar-room du Mongolia, quelques verres de whisky ou de pale-ale, que le brave garçon acceptait sans cérémonie et rendait même pour ne pas être en reste, -- trouvant, d'ailleurs, ce Fix un gentleman bien honnête.

Cependant le paquebot s'avancait rapidement. Le 13, on eut connaissance de Moka, qui apparut dans sa ceinture de murailles ruinées, au-dessus desquelles se détachaient quelques dattiers verdoyants. Au loin, dans les montagnes, se développaient de vastes champs de caféiers. Passepartout fut ravi de contempler cette ville célèbre, et il trouva même qu'avec ces murs circulaires et un fort démantelé qui se dessinait comme une anse, elle ressemblait à une énorme demi-tasse.

Pendant la nuit suivante, le Mongolia franchit le détroit de Bab-el-Mandeb, dont le nom arabe signifie la Porte des Larmes, et le lendemain, 14, il faisait escale à Steamer-Point, au nord-ouest de la rade d'Aden. C'est là qu'il devait se reapprovisionner de combustible.

Grave et importante affaire que cette alimentation du foyer des paquebots à de telles distances des centres de production. Rien que pour la Compagnie péninsulaire, c'est une dépense annuelle qui se chiffre par huit cent mille livres (20 millions de

francs). Il a fallu, en effet, établir des dépôts en plusieurs ports, et, dans ces mers éloignées, le charbon revient à quatre-vingts francs la tonne.

Le *_Mongolia_* avait encore seize cent cinquante milles à faire avant d'atteindre Bombay, et il devait rester quatre heures à Steamer-Point, afin de remplir ses soutes.

Mais ce retard ne pouvait nuire en aucune façon au programme de Phileas Fogg. Il était prévu. D'ailleurs le *_Mongolia_*, au lieu d'arriver à Aden le 15 octobre seulement au matin, y entra le 14 au soir. C'était un gain de quinze heures.

Mr. Fogg et son domestique descendirent à terre. Le gentleman voulait faire viser son passeport. Fix le suivit sans être remarqué.

La formalité du visa accomplie, Phileas Fogg revint à bord reprendre sa partie interrompue.

Passepartout, lui, flâna, suivant sa coutume, au milieu de cette population de Somanlis, de Banians, de Parsis, de Juifs, d'Arabes, d'Européens, composant les vingt-cinq mille habitants d'Aden. Il admira les fortifications qui font de cette ville le Gibraltar de la mer des Indes, et de magnifiques citernes

auxquelles travaillaient encore les ingenieurs anglais, deux mille ans apres les ingenieurs du roi Salomon.

"Tres curieux, tres curieux!" se disait Passepartout en revenant a bord. "Je m'apercois qu'il n'est pas inutile de voyager, si l'on veut voir du nouveau."

A six heures du soir, le Mongolia battait des branches de son helice les eaux de la rade d'Aden et courait bientot sur la mer des Indes.

Il lui etait accorde cent soixante-huit heures pour accomplir la traversee entre Aden et Bombay. Du reste, cette mer indienne lui fut favorable. Le vent tenait dans le nord-ouest. Les voiles vinrent en aide a la vapeur.

Le navire, mieux appuye, roula moins. Les passageres, en fraiches toilettes, reparurent sur le pont. Les chants et les danses recommencerent.

Le voyage s'accomplit donc dans les meilleures conditions. Passepartout etait enchante de l'aimable compagnon que le hasard lui avait procure en la personne de Fix.

Le dimanche 20 octobre, vers midi, on eut connaissance de la

cote indienne. Deux heures plus tard, le pilote montait a bord du _Mongolia_. A l'horizon, un arriere-plan de collines se profilait harmonieusement sur le fond du ciel. Bientot, les rangs de palmiers qui couvrent la ville se detacherent vivement. Le paquebot penetra dans cette rade formee par les iles Salcette, Colaba, Elephanta, Butcher, et a quatre heures et demie il accostait les quais de Bombay.

Phileas Fogg achevait alors le trente-troisieme robre de la journee, et son partenaire et lui, grace a une manoeuvre audacieuse, ayant fait les treize levees, terminerent cette belle traversee par un chelem admirable.

Le _Mongolia_ ne devait arriver que le 22 octobre a Bombay. Or, il y arrivait le 20. C'etait donc, depuis son depart de Londres, un gain de deux jours, que Phileas Fogg inscrivit methodiquement sur son itineraire a la colonne des benefices.

X

OU PASSEPARTOUT EST TROP HEUREUX D'EN ETRE QUITTE EN PERDANT SA
CHAUSSURE

Personne n'ignore que l'Inde -- ce grand triangle renverse dont la base est au nord et la pointe au sud -- comprend une

superficie de quatorze cent mille milles carres, sur laquelle est inegalement repandue une population de cent quatre-vingts millions d'habitants. Le gouvernement britannique exerce une domination reelle sur une certaine partie de cet immense pays. Il entretient un gouverneur general a Calcutta, des gouverneurs a Madras, a Bombay, au Bengale, et un lieutenant-gouverneur a Agra.

Mais l'Inde anglaise proprement dite ne compte qu'une superficie de sept cent mille milles carres et une population de cent a cent dix millions d'habitants. C'est assez dire qu'une notable partie du territoire echappe encore a l'autorite de la reine; et, en effet, chez certains rajahs de l'interieur, farouches et terribles, l'independance indoue est encore absolue.

Depuis 1756 -- epoque a laquelle fut fonde le premier etablissement anglais sur l'emplacement aujourd'hui occupe par la ville de Madras -- jusqu'a cette annee dans laquelle eclata la grande insurrection des cipayes, la celebre Compagnie des Indes fut toute-puissante. Elle s'annexait peu a peu les diverses provinces, achetees aux rajahs au prix de rentes qu'elle payait peu ou point; elle nommait son gouverneur general et tous ses employes civils ou militaires; mais maintenant elle n'existe plus, et les possessions anglaises de l'Inde relevent directement de la couronne.

Aussi l'aspect, les moeurs, les divisions ethnographiques de la peninsule tendent a se modifier chaque jour. Autrefois, on y voyageait par tous les antiques moyens de transport, a pied, a cheval, en charrette, en brouette, en palanquin, a dos d'homme, en coach, etc. Maintenant, des steamboats parcourent a grande vitesse l'Indus, le Gange, et un chemin de fer, qui traverse l'Inde dans toute sa largeur en se ramifiant sur son parcours, met Bombay a trois jours seulement de Calcutta.

Le trace de ce chemin de fer ne suit pas la ligne droite a travers l'Inde. La distance a vol d'oiseau n'est que de mille a onze cents milles, et des trains, animes d'une vitesse moyenne seulement, n'emploieraient pas trois jours a la franchir ; mais cette distance est accrue d'un tiers, au moins, par la corde que decrit le railway en s'elevant jusqu'a Allahabad dans le nord de la peninsule.

Voici, en somme, le trace a grands points du "Great Indian peninsular railway". En quittant l'ile de Bombay, il traverse Salcette, saute sur le continent en face de Tannah, franchit la chaine des Ghates-Occidentales, court au nord-est jusqu'a Burhampour, sillonne le territoire a peu pres independant du Bundelkund, s'eleve jusqu'a Allahabad, s'inflechit vers l'est, rencontre le Gange a Benares, s'en ecarte legerement, et, redescendant au sud-est par Burdivan et la ville francaise de Chandernagor, il fait tete de ligne a Calcutta.

C'était à quatre heures et demie du soir que les passagers du
Mongolia avaient débarqué à Bombay, et le train de Calcutta
partait à huit heures précises.

Mr. Fogg prit donc congé de ses partenaires, quitta le paquebot,
donna à son domestique le détail de quelques emplettes à faire,
lui recommanda expressément de se trouver avant huit heures à la
gare, et, de son pas régulier qui battait la seconde comme le
pendule d'une horloge astronomique, il se dirigea vers le bureau
des passeports.

Ainsi donc, des merveilles de Bombay, il ne songeait à rien
voir, ni l'hôtel de ville, ni la magnifique bibliothèque, ni les
forts, ni les docks, ni le marché au coton, ni les bazars, ni
les mosquées, ni les synagogues, ni les églises arméniennes, ni
la splendide pagode de Malebar-Hill, ornée de deux tours
polygones. Il ne contemplerait ni les chefs-d'œuvre
d'Elephanta, ni ses mystérieux hypogées, cachés au sud-est de la
rade, ni les grottes Kanherie de l'île Salcette, ces admirables
restes de l'architecture bouddhiste!

Non! rien. En sortant du bureau des passeports, Phileas Fogg
se rendit tranquillement à la gare, et là il se fit servir à
dîner. Entre autres mets, le maître d'hôtel crut devoir lui
recommander une certaine gibelotte de "lapin du pays", dont il

lui dit merveille.

Phileas Fogg accepta la gibelotte et la gouta consciencieusement; mais, en depit de sa sauce epicee, il la trouva detestable.

Il sonna le maitre d'hotel.

"Monsieur," lui dit-il en le regardant fixement, "c'est du lapin, cela?"

"Oui, mylord," repondit effrontement le drole, "du lapin des jungles."

"Et ce lapin-la n'a pas miaule quand on l'a tue?"

"Miaule! Oh! mylord! un lapin! Je vous jure..."

"Monsieur le maitre d'hotel," reprit froidement Mr. Fogg, "ne jurez pas et rappelez-vous ceci: autrefois, dans l'Inde, les chats etaient consideres comme des animaux sacres. C'etait le bon temps."

"Pour les chats, mylord?"

"Et peut-etre aussi pour les voyageurs!"

Cette observation faite, Mr. Fogg continua tranquillement a diner.

Quelques instants apres Mr. Fogg, l'agent Fix avait, lui aussi, débarque du _Mongolia_ et couru chez le directeur de la police de Bombay. Il fit reconnaitre sa qualite de detective, la mission dont il etait charge, sa situation vis-a-vis de l'auteur presume du vol. Avait-on recu de Londres un mandat d'arret?.... On n'avait rien recu.

Et, en effet, le mandat, parti apres Fogg, ne pouvait etre encore arrive.

Fix resta fort decontenance. Il voulut obtenir du directeur un ordre d'arrestation contre le sieur Fogg. Le directeur refusa. L'affaire regardait l'administration metropolitaine, et celle-ci seule pouvait legalement delivrer un mandat. Cette severite de principes, cette observance rigoureuse de la legalite est parfaitement explicable avec les moeurs anglaises, qui, en matiere de liberte individuelle, n'admettent aucun arbitraire.

Fix n'insista pas et comprit qu'il devait se resigner a attendre

son mandat. Mais il resolut de ne point perdre de vue son impenetrable coquin, pendant tout le temps que celui-ci demeurerait a Bombay. Il ne doutait pas que Phileas Fogg n'y sejournerait, et, on le sait, c'etait aussi la conviction de Passepartout, -- ce qui laisserait au mandat d'arret le temps d'arriver.

Mais depuis les derniers ordres que lui avait donnees son maitre en quittant le Mongolia, Passepartout avait bien compris qu'il en serait de Bombay comme de Suez et de Paris, que le voyage ne finirait pas ici, qu'il se poursuivrait au moins jusqu'a Calcutta, et peut-etre plus loin. Et il commença a se demander si ce pari de Mr. Fogg n'etait pas absolument serieux, et si la fatalite ne l'entraînait pas, lui qui voulait vivre en repos, a accomplir le tour du monde en quatre-vingts jours!

En attendant, et apres avoir fait acquisition de quelques chemises et chaussettes, il se promenait dans les rues de Bombay. Il y avait grand concours de populaire, et, au milieu d'Europeens de toutes nationalites, des Persans a bonnets pointus, des Bunhyas a turbans ronds, des Sindes a bonnets carres, des Armeniens en longues robes, des Parsis a mitre noire. C'etait precisement une fete celebree par ces Parsis ou Guebres, descendants directs des sectateurs de Zoroastre, qui sont les plus industrieux, les plus civilises, les plus intelligents, les plus austeres des Indous, -- race a laquelle appartiennent actuellement les riches negociants indigenes de

Bombay. Ce jour-la, ils celebraient une sorte de carnaval religieux, avec processions et divertissements, dans lesquels figuraient des bayaderes vetues de gazes roses brochees d'or et d'argent, qui, au son des violes et au bruit des tam-tams, dansaient merveilleusement, et avec une decence parfaite, d'ailleurs.

Si Passepartout regardait ces curieuses ceremonies, si ses yeux et ses oreilles s'ouvraient demesurement pour voir et entendre, si son air, sa physionomie etait bien celle du "booby" le plus neuf qu'on put imaginer, il est superflu d'y insister ici.

Malheureusement pour lui et pour son maitre, dont il risqua de compromettre le voyage, sa curiosite l'entraina plus loin qu'il ne convenait.

En effet, apres avoir entrevu ce carnaval parsi, Passepartout se dirigeait vers la gare, quand, passant devant l'admirable pagode de Malebar-Hill, il eut la malencontreuse idee d'en visiter l'interieur.

Il ignorait deux choses: d'abord que l'entree de certaines pagodes indoues est formellement interdite aux chretiens, et ensuite que les croyants eux-memes ne peuvent y penetrer sans avoir laisse leurs chaussures a la porte. Il faut remarquer ici que, par raison de saine politique, le gouvernement anglais,

respectant et faisant respecter jusque dans ses plus insignifiants détails la religion du pays, punit severement quiconque en viole les pratiques.

Passepartout, entre la, sans penser a mal, comme un simple touriste, admirait, a l'interieur de Malebar-Hill, ce clinquant eblouissant de l'ornementation brahmanique, quand soudain il fut renverse sur les dalles sacrees. Trois pretres, le regard plein de fureur, se precipiterent sur lui, arracherent ses souliers et ses chaussettes, et commencerent a le rouer de coups, en proferant des cris sauvages.

Le Francais, vigoureux et agile, se releva vivement. D'un coup de poing et d'un coup de pied, il renversa deux de ses adversaires, fort empetres dans leurs longues robes, et, s'elancant hors de la pagode de toute la vitesse de ses jambes, il eut bientot distance le troisieme Indou, qui s'etait jete sur ses traces, en ameutant la foule.

A huit heures moins cinq, quelques minutes seulement avant le depart du train, sans chapeau, pieds nus, ayant perdu dans la bagarre le paquet contenant ses emplettes, Passepartout arrivait a la gare du chemin de fer.

Fix etait la, sur le quai d'embarquement. Ayant suivi le sieur Fogg a la gare, il avait compris que ce coquin allait quitter

Bombay. Son parti fut aussitôt pris de l'accompagner jusqu'à Calcutta et plus loin s'il le fallait. Passepartout ne vit pas Fix, qui se tenait dans l'ombre, mais Fix entendit le récit de ses aventures, que Passepartout narra en peu de mots à son maître.

"J'espère que cela ne vous arrivera plus", répondit simplement Phileas Fogg, en prenant place dans un des wagons du train.

Le pauvre garçon, pieds nus et tout déconfit, suivit son maître sans mot dire.

Fix allait monter dans un wagon séparé, quand une pensée le retint et modifia subitement son projet de départ.

"Non, je reste, se dit-il. Un délit commis sur le territoire indien...Je tiens mon homme."

En ce moment, la locomotive lança un vigoureux sifflet, et le train disparut dans la nuit.

XI

OU PHILEAS FOGG ACHÈTE UNE MONTURE À UN PRIX FABULEUX

Le train etait parti a l'heure reglementaire. Il emportait un certain nombre de voyageurs, quelques officiers, des fonctionnaires civils et des negociants en opium et en indigo, que leur commerce appelait dans la partie orientale de la peninsule.

Passepartout occupait le meme compartiment que son maitre. Un troisieme voyageur se trouvait place dans le coin oppose.

C'etait le brigadier general, Sir Francis Cromarty, l'un des partenaires de Mr. Fogg pendant la traversee de Suez a Bombay, qui rejoignait ses troupes cantonnees aupres de Benares.

Sir Francis Cromarty, grand, blond, age de cinquante ans environ, qui s'etait fort distingue pendant la derniere revolte des cipayes, eut veritablement merite la qualification d'indigene. Depuis son jeune age, il habitait l'Inde et n'avait fait que de rares apparitions dans son pays natal. C'etait un homme instruit, qui aurait volontiers donne des renseignements sur les coutumes, l'histoire, l'organisation du pays indou, si Phileas Fogg eut ete homme a les demander. Mais ce gentleman ne demandait rien. Il ne voyageait pas, il decrivait une circonference. C'etait un corps grave, parcourant une orbite autour du globe terrestre, suivant les lois de la mecanique rationnelle. En ce moment, il refaisait dans son esprit le

calcul des heures depensees depuis son depart de Londres, et il se fut frotte les mains, s'il eut ete dans sa nature de faire un mouvement inutile.

Sir Francis Cromarty n'etait pas sans avoir reconnu l'originalite de son compagnon de route, bien qu'il ne l'eut etudie que les cartes a la main et entre deux robes. Il etait donc fonde a se demander si un coeur humain battait sous cette froide enveloppe, si Phileas Fogg avait une ame sensible aux beautes de la nature, aux aspirations morales. Pour lui, cela faisait question. De tous les originaux que le brigadier general avait rencontres, aucun n'etait comparable a ce produit des sciences exactes.

Phileas Fogg n'avait point cache a Sir Francis Cromarty son projet de voyage autour du monde, ni dans quelles conditions il l'operait. Le brigadier general ne vit dans ce pari qu'une excentricite sans but utile et a laquelle manquerait necessairement le _transire beneficiendo_ qui doit guider tout homme raisonnable. Au train dont marchait le bizarre gentleman, il passerait evidemment sans "rien faire", ni pour lui, ni pour les autres.

Une heure apres avoir quitte Bombay, le train, franchissant les viaducs, avait traverse l'ile Salcette et courait sur le continent. A la station de Callyan, il laissa sur la droite

l'embranchement qui, par Kandallah et Pounah, descend vers le sud-est de l'Inde, et il gagna la station de Pauwell. A ce point, il s'engagea dans les montagnes tres ramifiees des Ghates-Occidentales, chaines a base de trapp et de basalte, dont les plus hauts sommets sont couverts de bois epais.

De temps a autre, Sir Francis Cromarty et Phileas Fogg échangeaient quelques paroles, et, a ce moment, le brigadier general, relevant une conversation qui tombait souvent, dit:

"Il y a quelques annees, monsieur Fogg, vous auriez eprouve en cet endroit un retard qui eut probablement compromis votre itineraire."

"Pourquoi cela, Sir Francis?"

"Parce que le chemin de fer s'arretait a la base de ces montagnes, qu'il fallait traverser en palanquin ou a dos de poney jusqu'a la station de Kandallah, situee sur le versant oppose."

"Ce retard n'eut aucunement derange l'economie de mon programme," repondit Mr. Fogg. "Je ne suis pas sans avoir prevu l'eventualite de certains obstacles."

"Cependant, monsieur Fogg," reprit le brigadier general, "vous risquez d'avoir une fort mauvaise affaire sur les bras avec l'aventure de ce garçon."

Passepartout, les pieds entortilles dans sa couverture de voyage, dormait profondement et ne revait guere que l'on parlat de lui.

"Le gouvernement anglais est extremement severe et avec raison pour ce genre de delit," reprit Sir Francis Cromarty. "Il tient par-dessus tout a ce que l'on respecte les coutumes religieuses des Indous, et si votre domestique eut ete pris..."

"Eh bien, s'il eut ete pris, Sir Francis," repondit Mr. Fogg, il aurait ete condamne, il aurait subi sa peine, et puis il serait revenu tranquillement en Europe. Je ne vois pas en quoi cette affaire eut pu retarder son maitre!"

Et, la-dessus, la conversation retomba. Pendant la nuit, le train franchit les Ghates, passa a Nassik, et le lendemain, 21 octobre, il s'elancait a travers un pays relativement plat, forme par le territoire du Khandeish. La campagne, bien cultivee, etait semee de bourgades, au-dessus desquelles le minaret de la pagode remplacait le clocher de l'eglise europeenne. De nombreux petits cours d'eau, la plupart

affluents ou sous-affluents du Godavery, irriguaient cette contree fertile.

Passepartout, reveille, regardait, et ne pouvait croire qu'il traversait le pays des Indous dans un train du "Great peninsular railway". Cela lui paraissait invraisemblable. Et cependant rien de plus reel! La locomotive, dirigee par le bras d'un mecanicien anglais et chauffee de houille anglaise, lancait sa fumee sur les plantations de cafeiers, de muscadiers, de girofliers, de poivriers rouges. La vapeur se contournait en spirales autour des groupes de palmiers, entre lesquels apparaissaient de pittoresques bungalows, quelques viharis, sortes de monasteres abandonnes, et des temples merveilleux qu'enrichissait l'inepuisable ornementation de l'architecture indienne. Puis, d'immenses etendues de terrain se dessinaient a perte de vue, des jungles ou ne manquaient ni les serpents ni les tigres qu'epouvantaient les hennissements du train, et enfin des forets, fendues par le trace de la voie, encore hantees d'elephants, qui, d'un oeil pensif, regardaient passer le convoi echevele.

Pendant cette matinee, au-dela de la station de Malligaum, les voyageurs traverserent ce territoire funeste, qui fut si souvent ensanglante par les sectateurs de la deesse Kali. Non loin s'elevaient Ellora et ses pagodes admirables, non loin la celebre Aurungabad, la capitale du farouche Aureng-Zeb, maintenant simple chef-lieu de l'une des provinces detachees du

royaume du Nizam. C'était sur cette contrée que Feringhea, le chef des Thugs, le roi des Etrangleurs, exerçait sa domination. Ces assassins, unis dans une association insaisissable, étranglaient, en l'honneur de la déesse de la Mort, des victimes de tout âge, sans jamais verser de sang, et il fut un temps où l'on ne pouvait fouiller un endroit quelconque de ce sol sans y trouver un cadavre. Le gouvernement anglais a bien pu empêcher ces meurtres dans une notable proportion, mais l'épouvantable association existe toujours et fonctionne encore.

A midi et demi, le train s'arrêta à la station de Burhampour, et Passepartout put s'y procurer à prix d'or une paire de babouches, agrémentées de perles fausses, qu'il chaussa avec un sentiment d'évidente vanité.

Les voyageurs déjeunerent rapidement, et repartirent pour la station d'Assurghur, après avoir un instant côtoyé la rive du Tapti, petit fleuve qui va se jeter dans le golfe de Cambaye, près de Surate.

Il est opportun de faire connaître quelles pensées occupaient alors l'esprit de Passepartout. Jusqu'à son arrivée à Bombay, il avait cru et pu croire que ces choses en resteraient là. Mais maintenant, depuis qu'il filait à toute vapeur à travers l'Inde, un revirement s'était fait dans son esprit. Son naturel lui revenait au galop. Il retrouvait les idées fantaisistes de

sa jeunesse, il prenait au sérieux les projets de son maître, il croyait à la réalité du pari, conséquemment à ce tour du monde et à ce maximum de temps, qu'il ne fallait pas dépasser. Déjà même, il s'inquiétait des retards possibles, des accidents qui pouvaient survenir en route. Il se sentait comme intéressé dans cette gageure, et tremblait à la pensée qu'il avait pu la compromettre la veille par son impardonnable badauderie. Aussi, beaucoup moins flegmatique que Mr. Fogg, il était beaucoup plus inquiet. Il comptait et recomptait les jours écoulés, maudissait les haltes du train, l'accusait de lenteur et blâmait _in petto_ Mr. Fogg de n'avoir pas promis une prime au mécanicien. Il ne savait pas, le brave garçon, que ce qui était possible sur un paquebot ne l'était plus sur un chemin de fer, dont la vitesse est réglementée.

Vers le soir, on s'engagea dans les défilés des montagnes de Sutpou, qui séparent le territoire du Khandeish de celui du Bundelkund.

Le lendemain, 22 octobre, sur une question de Sir Francis Cromarty, Passepartout, ayant consulté sa montre, répondit qu'il était trois heures du matin. Et, en effet, cette fameuse montre, toujours réglée sur le méridien de Greenwich, qui se trouvait à près de soixante-dix-sept degrés dans l'ouest, devait retarder et retardait en effet de quatre heures.

Sir Francis rectifia donc l'heure donnée par Passepartout, auquel il fit la même observation que celui-ci avait déjà recue de la part de Fix. Il essaya de lui faire comprendre qu'il devait se régler sur chaque nouveau méridien, et que, puisqu'il marchait constamment vers l'est, c'est-à-dire au-devant du soleil, les jours étaient plus courts d'autant de fois quatre minutes qu'il y avait de degrés parcourus. Ce fut inutile. Que l'entêté garçon eut compris ou non l'observation du brigadier général, il s'obstina à ne pas avancer sa montre, qu'il maintint invariablement à l'heure de Londres. Innocente manie, d'ailleurs, et qui ne pouvait nuire à personne.

À huit heures du matin et à quinze milles en avant de la station de Rothal, le train s'arrêta au milieu d'une vaste clairière, bordée de quelques bungalows et de cabanes d'ouvriers. Le conducteur du train passa devant la ligne des wagons en disant:

"Les voyageurs descendent ici."

Phileas Fogg regarda Sir Francis Cromarty, qui parut ne rien comprendre à cette halte au milieu d'une forêt de tamarins et de khajours.

Passepartout, non moins surpris, s'élança sur la voie et revint presque aussitôt, s'écriant:

"Monsieur, plus de chemin de fer!"

"Que voulez-vous dire? demanda Sir Francis Cromarty.

"Je veux dire que le train ne continue pas!"

Le brigadier general descendit aussitot de wagon. Phileas Fogg le suivit, sans se presser. Tous deux s'adresserent au conducteur:

"Ou sommes-nous?" demanda Sir Francis Cromarty.

"Au hameau de Kholby," repondit le conducteur.

"Nous nous arretons ici?"

"Sans doute. Le chemin de fer n'est point acheve..."

"Comment! il n'est point acheve?"

"Non! il y a encore un troncon d'une cinquantaine de milles a etablir entre ce point et Allahabad, ou la voie reprend."

"Les journaux ont pourtant annonce l'ouverture complete du railway!"

"Que voulez-vous, mon officier, les journaux se sont trompes."

"Et vous donnez des billets de Bombay a Calcutta!" reprit Sir Francis Cromarty, qui commencait a s'echauffer.

"Sans doute," repondit le conducteur, "mais les voyageurs savent bien qu'ils doivent se faire transporter de Kholby jusqu'a Allahabad."

Sir Francis Cromarty etait furieux. Passepartout eut volontiers assomme le conducteur, qui n'en pouvait mais. Il n'osait regarder son maitre.

"Sir Francis," dit simplement Mr. Fogg, "nous allons, si vous le voulez bien, aviser au moyen de gagner Allahabad."

"Monsieur Fogg, il s'agit ici d'un retard absolument prejudiciable a vos interets?"

"Non, Sir Francis, cela etait prevu."

"Quoi! vous saviez que la voie..."

"En aucune façon, mais je savais qu'un obstacle quelconque surgirait tôt ou tard sur ma route. Or, rien n'est compromis. J'ai deux jours d'avance à sacrifier. Il y a un steamer qui part de Calcutta pour Hong-Kong le 25 à midi. Nous ne sommes qu'au 22, et nous arriverons à temps à Calcutta."

Il n'y avait rien à dire à une réponse faite avec une si complète assurance.

Il n'était que trop vrai que les travaux du chemin de fer s'arrêtaient à ce point. Les journaux sont comme certaines montres qui ont la manie d'avancer, et ils avaient prématurément annoncé l'achèvement de la ligne. La plupart des voyageurs connaissaient cette interruption de la voie, et, en descendant du train, ils s'étaient emparés des véhicules de toutes sortes que possédait la bourgade, palkigharis à quatre roues, charrettes traînées par des zebus, sortes de boeufs à bosses, chars de voyage ressemblant à des pagodes ambulantes, palanquins, poneys, etc. Aussi Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty, après avoir cherché dans toute la bourgade, revinrent-ils sans avoir rien trouvé.

"J'irai a pied", dit Phileas Fogg.

Passepartout qui rejoignait alors son maitre, fit une grimace significative, en considerant ses magnifiques mais insuffisantes babouches. Fort heureusement il avait ete de son cote a la decouverte, et en hesitant un peu:

"Monsieur," dit-il, "je crois que j'ai trouve un moyen de transport."

"Lequel?"

"Un elephant! Un elephant qui appartient a un Indien loge a cent pas d'ici."

"Allons voir l'elephant", repondit Mr. Fogg.

Cinq minutes plus tard, Phileas Fogg, Sir Francis Cromarty et Passepartout arrivaient pres d'une hutte qui attenait a un enclos ferme de hautes palissades. Dans la hutte, il y avait un Indien, et dans l'enclos, un elephant. Sur leur demande, l'Indien introduisit Mr. Fogg et ses deux compagnons dans l'enclos.

La, ils se trouverent en presence d'un animal, a demi domestique, que son proprietaire elevait, non pour en faire une bete de somme, mais une bete de combat. Dans ce but, il avait commence a modifier le caractere naturellement doux de l'animal, de facon a le conduire graduellement a ce paroxysme de rage appele "mutsh" dans la langue indoue, et cela, en le nourrissant pendant trois mois de sucre et de beurre. Ce traitement peut paraître impropre a donner un tel resultat, mais il n'en est pas moins employe avec succes par les eleveurs. Tres heureusement pour Mr. Fogg, l'elephant en question venait a peine d'etre mis a ce regime, et le "mutsh" ne s'etait point encore declare.

Kiouni -- c'etait le nom de la bete -- pouvait, comme tous ses congeneres, fournir pendant longtemps une marche rapide, et, a defaut d'autre monture, Phileas Fogg resolut de l'employer.

Mais les elephants sont chers dans l'Inde, ou ils commencent a devenir rares. Les males, qui seuls conviennent aux luttes des cirques, sont extremement recherches. Ces animaux ne se reproduisent que rarement, quand ils sont reduits a l'etat de domesticite, de telle sorte qu'on ne peut s'en procurer que par la chasse. Aussi sont-ils l'objet de soins extremes, et lorsque Mr. Fogg demanda a l'Indien s'il voulait lui louer son elephant, l'Indien refusa net.

Fogg insista et offrit de la bete un prix excessif, dix livres

(250 F) l'heure. Refus. Vingt livres? Refus encore. Quarante livres?

Refus toujours. Passepartout bondissait a chaque surenchere. Mais l'Indien ne se laissait pas tenter.

La somme etait belle, cependant. En admettant que l'elephant employat quinze heures a se rendre a Allahabad, c'etait six cents livres (15 000 F) qu'il rapporterait a son proprietaire.

Phileas Fogg, sans s'animer en aucune facon, proposa alors a l'Indien de lui acheter sa bete et lui en offrit tout d'abord mille livres (25 000 F).

L'Indien ne voulait pas vendre! Peut-etre le drole flairait-il une magnifique affaire.

Sir Francis Cromarty prit Mr. Fogg a part et l'engagea a reflechir avant d'aller plus loin. Phileas Fogg repondit a son compagnon qu'il n'avait pas l'habitude d'agir sans reflexion, qu'il s'agissait en fin de compte d'un pari de vingt mille livres, que cet elephant lui etait necessaire, et que, dut-il le payer vingt fois sa valeur, il aurait cet elephant.

Mr. Fogg revint trouver l'Indien, dont les petits yeux, allumes

par la convoitise, laissaient bien voir que pour lui ce n'était qu'une question de prix. Phileas Fogg offrit successivement douze cents livres, puis quinze cents, puis dix-huit cents, enfin deux mille (50 000 F). Passepartout, si rouge d'ordinaire, était pâle d'émotion.

A deux mille livres, l'Indien se rendit.

"Par mes babouches," s'écria Passepartout, "voilà qui met à un beau prix la viande d'éléphant!"

L'affaire conclue, il ne s'agissait plus que de trouver un guide. Ce fut plus facile. Un jeune Parsi, à la figure intelligente, offrit ses services. Mr. Fogg accepta et lui promit une forte rémunération, qui ne pouvait que doubler son intelligence.

L'éléphant fut amené et équipé sans retard. Le Parsi connaissait parfaitement le métier de "mahout" ou cornac. Il couvrit d'une sorte de housse le dos de l'éléphant et disposa, de chaque côté sur ses flancs, deux espèces de cacolets assez peu confortables.

Phileas Fogg paya l'Indien en bank-notes qui furent extraites du fameux sac. Il semblait vraiment qu'on les tirât des entrailles

de Passepartout. Puis Mr. Fogg offrit a Sir Francis Cromarty de le transporter a la station d'Allahabad. Le brigadier general accepta.

Un voyageur de plus n'etait pas pour fatiguer le gigantesque animal.

Des vivres furent achetees a Kholby. Sir Francis Cromarty prit place dans l'un des cacolets, Phileas Fogg dans l'autre.

Passepartout se mit a califourchon sur la housse entre son maitre et le brigadier general. Le Parsi se jucha sur le cou de l'elephant, et a neuf heures l'animal, quittant la bourgade, s'enfoncait par le plus court dans l'epaisse foret de lataniers.

XII

OU PHILEAS FOGG ET SES COMPAGNONS S'AVENTURENT A TRAVERS LES FORETS DE L'INDE ET CE QUI S'ENSUIT

Le guide, afin d'abreger la distance a parcourir, laissa sur sa droite le trace de la voie dont les travaux etaient en cours d'execution. Ce trace, tres contrarie par les capricieuses ramifications des monts Vindhias, ne suivait pas le plus court chemin, que Phileas Fogg avait interet a prendre. Le Parsi, tres familiarise avec les routes et sentiers du pays, pretendait

gagner une vingtaine de milles en coupant a travers la foret, et on s'en rapporta a lui.

Phileas Fogg et Sir Francis Cromarty, enfouis jusqu'au cou dans leurs cacolets, etaient fort secoues par le trot raide de l'elephant, auquel son mahout imprimait une allure rapide. Mais ils enduraient la situation avec le flegme le plus britannique, causant peu d'ailleurs, et se voyant a peine l'un l'autre.

Quant a Passepartout, poste sur le dos de la bete et directement soumis aux coups et aux contrecoups, il se gardait bien, sur une recommandation de son maitre, de tenir sa langue entre ses dents, car elle eut ete coupee net. Le brave garcon, tantot lance sur le cou de l'elephant, tantot rejete sur la croupe, faisait de la voltige, comme un clown sur un tremplin. Mais il plaisantait, il riait au milieu de ses sauts de carpe, et, de temps en temps, il tirait de son sac un morceau de sucre, que l'intelligent Kiouni prenait du bout de sa trompe, sans interrompre un instant son trot regulier.

Apres deux heures de marche, le guide arreta l'elephant et lui donna une heure de repos. L'animal devora des branchages et des arbrisseaux, apres s'etre d'abord desaltere a une mare voisine.

Sir Francis Cromarty ne se plaignit pas de cette halte. Il etait brise.

Mr. Fogg paraissait être aussi disposé que s'il fut sorti de son lit.

"Mais il est donc de fer!" dit le brigadier général en le regardant avec admiration.

"De fer forge", répondit Passepartout, qui s'occupa de préparer un déjeuner sommaire.

À midi, le guide donna le signal du départ. Le pays prit bientôt un aspect très sauvage. Aux grandes forêts succéderent des taillis de tamarins et de palmiers nains, puis de vastes plaines arides, hérissées de maigres arbrisseaux et semées de gros blocs de syénites. Toute cette partie du haut Bundelkund, peu fréquentée des voyageurs, est habitée par une population fanatique, endurcie dans les pratiques les plus terribles de la religion indoue. La domination des Anglais n'a pu s'établir régulièrement sur un territoire soumis à l'influence des rajahs, qu'il eût été difficile d'atteindre dans leurs inaccessibles retraites des Vindhias.

Plusieurs fois, on aperçut des bandes d'Indiens farouches, qui faisaient un geste de colère en voyant passer le rapide quadrupède. D'ailleurs, le Parsi les évitait autant que possible, les tenant pour des gens de mauvaise rencontre. On

vit peu d'animaux pendant cette journée, à peine quelques singes, qui fuyaient avec mille contorsions et grimaces dont s'amusait fort Passepartout.

Une pensée au milieu de bien d'autres inquiétait ce garçon. Qu'est-ce que Mr. Fogg ferait de l'éléphant, quand il serait arrivé à la station d'Allahabad? L'emmènerait-il? Impossible! Le prix du transport ajouté au prix d'acquisition en ferait un animal ruineux. Le vendrait-on, le rendrait-on à la liberté? Cette estimable bête méritait bien qu'on eût des égards pour elle. Si, par hasard, Mr. Fogg lui en faisait cadeau, à lui, Passepartout, il en serait très embarrassé. Cela ne laissait pas de le préoccuper.

À huit heures du soir, la principale chaîne des Vindhias avait été franchie, et les voyageurs firent halte au pied du versant septentrional, dans un bungalow en ruine.

La distance parcourue pendant cette journée était d'environ vingt-cinq milles, et il en restait autant à faire pour atteindre la station d'Allahabad.

La nuit était froide. À l'intérieur du bungalow, le Parsi alluma un feu de branches sèches, dont la chaleur fut très appréciée. Le souper se composa des provisions achetées à Kholby. Les voyageurs mangèrent en gens harassés et moulus. La

conversation, qui commença par quelques phrases entrecoupées, se termina bientôt par des ronflements sonores. Le guide veilla près de Kiouni, qui s'endormit debout, appuyé au tronc d'un gros arbre.

Nul incident ne signala cette nuit. Quelques rugissements de guepards et de panthères troublèrent parfois le silence, mêlés à des ricanements aigus de singes. Mais les carnassiers s'entendaient à des cris et ne firent aucune démonstration hostile contre les hôtes du bungalow. Sir Francis Cromarty dormit lourdement comme un brave militaire rompu de fatigues. Passepartout, dans un sommeil agité, recommença en rêve la culbute de la veille. Quant à Mr. Fogg, il reposa aussi paisiblement que s'il eût été dans sa tranquille maison de Saville-row.

À six heures du matin, on se remit en marche. Le guide espérait arriver à la station d'Allahabad le soir même. De cette façon, Mr. Fogg ne perdrait qu'une partie des quarante-huit heures économisées depuis le commencement du voyage.

On descendit les dernières rampes des Vindhias. Kiouni avait repris son allure rapide. Vers midi, le guide tourna la bourgade de Kallenger, située sur le Cani, un des sous-affluents du Gange. Il évitait toujours les lieux habités, se sentant plus en sûreté dans ces campagnes désertes, qui marquent les

premieres depressions du bassin du grand fleuve. La station d'Allahabad n'etait pas a douze milles dans le nord-est. On fit halte sous un bouquet de bananiers, dont les fruits, aussi sains que le pain, "aussi succulents que la creme", disent les voyageurs, furent extremement apprecies.

A deux heures, le guide entra sous le couvert d'une epaisse foret, qu'il devait traverser sur un espace de plusieurs milles. Il preferait voyager ainsi a l'abri des bois. En tout cas, il n'avait fait jusqu'alors aucune rencontre facheuse, et le voyage semblait devoir s'accomplir sans accident, quand l'elephant, donnant quelques signes d'inquietude, s'arreta soudain.

Il etait quatre heures alors.

"Qu'y a-t-il?" demanda Sir Francis Cromarty, qui releva la tete au-dessus de son cacolet.

"Je ne sais, mon officier", repondit le Parsi, en pretant l'oreille a un murmure confus qui passait sous l'epaisse ramure.

Quelques instants apres, ce murmure devint plus definissable. On eut dit un concert, encore fort eloigne, de voix humaines et d'instruments de cuivre.

Passepartout était tout yeux, tout oreilles. Mr. Fogg attendait patiemment, sans prononcer une parole.

Le Parsi sauta à terre, attacha l'éléphant à un arbre et s'enfonça au plus épais du taillis. Quelques minutes plus tard, il revint, disant:

"Une procession de brahmanes qui se dirige de ce côté. S'il est possible, évitons d'être vus."

Le guide détacha l'éléphant et le conduisit dans un fourré, en recommandant aux voyageurs de ne point mettre pied à terre. Lui-même se tint prêt à enfourcher rapidement sa monture, si la fuite devenait nécessaire. Mais il pensa que la troupe des fidèles passerait sans l'apercevoir, car l'épaisseur du feuillage le dissimulait entièrement.

Le bruit discordant des voix et des instruments se rapprochait. Des chants monotones se mêlaient au son des tambours et des cymbales. Bientôt la tête de la procession apparut sous les arbres, à une cinquantaine de pas du poste occupé par Mr. Fogg et ses compagnons. Ils distinguaient aisément à travers les branches le curieux personnel de cette cérémonie religieuse.

En première ligne s'avançaient des prêtres, coiffés de mitres et

vetus de longues robes chamarrees. Ils etaient entoures
d'hommes, de femmes, d'enfants, qui faisaient entendre une sorte
de psalmodie funebre, interrompue a intervalles egaux par des
coups de tam-tams et de cymbales. Derriere eux, sur un char aux
larges roues dont les rayons et la jante figuraient un
entrelacement de serpents, apparut une statue hideuse, trainee
par deux couples de zebus richement caparaconnes. Cette statue
avait quatre bras ; le corps colorie d'un rouge sombre, les yeux
hagards, les cheveux emmeles, la langue pendante, les levres
teintes de henne et de betel. A son cou s'enroulait un collier
de tetes de mort, a ses flancs une ceinture de mains coupees.
Elle se tenait debout sur un geant terrasse auquel le chef
manquait.

Sir Francis Cromarty reconnut cette statue.

"La deesse Kali," murmura-t-il, "la deesse de l'amour et de la
mort."

"De la mort, j'y consens, mais de l'amour, jamais!" dit
Passepartout. La vilaine bonne femme!"

Le Parsi lui fit signe de se taire.

Autour de la statue s'agitait, se demenait, se convulsionnait un

groupe de vieux fakirs, zebres de bandes d'ocre, couverts
d'incisions cruciales qui laissaient echapper leur sang goutte a
goutte, energumenes stupides qui, dans les grandes ceremonies
indoues, se precipitent encore sous les roues du char de
Jaggernaut.

Derriere eux, quelques brahmanes, dans toute la somptuosite de
leur costume oriental, trainaient une femme qui se soutenait a
peine.

Cette femme etait jeune, blanche comme une Europeenne. Sa tete,
son cou, ses epaules, ses oreilles, ses bras, ses mains, ses
orteils etaient surcharges de bijoux, colliers, bracelets,
boucles et bagues. Une tunique laminee d'or, recouverte d'une
mousseline legere, dessinait les contours de sa taille.

Derriere cette jeune femme -- contraste violent pour les yeux--,
des gardes armes de sabres nus passes a leur ceinture et de
longs pistolets damasquines, portaient un cadavre sur un
palanquin.

C'etait le corps d'un vieillard, revetu de ses opulents habits
de rajah, ayant, comme en sa vie, le turban brode de perles, la
robe tissue de soie et d'or, la ceinture de cachemire diamante,
et ses magnifiques armes de prince indien.

Puis des musiciens et une arriere-garde de fanatiques, dont les cris couvraient parfois l'assourdissant fracas des instruments, fermaient le cortege.

Sir Francis Cromarty regardait toute cette pompe d'un air singulierement attriste, et se tournant vers le guide:

"Un suttty!" dit-il.

Le Parsi fit un signe affirmatif et mit un doigt sur ses levres.

La longue procession se deroula lentement sous les arbres, et bientot ses derniers rangs disparurent dans la profondeur de la foret.

Peu a peu, les chants s'eteignirent. Il y eut encore quelques eclats de cris lointains, et enfin a tout ce tumulte succeda un profond silence.

Phileas Fogg avait entendu ce mot, prononce par Sir Francis Cromarty, et aussitot que la procession eut disparu:

"Qu'est-ce qu'un suttty?" demanda-t-il.

"Un suttu, monsieur Fogg," repondit le brigadier general, "c'est un sacrifice humain, mais un sacrifice volontaire. Cette femme que vous venez de voir sera brulee demain aux premieres heures du jour."

"Ah! les gueux!" s'ecria Passepartout, qui ne put retenir ce cri d'indignation.

"Et ce cadavre?" demanda Mr. Fogg.

"C'est celui du prince, son mari," repondit le guide, un rajah independant du Bundelkund."

"Comment!" reprit Phileas Fogg, sans que sa voix trahit la moindre emotion, ces barbares coutumes subsistent encore dans l'Inde, et les Anglais n'ont pu les detruire?"

"Dans la plus grande partie de l'Inde," repondit Sir Francis Cromarty, ces sacrifices ne s'accomplissent plus, mais nous n'avons aucune influence sur ces contrees sauvages, et principalement sur ce territoire du Bundelkund. Tout le revers septentrional des Vindhias est le theatre de meurtres et de pillages incessants."

"La malheureuse! murmurait Passepartout, brulee vive!"

"Oui," reprit le brigadier general, "brulee, et si elle ne l'etait pas, vous ne sauriez croire a quelle miserable condition elle se verrait reduite par ses proches. On lui raserait les cheveux, on la nourrirait a peine de quelques poignees de riz, on la repousserait, elle serait consideree comme une creature immonde et mourrait dans quelque coin comme un chien galeux. Aussi la perspective de cette affreuse existence pousse-t-elle souvent ces malheureuses au supplice, bien plus que l'amour ou le fanatisme religieux. Quelquefois, cependant, le sacrifice est reellement volontaire, et il faut l'intervention energique du gouvernement pour l'empecher. Ainsi, il y a quelques annees, je residais a Bombay, quand une jeune veuve vint demander au gouverneur l'autorisation de se bruler avec le corps de son mari. Comme vous le pensez bien, le gouverneur refusa. Alors la veuve quitta la ville, se refugia chez un rajah independant, et la elle consumma son sacrifice."

Pendant le recit du brigadier general, le guide secouait la tete, et, quand le recit fut acheve:

"Le sacrifice qui aura lieu demain au lever du jour n'est pas volontaire," dit-il.

"Comment le savez-vous?"

"C'est une histoire que tout le monde connait dans le Bundelkund," repondit le guide.

"Cependant cette infortunee ne paraissait faire aucune resistance," fit observer Sir Francis Cromarty.

"Cela tient a ce qu'on l'a enivree de la fumee du chanvre et de l'opium."

"Mais ou la conduit-on?"

"A la pagode de Pillaji, a deux milles d'ici. La, elle passera la nuit en attendant l'heure du sacrifice."

"Et ce sacrifice aura lieu?..."

"Demain, des la premiere apparition du jour."

Apres cette reponse, le guide fit sortir l'elephant de l'epais fourre et se hissa sur le cou de l'animal. Mais au moment ou il allait l'exciter par un sifflement particulier, Mr. Fogg l'arreta, et, s'adressant a Sir Francis Cromarty:

"Si nous sauvions cette femme?" dit-il.

"Sauver cette femme, monsieur Fogg!.." s'ecria le brigadier
general.

"J'ai encore douze heures d'avance. Je puis les consacrer a
cela."

"Tiens! Mais vous etes un homme de coeur!" dit Sir Francis
Cromarty.

"Quelquefois," repondit simplement Phileas Fogg, "quand j'ai le
temps."

XIII

DANS LEQUEL PASSEPARTOUT PROUVE UNE FOIS DE PLUS QUE LA FORTUNE
SOURIT AUX AUDACIEUX

Le dessein etait hardi, herisse de difficultes, impraticable
peut-etre. Mr. Fogg allait risquer sa vie, ou tout au moins sa
liberte, et par consequent la reussite de ses projets, mais il
n'hesita pas. Il trouva, d'ailleurs, dans Sir Francis Cromarty,
un auxiliaire decide.

Quant a Passepartout, il etait pret, on pouvait disposer de lui.

L'idee de son maitre l'exaltait. Il sentait un coeur, une ame sous cette enveloppe de glace. Il se prenait a aimer Phileas Fogg.

Restait le guide. Quel parti prendrait-il dans l'affaire? Ne serait-il pas porte pour les hindous? A defaut de son concours, il fallait au moins s'assurer sa neutralite.

Sir Francis Cromarty lui posa franchement la question.

"Mon officier," repondit le guide, "je suis Parsi, et cette femme est Parsie. Disposez de moi."

"Bien, guide," repondit Mr. Fogg.

"Toutefois, sachez-le bien," reprit le Parsi, "non seulement nous risquons notre vie, mais des supplices horribles, si nous sommes pris. Ainsi, voyez."

"C'est vu," repondit Mr. Fogg. "Je pense que nous devons attendre la nuit pour agir?"

"Je le pense aussi", repondit le guide.

Ce brave Indou donna alors quelques details sur la victime. C'etait une Indienne d'une beaute celebre, de race parsie, fille de riches negociants de Bombay. Elle avait recu dans cette ville une education absolument anglaise, et a ses manieres, a son instruction, on l'eut crue Europeenne. Elle se nommait Aouda. Orpheline, elle fut mariee malgre elle a ce vieux rajah du Bundelkund. Trois mois apres, elle devint veuve. Sachant le sort qui l'attendait, elle s'echappa, fut reprise aussitot, et les parents du rajah, qui avaient interet a sa mort, la vouerent a ce supplice auquel il ne semblait pas qu'elle put echapper.

Ce recit ne pouvait qu'enraciner Mr. Fogg et ses compagnons dans leur genereuse resolution. Il fut decide que le guide dirigerait l'elephant vers la pagode de Pillaji, dont il se rapprocherait autant que possible.

Une demi-heure apres, halte fut faite sous un taillis, a cinq cents pas de la pagode, que l'on ne pouvait apercevoir ; mais les hurlements des fanatiques se laissaient entendre distinctement.

Les moyens de parvenir jusqu'a la victime furent alors discutees.

Le guide connaissait cette pagode de Pillaji, dans laquelle il affirmait que la jeune femme était emprisonnée. Pourrait-on y pénétrer par une des portes, quand toute la bande serait plongée dans le sommeil de l'ivresse, ou faudrait-il pratiquer un trou dans une muraille? C'est ce qui ne pourrait être décidé qu'au moment et au lieu mêmes. Mais ce qui ne fit aucun doute, c'est que l'enlèvement devait s'opérer cette nuit même, et non quand, le jour venu, la victime serait conduite au supplice. A cet instant, aucune intervention humaine n'eut pu la sauver.

Mr. Fogg et ses compagnons attendirent la nuit. Dès que l'ombre se fit, vers six heures du soir, ils résolurent d'opérer une reconnaissance autour de la pagode. Les derniers cris des fakirs s'éteignaient alors. Suivant leur habitude, ces Indiens devaient être plongés dans l'épaisse ivresse du / hang 0 -- opium liquide, mélange d'une infusion de chanvre --, et il serait peut-être possible de se glisser entre eux jusqu'au temple.

Le Parsi, guidant Mr. Fogg, Sir Francis Cromarty et Passepartout, s'avança sans bruit à travers la forêt. Après dix minutes de reptation sous les ramures, ils arrivèrent au bord d'une petite rivière, et là, à la lueur de torches de fer à la pointe desquelles brûlaient des résines, ils aperçurent un monceau de bois empilé.

C'était le bucher, fait de précieux santal, et déjà imprégné d'une huile parfumée. A sa partie supérieure reposait le corps embaumé du rajah, qui devait être brûlé en même temps que sa veuve. A cent pas de ce bucher s'élevait la pagode, dont les minarets perçaient dans l'ombre la cime des arbres.

"Venez!" dit le guide à voix basse.

Et, redoublant de précaution, suivi de ses compagnons, il se glissa silencieusement à travers les grandes herbes.

Le silence n'était plus interrompu que par le murmure du vent dans les branches.

Bientôt le guide s'arrêta à l'extrémité d'une clairière.

Quelques résines éclairaient la place. Le sol était jonché de groupes de dormeurs, apesantis par l'ivresse. On eût dit un champ de bataille couvert de morts. Hommes, femmes, enfants, tout était confondu. Quelques ivrognes ralaient encore ça et là.

A l'arrière-plan, entre la masse des arbres, le temple de Pillaji se dressait confusément. Mais au grand désappointement du guide, les gardes des rajahs, éclairés par des torches fuligineuses, veillaient aux portes et se promenaient, le sabre

nu. On pouvait supposer qu'a l'interieur les pretres veillaient aussi.

Le Parsi ne s'avanca pas plus loin. Il avait reconnu l'impossibilite de forcer l'entree du temple, et il ramena ses compagnons en arriere.

Phileas Fogg et Sir Francis Cromarty avaient compris comme lui qu'ils ne pouvaient rien tenter de ce cote.

Ils s'arreterent et s'entretinrent a voix basse.

"Attendons," dit le brigadier general, "il n'est que huit heures encore, et il est possible que ces gardes succombent aussi au sommeil."

"Cela est possible, en effet", repondit le Parsi.

Phileas Fogg et ses compagnons s'etendirent donc au pied d'un arbre et attendirent.

Le temps leur parut long! Le guide les quittait parfois et allait observer la lisiere du bois. Les gardes du rajah veillaient toujours a la lueur des torches, et une vague lumiere

filtrait a travers les fenetres de la pagode.

On attendit ainsi jusqu'a minuit. La situation ne changea pas.

Meme surveillance au-dehors. Il etait evident qu'on ne pouvait compter sur l'assoupissement des gardes. L'ivresse du / hang 0 leur avait ete probablement epargnee. Il fallait donc agir autrement et penetrer par une ouverture pratquee aux murailles de la pagode. Restait la question de savoir si les pretres veillaient aupres de leur victime avec autant de soin que les soldats a la porte du temple.

Apres une derniere conversation, le guide se dit pret a partir.

Mr. Fogg, Sir Francis et Passepartout le suivirent. Ils firent un detour assez long, afin d'atteindre la pagode par son chevet.

Vers minuit et demi, ils arriverent au pied des murs sans avoir rencontre personne. Aucune surveillance n'avait ete etablie de ce cote, mais il est vrai de dire que fenetres et portes manquaient absolument.

La nuit etait sombre. La lune, alors dans son dernier quartier, quittait a peine l'horizon, encombre de gros nuages. La hauteur des arbres accroissait encore l'obscurite.

Mais il ne suffisait pas d'avoir atteint le pied des murailles,

il fallait encore y pratiquer une ouverture. Pour cette operation, Phileas Fogg et ses compagnons n'avaient absolument que leurs couteaux de poche. Tres heureusement, les parois du temple se composaient d'un melange de briques et de bois qui ne pouvait etre difficile a percer. La premiere brique une fois enlevee, les autres viendraient facilement.

On se mit a la besogne, en faisant le moins de bruit possible.

Le Parsi d'un cote, Passepartout, de l'autre, travaillaient a desceller les briques, de maniere a obtenir une ouverture large de deux pieds.

Le travail avançait, quand un cri se fit entendre a l'interieur du temple, et presque aussitot d'autres cris lui repondirent du dehors.

Passepartout et le guide interrompirent leur travail. Les avait-on surpris? L'eveil etait-il donne? La plus vulgaire prudence leur commandait de s'eloigner, -- ce qu'ils firent en meme temps que Phileas Fogg et sir Francis Cromarty. Ils se blottirent de nouveau sous le couvert du bois, attendant que l'alerte, si c'en etait une, se fut dissipee, et prets, dans ce cas, a reprendre leur operation.

Mais -- contretemps funeste -- des gardes se montrerent au chevet de la pagode, et s'y installerent de maniere a empecher

toute approche.

Il serait difficile de decrire le desappointement de ces quatre hommes, arretes dans leur oeuvre. Maintenant qu'ils ne pouvaient plus parvenir jusqu'a la victime, comment la sauveraient-ils? Sir Francis Cromarty se rongait les poings. Passepartout etait hors de lui, et le guide avait quelque peine a le contenir. L'impassible Fogg attendait sans manifester ses sentiments.

"N'avons-nous plus qu'a partir?" demanda le brigadier general a voix basse.

"Nous n'avons plus qu'a partir," repondit le guide.

"Attendez," dit Fogg. "Il suffit que je sois demain a Allahabad avant midi."

"Mais qu'esperez-vous?" repondit Sir Francis Cromarty. Dans quelques heures le jour va paraître, et..."

"La chance qui nous echappe peut se représenter au moment supreme."

Le brigadier general aurait voulu pouvoir lire dans les yeux de Phileas Fogg.

Sur quoi comptait donc ce froid Anglais? Voulait-il, au moment du supplice, se precipiter vers la jeune femme et l'arracher ouvertement a ses bourreaux?"

C'eut ete une folie, et comment admettre que cet homme fut fou a ce point? Neanmoins, Sir Francis Cromarty consentit a attendre jusqu'au denouement de cette terrible scene. Toutefois, le guide ne laissa pas ses compagnons a l'endroit ou ils s'etaient refugies, et il les ramena vers la partie anterieure de la clairiere. La, abrites par un bouquet d'arbres, ils pouvaient observer les groupes endormis.

Cependant Passepartout, juche sur les premieres branches d'un arbre, ruminait une idee qui avait d'abord traverse son esprit comme un eclair, et qui finit par s'incruster dans son cerveau.

Il avait commence par se dire: "Quelle folie!" et maintenant il repetait: "Pourquoi pas, apres tout? C'est une chance, peut-etre la seule, et avec de tels abrutis!..."

En tout cas, Passepartout ne formula pas autrement sa pensee, mais il ne tarda pas a se glisser avec la souplesse d'un serpent

sur les basses branches de l'arbre dont l'extrémité se courbait vers le sol.

Les heures s'écoulaient, et bientôt quelques nuances moins sombres annoncerent l'approche du jour. Cependant l'obscurité était profonde encore.

C'était le moment. Il se fit comme une résurrection dans cette foule assoupie. Les groupes s'animerent. Des coups de tam-tam retentirent. Chants et cris éclatèrent de nouveau. L'heure était venue à laquelle l'infortunée allait mourir.

En effet, les portes de la pagode s'ouvrirent. Une lumière plus vive s'échappa de l'intérieur. Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty purent apercevoir la victime, vivement éclairée, que deux prêtres traînaient au-dehors. Il leur sembla même que, secouant l'engourdissement de l'ivresse par un suprême instinct de conservation, la malheureuse tentait d'échapper à ses bourreaux. Le cœur de Sir Francis Cromarty bondit, et par un mouvement convulsif, saisissant la main de Phileas Fogg, il sentit que cette main tenait un couteau ouvert.

En ce moment, la foule s'ébranla. La jeune femme était retombée dans cette torpeur provoquée par les fumées du chanvre. Elle passa à travers les fakirs, qui l'escortaient de leurs vociférations religieuses.

Phileas Fogg et ses compagnons, se melant aux derniers rangs de la foule, la suivirent.

Deux minutes apres, ils arrivaient sur le bord de la riviere et s'arretaient a moins de cinquante pas du bucher, sur lequel etait couche le corps du rajah. Dans la demi-obscurite, ils virent la victime absolument inerte, etendue aupres du cadavre de son epoux.

Puis une torche fut approchee et le bois impregne d'huile, s'enflamma aussitot.

A ce moment, Sir Francis Cromarty et le guide retinrent Phileas Fogg, qui dans un moment de folie genereuse, s'elancait vers le bucher...

Mais Phileas Fogg les avait deja repousses, quand la scene changea soudain. Un cri de terreur s'eleva. Toute cette foule se precipita a terre, epouvantee.

Le vieux rajah n'etait donc pas mort, qu'on le vit se redresser tout a coup, comme un fantome, soulever la jeune femme dans ses bras, descendre du bucher au milieu des tourbillons de vapeurs qui lui donnaient une apparence spectrale?

Les fakirs, les gardes, les pretres, pris d'une terreur subite, etaient la, face a terre, n'osant lever les yeux et regarder un tel prodige!

La victime inanimee passa entre les bras vigoureux qui la portaient, et sans qu'elle parut leur peser. Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty etaient demeures debout. Le Parsi avait courbe la tete, et Passepartout, sans doute, n'etait pas moins stupefie!...

Ce ressuscite arriva ainsi pres de l'endroit ou se tenaient Mr. Fogg et Sir Francis Cromarty, et la, d'une voix breve: "Filons!.." dit-il.

C'etait Passepartout lui-meme qui s'etait glisse vers le bucher au milieu de la fumee epaisse! C'etait Passepartout qui, profitant de l'obscurite profonde encore, avait arrache la jeune femme a la mort! C'etait Passepartout qui, jouant son role avec un audacieux bonheur, passait au milieu de l'epouvante generale!

Un instant apres, tous quatre disparaissaient dans le bois, et l'elephant les emportait d'un trot rapide. Mais des cris, des clameurs et meme une balle, percant le chapeau de Phileas Fogg, leur apprirent que la ruse etait decouverte.

En effet, sur le bucher enflamme se detachait alors le corps du vieux rajah. Les pretres, revenus de leur frayeur, avaient compris qu'un enlevement venait de s'accomplir.

Aussitot ils s'etaient precipites dans la foret. Les gardes les avaient suivis. Une decharge avait eu lieu, mais les ravisseurs fuyaient rapidement, et, en quelques instants, ils se trouvaient hors de la portee des balles et des fleches.

XIV

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG DESCEND TOUTE L'ADMIRABLE VALLEE DU GANGE SANS MEME SONGER A LA VOIR

Le hardi enlevement avait reussi. Une heure apres, Passepartout riait encore de son succes. Sir Francis Cromarty avait serre la main de l'intrepide garcon. Son maitre lui avait dit: "Bien", ce qui, dans la bouche de ce gentleman, equivalait a une haute approbation. A quoi Passepartout avait repondu que tout l'honneur de l'affaire appartenait a son maitre. Pour lui, il n'avait eu qu'une idee "drole", et il riait en songeant que, pendant quelques instants, lui, Passepartout, ancien gymnaste, ex-sergent de pompiers, avait ete le veuf d'une charmante femme, un vieux rajah embaume!

Quant a la jeune Indienne, elle n'avait pas eu conscience de ce qui s'etait passe. Enveloppee dans les couvertures de voyage, elle reposait sur l'un des cacolets. Cependant l'elephant, guide avec une extreme surete par le Parsi, courait rapidement dans la foret encore obscure. Une heure apres avoir quitte la pagode de Pillaji, il se lancait a travers une immense plaine. A sept heures, on fit halte. La jeune femme etait toujours dans une prostration complete. Le guide lui fit boire quelques gorgees d'eau et de brandy, mais cette influence stupefiante qui l'accablait devait se prolonger quelque temps encore. Sir Francis Cromarty, qui connaissait les effets de l'ivresse produite par l'inhalation des vapeurs du chanvre, n'avait aucune inquietude sur son compte.

Mais si le retablissement de la jeune Indienne ne fit pas question dans l'esprit du brigadier general, celui-ci se montrait moins rassure pour l'avenir. Il n'hesita pas a dire a Phileas Fogg que si Mrs. Aouda restait dans l'Inde, elle retomberait inevitablement entre les mains de ses bourreaux. Ces energumenes se tenaient dans toute la peninsule, et certainement, malgre la police anglaise, ils sauraient reprendre leur victime, fut-ce a Madras, a Bombay, a Calcutta. Et Sir Francis Cromarty citait, a l'appui de ce dire, un fait de meme nature qui s'etait passe recemment. A son avis, la jeune femme ne serait veritablement en surete qu'apres avoir quitte l'Inde.

Phileas Fogg repondit qu'il tiendrait compte de ces observations et qu'il aviserait.

Vers dix heures, le guide annoncait la station d'Allahabad. La reprenait la voie interrompue du chemin de fer, dont les trains franchissent, en moins d'un jour et d'une nuit, la distance qui separe Allahabad de Calcutta.

Phileas Fogg devait donc arriver a temps pour prendre un paquebot qui ne partait que le lendemain seulement, 25 octobre, a midi, pour Hong-Kong.

La jeune femme fut deposee dans une chambre de la gare. Passepartout fut charge d'aller acheter pour elle divers objets de toilette, robe, chale, fourrures, etc. , ce qu'il trouverait. Son maitre lui ouvrait un credit illimite.

Passepartout partit aussitot et courut les rues de la ville. Allahabad, c'est la cite de Dieu, l'une des plus venerees de l'Inde, en raison de ce qu'elle est batie au confluent de deux fleuves sacres, le Gange et la Jumna, dont les eaux attirent les pelerins de toute la peninsule. On sait d'ailleurs que, suivant les legendes du Ramayana, le Gange prend sa source dans le ciel, d'ou, grace a Brahma, il descend sur la terre.

Tout en faisant ses emplettes, Passepartout eut bientôt vu la ville, autrefois défendue par un fort magnifique qui est devenu une prison d'Etat. Plus de commerce, plus d'industrie dans cette cité, jadis industrielle et commerçante. Passepartout, qui cherchait vainement un magasin de nouveautés, comme s'il eût été dans Regent-street à quelques pas de Farmer et Co., ne trouva que chez un revendeur, vieux juif difficile, les objets dont il avait besoin, une robe en étoffe écossaise, un vaste manteau, et une magnifique pelisse en peau de loutre qu'il n'hésita pas à payer soixante-quinze livres (1 875 F).

Puis, tout triomphant, il retourna à la gare.

Mrs. Aouda commençait à revenir à elle. Cette influence à laquelle les prêtres de Pillaji l'avaient soumise se dissipait peu à peu, et ses beaux yeux reprenaient toute leur douceur indienne.

Lorsque le roi-poète, Ucaf Uddaul, célèbre les charmes de la reine d'Ahmehnagara, il s'exprime ainsi:

"Sa luisante chevelure, régulièrement divisée en deux parts, encadre les contours harmonieux de ses joues délicates et blanches, brillantes de poli et de fraîcheur. Ses sourcils d'ébène ont la forme et la puissance de l'arc de Kama, dieu

d'amour, et sous ses longs cils soyeux, dans la pupille noire de ses grands yeux limpides, nagent comme dans les lacs sacres de l'Himalaya les reflets les plus purs de la lumiere celeste. Fines, egales et blanches, ses dents resplendissent entre ses levres souriantes, comme des gouttes de rosee dans le sein mi-clos d'une fleur de grenadier. Ses oreilles mignonnes aux courbes symetriques, ses mains vermeilles, ses petits pieds bombes et tendres comme les bourgeons du lotus, brillent de l'eclat des plus belles perles de Ceylan, des plus beaux diamants de Golconde. Sa mince et souple ceinture, qu'une main suffit a enserrer, rehausse l'elegante cambrure de ses reins arrondis et la richesse de son buste ou la jeunesse en fleur etale ses plus parfaits tresors, et, sous les plis soyeux de sa tunique, elle semble avoir ete modelee en argent pur de la main divine de Vicvacarma, l'eternel statuaire."

Mais, sans toute cette amplification, il suffit de dire que Mrs. Aouda, la veuve du rajah du Bundelkund, etait une charmante femme dans toute l'acception europeenne du mot. Elle parlait l'anglais avec une grande purete, et le guide n'avait point exagere en affirmant que cette jeune Parsie avait ete transformee par l'education.

Cependant le train allait quitter la station d'Allahabad. Le Parsi attendait. Mr. Fogg lui regla son salaire au prix convenu, sans le depasser d'un farthing. Ceci etonna un peu Passepartout, qui savait tout ce que son maitre devait au

devoement du guide. Le Parsi avait, en effet, risque volontairement sa vie dans l'affaire de Pillaji, et si, plus tard, les Indous l'apprenaient, il echapperait difficilement a leur vengeance.

Restait aussi la question de Kiouni. Que ferait-on d'un elephant achete si cher?

Mais Phileas Fogg avait deja pris une resolution a cet egard.

"Parsi," dit-il au guide, "tu as ete serviable et devoue. J'ai paye ton service, mais non ton devoement. Veux-tu cet elephant? Il est a toi."

Les yeux du guide brillèrent.

"C'est une fortune que Votre Honneur me donne!" s'ecria-t-il.

"Accepte, guide," repondit Mr. Fogg, "et c'est moi qui serai encore ton debiteur."

"A la bonne heure!" s'ecria Passepartout. "Prends, ami! Kiouni est un brave et courageux animal!"

Et, allant a la bete, il lui presenta quelques morceaux de sucre, disant:

"Tiens, Kiouni, tiens, tiens!"

L'elephant fit entendre quelques grognement de satisfaction.

Puis, prenant Passepartout par la ceinture et l'enroulant de sa trompe, il l'enleva jusqu'a la hauteur de sa tete.

Passepartout, nullement effraye, fit une bonne caresse a l'animal, qui le replaca doucement a terre, et, a la poignee de trompe de l'honnete Kiouni, repondit une vigoureuse poignee de main de l'honnete garcon.

Quelques instants apres, Phileas Fogg, Sir Francis Cromarty et Passepartout, installes dans un confortable wagon dont Mrs. Aouda occupait la meilleure place, couraient a toute vapeur vers Benares.

Quatre-vingts milles au plus separent cette ville d'Allahabad, et ils furent franchis en deux heures.

Pendant ce trajet, la jeune femme revint completement a elle; les vapeurs assoupissantes du hang se dissiperent.

Quel fut son étonnement de se trouver sur le railway, dans ce compartiment, recouverte de vêtements européens, au milieu de voyageurs qui lui étaient absolument inconnus!

Tout d'abord, ses compagnons lui prodiguèrent leurs soins et la ranimèrent avec quelques gouttes de liqueur ; puis le brigadier général lui raconta son histoire. Il insista sur le dévouement de Phileas Fogg, qui n'avait pas hésité à jouer sa vie pour la sauver, et sur le dénouement de l'aventure, dû à l'audacieuse imagination de Passepartout.

Mr. Fogg laissa dire sans prononcer une parole. Passepartout, tout honteux, répétait que "ça n'en valait pas la peine"!

Mrs. Aouda remercia ses sauveurs avec effusion, par ses larmes plus que par ses paroles. Ses beaux yeux, mieux que ses lèvres, furent les interprètes de sa reconnaissance. Puis, sa pensée la reportant aux scènes du suttu, ses regards revoyant cette terre indienne où tant de dangers l'attendaient encore, elle fut prise d'un frisson de terreur.

Phileas Fogg comprit ce qui se passait dans l'esprit de Mrs. Aouda, et, pour la rassurer, il lui offrit, très froidement d'ailleurs, de la conduire à Hong-Kong, où elle demeurerait jusqu'à ce que cette affaire fut assoupie.

Mrs. Aouda accepta l'offre avec reconnaissance. Precisement, a Hong-Kong, residait un de ses parents, Parsi comme elle, et l'un des principaux negociants de cette ville, qui est absolument anglaise, tout en occupant un point de la cote chinoise.

A midi et demi, le train s'arretait a la station de Benares.

Les legendes brahmaniques affirment que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Casi, qui etait autrefois suspendue dans l'espace, entre le zenith et le nadir, comme la tombe de Mahomet. Mais, a cette epoque plus realiste, Benares, Athenes de l'Inde au dire des orientalistes, reposait tout prosaiquement sur le sol, et Passepartout put un instant entrevoir ses maisons de briques, ses huttes en clayonnage, qui lui donnaient un aspect absolument desole, sans aucune couleur locale.

C'etait la que devait s'arreter Sir Francis Cromarty. Les troupes qu'il rejoignait campaient a quelques milles au nord de la ville. Le brigadier general fit donc ses adieux a Phileas Fogg, lui souhaitant tout le succes possible, et exprimant le voeu qu'il recommencat ce voyage d'une facon moins originale, mais plus profitable. Mr. Fogg pressa legerement les doigts de son compagnon. Les compliments de Mrs. Aouda furent plus affectueux. Jamais elle n'oublierait ce qu'elle devait a Sir Francis Cromarty. Quant a Passepartout, il fut honore d'une vraie poignee de main de la part du brigadier general.

Tout emu, il se demanda ou et quand il pourrait bien se devouer pour lui. Puis on se separa.

A partir de Benares, la voie ferree suivait en partie la vallee du Gange. A travers les vitres du wagon, par un temps assez clair, apparaissait le paysage varie du Behar, puis des montagnes couvertes de verdure, les champs d'orge, de mais et de froment, des rios et des etangs peuples d'alligators verdatres, des villages bien entretenus, des forets encore verdoyantes. Quelques elephants, des zebus a grosse bosse venaient se baigner dans les eaux du fleuve sacre, et aussi, malgre la saison avancee et la temperature deja froide, des bandes d'Indous des deux sexes, qui accomplissaient pieusement leurs saintes ablutions. Ces fideles, ennemis acharnes du bouddhisme, sont sectateurs fervents de la religion brahmanique, qui s'incarne en ces trois personnes : Whisnou, la divinite solaire, Shiva, la personnification divine des forces naturelles, et Brahma, le maitre supreme des pretres et des legislatureurs. Mais de quel oeil Brahma, Shiva et Whisnou devaient-ils considerer cette Inde, maintenant "britannisee", lorsque quelque steam-boat passait en hennissant et troublait les eaux consacrees du Gange, effarouchant les mouettes qui volaient a sa surface, les tortues qui pullulaient sur ses bords, et les devots etendus au long de ses rives!

Tout ce panorama defila comme un éclair, et souvent un nuage de

vapeur blanche en cacha les details. A peine les voyageurs purent-ils entrevoir le fort de Chunar, a vingt milles au sud-est de Benares, ancienne forteresse des rajahs du Behar, Ghazepour et ses importantes fabriques d'eau de rose, le tombeau de Lord Cornwallis qui s'eleve sur la rive gauche du Gange, la ville fortifiee de Buxar, Patna, grande cite industrielle et commercante, ou se tient le principal marche d'opium de l'Inde, Monghir, ville plus qu'europeenne, anglaise comme Manchester ou Birmingham, renommee pour ses fonderies de fer, ses fabriques de taillanderie et d'armes blanches, et dont les hautes cheminees encrassaient d'une fumee noire le ciel de Brahma, -- et un veritable coup de poing dans le pays du reve!

Puis la nuit vint et, au milieu des hurlements des tigres, des ours, des loups qui fuyaient devant la locomotive, le train passa a toute vitesse, et on n'apercut plus rien des merveilles du Bengale, ni Golconde, ni Gour en ruine, ni Mourshedabad, qui fut autrefois capitale, ni Burdwan, ni Hougly, ni Chandernagor, ce point francais du territoire indien sur lequel Passepartout eut ete fier de voir flotter le drapeau de sa patrie!

Enfin, a sept heures du matin, Calcutta etait atteint. Le paquebot, en partance pour Hong-Kong, ne levait l'ancre qu'a midi. Phileas Fogg avait donc cinq heures devant lui.

D'apres son itineraire, ce gentleman devait arriver dans la

capitale des Indes le 25 octobre, vingt-trois jours apres avoir quitte Londres, et il y arrivait au jour fixe. Il n'avait donc ni retard ni avance.

Malheureusement, les deux jours gagnes par lui entre Londres et Bombay avaient ete perdus, on sait comment, dans cette traversee de la peninsule indienne, -- mais il est a supposer que Phileas Fogg ne les regrettait pas.

XV

OU LE SAC AUX BANK-NOTES S'ALLEGE ENCORE DE QUELQUES MILLIERS DE LIVRES

Le train s'etait arrete en gare. Passepartout descendit le premier du wagon, et fut suivi de Mr. Fogg, qui aida sa jeune compagne a mettre pied sur le quai. Phileas Fogg comptait se rendre directement au paquebot de Hong-Kong, afin d'y installer confortablement Mrs. Aouda, qu'il ne voulait pas quitter, tant qu'elle serait en ce pays si dangereux pour elle.

Au moment ou Mr. Fogg allait sortir de la gare, un policeman s'approcha de lui et dit:

"Monsieur Phileas Fogg?"

"C'est moi."

"Cet homme est votre domestique? ajouta le policeman en designant Passepartout.

"Oui."

"Veuillez me suivre tous les deux."

Mr. Fogg ne fit pas un mouvement qui put marquer en lui une surprise quelconque. Cet agent etait un representant de la loi, et, pour tout Anglais, la loi est sacree. Passepartout, avec ses habitudes francaises, voulut raisonner, mais le policeman le toucha de sa baguette, et Phileas Fogg lui fit signe d'obeir.

"Cette jeune dame peut nous accompagner?" demanda Mr. Fogg.

"Elle le peut", repondit le policeman.

Le policeman conduisit Mr. Fogg, Mrs. Aouda et Passepartout vers un palki-ghari, sorte de voiture a quatre roues et a quatre places, attellee de deux chevaux. On partit. Personne ne parla pendant le trajet, qui dura vingt minutes environ.

La voiture traversa d'abord la "ville noire", aux rues étroites, bordées de cahutes dans lesquelles grouillait une population cosmopolite, sale et deguenillée ; puis elle passa à travers la ville européenne, égayée de maisons de briques, ombragée de cocotiers, hérissée de matures, que parcouraient déjà, malgré l'heure matinale, des cavaliers élégants et de magnifiques attelages.

Le palki-ghari s'arrêta devant une habitation d'apparence simple, mais qui ne devait pas être affectée aux usages domestiques. Le policeman fit descendre ses prisonniers -- on pouvait vraiment leur donner ce nom --, et il les conduisit dans une chambre aux fenêtres grillées, en leur disant:

"C'est à huit heures et demie que vous comparaitrez devant le juge Obadiah."

Puis il se retira et ferma la porte.

"Allons! nous sommes pris!" s'écria Passepartout, en se laissant aller sur une chaise.

Mrs. Aouda, s'adressant aussitôt à Mr. Fogg, lui dit d'une voix dont elle cherchait en vain à déguiser l'émotion:

"Monsieur, il faut m'abandonner! C'est pour moi que vous êtes poursuivi! C'est pour m'avoir sauvée!"

Phileas Fogg se contenta de répondre que cela n'était pas possible. Poursuivi pour cette affaire du sutty!

Inadmissible! Comment les plaignants oseraient-ils se présenter? Il y avait méprise. Mr. Fogg ajouta que, dans tous les cas, il n'abandonnerait pas la jeune femme, et qu'il la conduirait à Hong-Kong.

"Mais le bateau part à midi! fit observer Passepartout.

"Avant midi nous serons à bord," répondit simplement l'impassible gentleman.

Cela fut affirmé si nettement, que Passepartout ne put s'empêcher de se dire à lui-même:

"Parbleu! cela est certain! avant midi nous serons à bord!"

Mais il n'était pas rassuré du tout.

À huit heures et demie, la porte de la chambre s'ouvrit. Le policeman reparut, et il introduisit les prisonniers dans la

salle voisine.

C'était une salle d'audience, et un public assez nombreux, composé d'Européens et d'indigènes, en occupait déjà le prétoire.

Mr. Fogg, Mrs. Aouda et Passepartout s'assirent sur un banc en face des sièges réservés au magistrat et au greffier.

Ce magistrat, le juge Obadiah, entra presque aussitôt, suivi du greffier. C'était un gros homme tout rond. Il décrocha une perruque pendue à un clou et s'en coiffa lestement.

"La première cause", dit-il.

Mais, portant la main à sa tête:

"He! ce n'est pas ma perruque!"

"En effet, monsieur Obadiah, c'est la mienne," répondit le greffier.

"Cher monsieur Oysterpuf, comment voulez-vous qu'un juge puisse rendre une bonne sentence avec la perruque d'un greffier!"

L'echange des perruques fut fait. Pendant ces preliminaires, Passepartout bouillait d'impatience, car l'aiguille lui paraissait marcher terriblement vite sur le cadran de la grosse horloge du pretoire.

"La premiere cause," reprit alors le juge Obadiah.

"Phileas Fogg?" dit le greffier Oysterpuf.

"Me voici," repondit Mr. Fogg.

"Passepartout?"

"Present!" repondit Passepartout.

"Bien!" dit le juge Obadiah. "Voila deux jours, accuses, que l'on vous guette a tous les trains de Bombay.

"Mais de quoi nous accuse-t-on?" s'ecria Passepartout, impatiente.

"Vous allez le savoir," repondit le juge.

"Monsieur," dit alors Mr. Fogg, "je suis citoyen anglais, et j'ai droit.."

"Vous a-t-on manque d'egards? demanda Mr. Obadiah.

"Aucunement."

"Bien! faites entrer les plaignants."

Sur l'ordre du juge, une porte s'ouvrit, et trois pretres indous furent introduits par un huissier.

"C'est bien cela! murmura Passepartout, ce sont ces coquins qui voulaient bruler notre jeune dame!"

Les pretres se tinrent debout devant le juge, et le greffier lut a haute voix une plainte en sacrilege, formulee contre le sieur Phileas Fogg et son domestique, accuses d'avoir viole un lieu consacre par la religion brahmanique.

"Vous avez entendu?" demanda le juge a Phileas Fogg.

"Oui, monsieur," repondit Mr. Fogg en consultant sa montre, "et j'avoue."

"Ah! vous avouez?.."

"J'avoue et j'attends que ces trois pretres avouent a leur tour ce qu'ils voulaient faire a la pagode de Pillaji."

Les pretres se regarderent. Ils semblaient ne rien comprendre aux paroles de l'accuse.

"Sans doute!" s'ecria impetueusement Passepartout, a cette pagode de Pillaji, devant laquelle ils allaient bruler leur victime!"

Nouvelle stupefaction des pretres, et profond etonnement du juge Obadiah.

"Quelle victime?" demanda-t-il. "Bruler qui! En pleine ville de Bombay?"

"Bombay? s'ecria Passepartout.

"Sans doute. Il ne s'agit pas de la pagode de Pillaji, mais de

la pagode de Malebar-Hill, a Bombay."

"Et comme piece de conviction, voici les souliers du profanateur," ajouta le greffier, en posant une paire de chaussures sur son bureau.

"Mes souliers!" s'ecria Passepartout, qui, surpris au dernier chef, ne put retenir cette involontaire exclamation.

On devine la confusion qui s'etait operee dans l'esprit du maitre et du domestique. Cet incident de la pagode de Bombay, ils l'avaient oublie, et c'etait celui-la meme qui les amenait devant le magistrat de Calcutta.

En effet, l'agent Fix avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette malencontreuse affaire. Retardant son depart de douze heures, il s'etait fait le conseil des pretres de Malebar-Hill; il leur avait promis des dommages-interets considerables, sachant bien que le gouvernement anglais se montrait tres severe pour ce genre de delit; puis, par le train suivant, il les avait lances sur les traces du sacrilege. Mais, par suite du temps employe a la delivrance de la jeune veuve, Fix et les Indous arriverent a Calcutta avant Phileas Fogg et son domestique, que les magistrats, prevenus par depeche, devaient arreter a leur descente du train. Que l'on juge du desappointement de Fix, quand il apprit que Phileas Fogg n'etait

point encore arrive dans la capitale de l'Inde. Il dut croire que son voleur, s'arretant a une des stations du Peninsular-railway, s'etait refuge dans les provinces septentrionales. Pendant vingt-quatre heures, au milieu de mortelles inquietudes, Fix le guetta a la gare. Quelle fut donc sa joie quand, ce matin meme, il le vit descendre du wagon, en compagnie, il est vrai, d'une jeune femme dont il ne pouvait s'expliquer la presence. Aussitot il lanca sur lui un policeman, et voila comment Mr. Fogg, Passepartout et la veuve du rajah du Bundelkund furent conduits devant le juge Obadiah.

Et si Passepartout eut ete moins preoccupé de son affaire, il aurait apercu, dans un coin du pretoire, le detective, qui suivait le debat avec un interet facile a comprendre, -- car a Calcutta, comme a Bombay, comme a Suez, le mandat d'arrestation lui manquait encore!

Cependant le juge Obadiah avait pris acte de l'aveu echappe a Passepartout, qui aurait donne tout ce qu'il possedait pour reprendre ses imprudentes paroles.

"Les faits sont avoués?" dit le juge.

"Avoués," repondit froidement Mr. Fogg.

"Attendu," reprit le juge, "attendu que la loi anglaise entend protéger également et rigoureusement toutes les religions des populations de l'Inde, le délit étant avoué par le sieur Passepartout, convaincu d'avoir violé d'un pied sacrilège le pavé de la pagode de Malebar-Hill, à Bombay, dans la journée du 20 octobre, condamne ledit Passepartout à quinze jours de prison et à une amende de trois cents livres (7 500 F).

"Trois cents livres?" s'écria Passepartout, qui n'était véritablement sensible qu'à l'amende.

"Silence!" fit l'huissier d'une voix glapissante.

"Et," ajouta le juge Obadiah, attendu qu'il n'est pas matériellement prouvé qu'il n'y ait pas connivence entre le domestique et le maître, qu'en tout cas celui-ci doit être tenu responsable des gestes d'un serviteur à ses gages, retient ledit Phileas Fogg et le condamne à huit jours de prison et cent cinquante livres d'amende. Greffier, appelez une autre cause!"

Fix, dans son coin, éprouvait une indicible satisfaction.

Phileas Fogg retenu huit jours à Calcutta, c'était plus qu'il n'en fallait pour donner au mandat le temps de lui arriver.

Passepartout était abasourdi. Cette condamnation ruinait son

maitre. Un pari de vingt mille livres perdu, et tout cela parce que, en vrai badaud, il etait entre dans cette maudite pagode! Phileas Fogg, aussi maitre de lui que si cette condamnation ne l'eut pas concerne, n'avait pas meme fronce le sourcil. Mais au moment ou le greffier appelait une autre cause, il se leva et dit:

"J'offre caution."

"C'est votre droit", repondit le juge.

Fix se sentit froid dans le dos, mais il reprit son assurance, quand il entendit le juge, "attendu la qualite d'etrangers de Phileas Fogg et de son domestique", fixer la caution pour chacun d'eux a la somme enorme de mille livres (25 000 F).

C'etait deux mille livres qu'il en couterait a Mr. Fogg, s'il ne purgeait pas sa condamnation.

"Je paie", dit ce gentleman.

Et du sac que portait Passepartout, il retira un paquet de bank-notes qu'il deposa sur le bureau du greffier.

"Cette somme vous sera restituée à votre sortie de prison," dit le juge. En attendant, vous êtes libres sous caution.

"Venez," dit Phileas Fogg à son domestique.

"Mais, au moins, qu'ils rendent les souliers!" s'écria Passepartout avec un mouvement de rage.

On lui rendit ses souliers.

"En voilà qui coûtent cher!" murmura-t-il. "Plus de mille livres chacun! Sans compter qu'ils me gênent!"

Passepartout, absolument piteux, suivit Mr. Fogg, qui avait offert son bras à la jeune femme. Fix espérait encore que son voleur ne se déciderait jamais à abandonner cette somme de deux mille livres et qu'il ferait ses huit jours de prison. Il se jeta donc sur les traces de Fogg.

Mr. Fogg prit une voiture, dans laquelle Mrs. Aouda, Passepartout et lui monterent aussitôt. Fix courut derrière la voiture, qui s'arrêta bientôt sur l'un des quais de la ville.

À un demi-mille en rade, le Rangoon était mouillé, son

pavillon de partance hisse en tete de mat. Onze heures sonnaient. Mr. Fogg etait en avance d'une heure. Fix le vit descendre de voiture et s'embarquer dans un canot avec Mrs. Aouda et son domestique. Le detective frappa la terre du pied.

"Le gueux!" s'ecria-t-il, "il part! Deux mille livres sacrifiees! Prodigue comme un voleur! Ah! je le filerai jusqu'au bout du monde s'il le faut; mais du train dont il va, tout l'argent du vol y aura passe!"

L'inspecteur de police etait fonde a faire cette reflexion. En effet, depuis qu'il avait quitte Londres, tant en frais de voyage qu'en primes, en achat d'elephant, en cautions et en amendes, Phileas Fogg avait deja seme plus de cinq mille livres (125 000 F) sur sa route, et le tant pour cent de la somme recouvree, attribue aux detectives, allait diminuant toujours.

XVI

OU FIX N'A PAS L'AIR DE CONNAITRE DU TOUT LES CHOSES DONT ON LUI PARLE

Le Rangoon, l'un des paquebots que la Compagnie peninsulaire et orientale emploie au service des mers de la Chine et du Japon, etait un steamer en fer, a helice, jaugeant brut dix-sept

cent soixante-dix tonnes, et d'une force nominale de quatre cents chevaux. Il égalait le *_Mongolia_* en vitesse, mais non en confortable. Aussi Mrs. Aouda ne fut-elle point aussi bien installée que l'eût désiré Phileas Fogg. Après tout, il ne s'agissait que d'une traversée de trois mille cinq cents milles, soit de onze à douze jours, et la jeune femme ne se montra pas une difficile passagère.

Pendant les premiers jours de cette traversée, Mrs. Aouda fit plus ample connaissance avec Phileas Fogg. En toute occasion, elle lui témoignait la plus vive reconnaissance. Le flegmatique gentleman l'écoutait, en apparence au moins, avec la plus extrême froideur, sans qu'une intonation, un geste décelât en lui la plus légère émotion. Il veillait à ce que rien ne manquât à la jeune femme. À de certaines heures il venait régulièrement, sinon causer, du moins l'écouter. Il accomplissait envers elle les devoirs de la politesse la plus stricte, mais avec la grâce et l'imprévu d'un automate dont les mouvements auraient été combinés pour cet usage. Mrs. Aouda ne savait trop que penser, mais Passepartout lui avait un peu expliqué l'excentrique personnalité de son maître. Il lui avait appris quelle gageure entraînait ce gentleman autour du monde. Mrs. Aouda avait souri; mais après tout, elle lui devait la vie, et son sauveur ne pouvait perdre à ce qu'elle le vit à travers sa reconnaissance.

Mrs. Aouda confirma le récit que le guide indou avait fait de sa

touchante histoire. Elle était, en effet, de cette race qui tient le premier rang parmi les races indigènes. Plusieurs négociants parisis ont fait de grandes fortunes aux Indes, dans le commerce des cotons. L'un d'eux, Sir James Jejeebhoy, a été anobli par le gouvernement anglais, et Mrs. Aouda était parente de ce riche personnage qui habitait Bombay. C'était même un cousin de Sir Jejeebhoy, l'honorable Jejeeh, qu'elle comptait rejoindre à Hong-Kong. Trouverait-elle près de lui refuge et assistance ? Elle ne pouvait l'affirmer. A quoi Mr. Fogg répondait qu'elle n'eût pas à s'inquiéter, et que tout s'arrangerait mathématiquement ! Ce fut son mot.

La jeune femme comprenait-elle cet horrible adverbe ? On ne sait. Toutefois, ses grands yeux se fixaient sur ceux de Mr. Fogg, ses grands yeux "limpides comme les lacs sacrés de l'Himalaya" ! Mais l'intraitable Fogg, aussi boutonne que jamais, ne semblait point homme à se jeter dans ce lac.

Cette première partie de la traversée du Rangoon s'accomplit dans des conditions excellentes. Le temps était maniable. Toute cette portion de l'immense baie que les marins appellent les "brasses du Bengale" se montra favorable à la marche du paquebot. Le Rangoon eut bientôt connaissance du Grand-Andaman, la principale du groupe, que sa pittoresque montagne de Saddle-Peak, haute de deux mille quatre cents pieds, signale de fort loin aux navigateurs.

La cote fut prolongee d'assez pres. Les sauvages Papouas de l'ile ne se montrerent point. Ce sont des etres places au dernier degre de l'echelle humaine, mais dont on fait a tort des anthropophages.

Le developpement panoramique de ces iles etait superbe.

D'immenses forets de lataniers, d'arecs, de bambousiers, de muscadiers, de tecks, de gigantesques mimosees, de fougères arborescentes, couvraient le pays en premier plan, et en arriere se profilait l'elegante silhouette des montagnes. Sur la cote pullulaient par milliers ces precieuses salanganes, dont les nids comestibles forment un mets recherche dans le Celeste Empire. Mais tout ce spectacle varie, offert aux regards par le groupe des Andaman, passa vite, et le _Rangoon_ s'achemina rapidement vers le detroit de Malacca, qui devait lui donner acces dans les mers de la Chine.

Que faisait pendant cette traversee l'inspecteur Fix, si malencontreusement entraine dans un voyage de circumnavigation ?

Au depart de Calcutta, apres avoir laisse des instructions pour que le mandat, s'il arrivait enfin, lui fut adresse a Hong-Kong, il avait pu s'embarquer a bord du _Rangoon_ sans avoir ete apercu de Passepartout, et il esperait bien dissimuler sa presence jusqu'a l'arrivee du paquebot. En effet, il lui eut ete difficile d'expliquer pourquoi il se trouvait a bord, sans eveiller les soupcons de Passepartout, qui devait le croire a

Bombay. Mais il fut amene a renouer connaissance avec l'honnete garcon par la logique meme des circonstances.

Comment? On va le voir.

Toutes les esperances, tous les desirs de l'inspecteur de police, etaient maintenant concentres sur un unique point du monde, Hong-Kong, car le paquebot s'arretait trop peu de temps a Singapore pour qu'il put operer en cette ville. C'etait donc a Hong-Kong que l'arrestation du voleur devait se faire, ou le voleur lui echappait, pour ainsi dire, sans retour.

En effet, Hong-Kong etait encore une terre anglaise, mais la derniere qui se rencontrat sur le parcours. Au-dela, la Chine, le Japon, l'Amerique offraient un refuge a peu pres assure au sieur Fogg. A Hong-Kong, s'il y trouvait enfin le mandat d'arrestation qui courait evidemment apres lui, Fix arretait Fogg et le remettait entre les mains de la police locale. Nulle difficulte. Mais apres Hong-Kong, un simple mandat d'arrestation ne suffirait plus. Il faudrait un acte d'extradition. De la retards, lenteurs, obstacles de toute nature, dont le coquin profiterait pour echapper definitivement. Si l'operation manquait a Hong-Kong, il serait, sinon impossible, du moins bien difficile, de la reprendre avec quelque chance de succes.

"Donc," se repetait Fix pendant ces longues heures qu'il passait dans sa cabine, donc, ou le mandat sera a Hong-Kong, et j'arrete mon homme, ou il n'y sera pas, et cette fois il faut a tout prix que je retarde son depart ! J'ai echoue a Bombay, j'ai echoue a Calcutta! Si je manque mon coup a Hong-Kong, je suis perdu de reputation ! Coute que coute, il faut reussir. Mais quel moyen employer pour retarder, si cela est necessaire, le depart de ce maudit Fogg?"

En dernier ressort, Fix etait bien decide a tout avouer a Passepartout, a lui faire connaitre ce maitre qu'il servait et dont il n'etait certainement pas le complice. Passepartout, eclaire par cette revelation, devant craindre d'etre compromis, se rangerait sans doute a lui, Fix. Mais enfin c'etait un moyen hasardeux, qui ne pouvait etre employe qu'a defaut de tout autre. Un mot de Passepartout a son maitre eut suffi a compromettre irrevocablement l'affaire.

L'inspecteur de police etait donc extremement embarrasse, quand la presence de Mrs. Aouda a bord du _Rangoon_, en compagnie de Phileas Fogg, lui ouvrit de nouvelles perspectives.

Quelle etait cette femme? Quel concours de circonstances en avait fait la compagne de Fogg? C'etait evidemment entre Bombay et Calcutta que la rencontre avait eu lieu. Mais en quel point de la peninsule? Etait-ce le hasard qui avait reuni Phileas

Fogg et la jeune voyageuse? Ce voyage a travers l'Inde, au contraire, n'avait-il pas été entrepris par ce gentleman dans le but de rejoindre cette charmante personne? car elle était charmante! Fix l'avait bien vu dans la salle d'audience du tribunal de Calcutta.

On comprend à quel point l'agent devait être intrigué. Il se demanda s'il n'y avait pas dans cette affaire quelque criminel enlevement. Oui! cela devait être! Cette idée s'incrusta dans le cerveau de Fix, et il reconnut tout le parti qu'il pouvait tirer de cette circonstance. Que cette jeune femme fut mariée ou non, il y avait enlevement, et il était possible, à Hong-Kong, de susciter au ravisseur des embarras tels, qu'il ne put s'en tirer à prix d'argent.

Mais il ne fallait pas attendre l'arrivée du _Rangoon_ à Hong-Kong. Ce Fogg avait la détestable habitude de sauter d'un bateau dans un autre, et, avant que l'affaire fut entamée, il pouvait être déjà loin.

L'important était donc de prévenir les autorités anglaises et de signaler le passage du _Rangoon_ avant son débarquement. Or, rien n'était plus facile, puisque le paquebot faisait escale à Singapour, et que Singapour est reliée à la côte chinoise par un fil télégraphique.

Toutefois, avant d'agir et pour operer plus surement, Fix resolut d'interroger Passepartout. Il savait qu'il n'etait pas tres difficile de faire parler ce garcon, et il se decida a rompre l'incognito qu'il avait garde jusqu'alors. Or, il n'y avait pas de temps a perdre. On etait au 30 octobre, et le lendemain meme le _Rangoon_ devait relacher a Singapore.

Donc, ce jour-la, Fix, sortant de sa cabine, monta sur le pont, dans l'intention d'aborder Passepartout "le premier" avec les marques de la plus extreme surprise. Passepartout se promenait a l'avant, quand l'inspecteur se precipita vers lui, s'ecriant:

"Vous, sur le _Rangoon_!"

"Monsieur Fix a bord!" repondit Passepartout, absolument surpris, en reconnaissant son compagnon de traversee du _Mongolia_. Quoi! je vous laisse a Bombay, et je vous retrouve sur la route de Hong-Kong! Mais vous faites donc, vous aussi, le tour du monde?"

"Non, non," repondit Fix, "et je compte m'arreter a Hong-Kong, au moins quelques jours."

"Ah!" dit Passepartout, qui parut un instant etonne. "Mais comment ne vous ai-je pas apercu a bord depuis notre depart de

Calcutta?"

"Ma foi, un malaise... un peu de mal de mer... Je suis reste
couche dans ma cabine... Le golfe du Bengale ne me reussit pas
aussi bien que l'océan Indien. Et votre maitre, Mr. Phileas
Fogg?"

"En parfaite sante, et aussi ponctuel que son itineraire! Pas
un jour de retard ! Ah ! monsieur Fix, vous ne savez pas cela,
vous, mais nous avons aussi une jeune dame avec nous.

"Une jeune dame?" repondit l'agent, qui avait parfaitement
l'air de ne pas comprendre ce que son interlocuteur voulait
dire.

Mais Passepartout l'eut bientot mis au courant de son histoire.
Il raconta l'incident de la pagode de Bombay, l'acquisition de
l'elephant au prix de deux mille livres, l'affaire du suttu,
l'enlevement d'Aouda, la condamnation du tribunal de Calcutta,
la liberte sous caution. Fix, qui connaissait la derniere
partie de ces incidents, semblait les ignorer tous, et
Passepartout se laissait aller au charme de narrer ses aventures
devant un auditeur qui lui marquait tant d'interet.

"Mais, en fin de compte," demanda Fix, est-ce que votre maitre a

l'intention d'emmener cette jeune femme en Europe?"

"Non pas, monsieur Fix, non pas! Nous allons tout simplement la remettre aux soins de l'un de ses parents, riche negociant de Hong-Kong."

"Rien a faire!" se dit le detective en dissimulant son desappointement. "Un verre de gin, monsieur Passepartout?"

"Volontiers, monsieur Fix. C'est bien le moins que nous buvions a notre rencontre a bord du _Rangoon_!"

XVII

OU IL EST QUESTION DE CHOSES ET D'AUTRES PENDANT LA TRAVERSEE DE SINGAPORE A HONG-KONG

Depuis ce jour, Passepartout et le detective se rencontrerent frequemment, mais l'agent se tint dans une extreme reserve vis-a-vis de son compagnon, et il n'essaya point de le faire parler. Une ou deux fois seulement, il entrevit Mr. Fogg, qui restait volontiers dans le grand salon du _Rangoon_, soit qu'il tint compagnie a Mrs. Aouda, soit qu'il jouat au whist, suivant son invariable habitude.

Quant a Passepartout, il s'etait pris tres serieusement a editer sur le singulier hasard qui avait mis, encore une fois, Fix sur la route de son maitre. Et, en effet, on eut ete etonne a moins. Ce gentleman, tres aimable, tres complaisant a coup sur, que l'on rencontre d'abord a Suez, qui s'embarque sur le _Mongolia_, qui debarque a Bombay, ou il dit devoir sejourner, que l'on retrouve sur le _Rangoon_, faisant route pour Hong-Kong, en un mot, suivant pas a pas l'itineraire de Mr. Fogg, cela valait la peine qu'on y reflechit. Il y avait la une concordance au moins bizarre. A qui en avait ce Fix? Passepartout etait pret a parier ses babouches -- il les avait precieusement conservees -- que le Fix quitterait Hong-Kong en meme temps qu'eux, et probablement sur le meme paquebot.

Passepartout eut reflechi pendant un siecle, qu'il n'aurait jamais devine de quelle mission l'agent avait ete charge. Jamais il n'eut imagine que Phileas Fogg fut "file", a la facon d'un voleur, autour du globe terrestre. Mais comme il est dans la nature humaine de donner une explication a toute chose, voici comment Passepartout, soudainement illumine, interpreta la presence permanente de Fix, et, vraiment, son interpretation etait fort plausible. En effet, suivant lui, Fix n'etait et ne pouvait etre qu'un agent lance sur les traces de Mr. Fogg par ses collegues du Reform-Club, afin de constater que ce voyage s'accomplissait regulierement autour du monde, suivant l'itineraire convenu.

"C'est evident! c'est evident!" se repetait l'honnete garcon,
tout fier de sa perspicacite. C'est un espion que ces gentlemen
ont mis a nos trousses! Voila qui n'est pas digne! Mr. Fogg si
probe, si honorable! Le faire epier par un agent! Ah!
messieurs du Reform-Club, cela vous coutera cher!"

Passepartout, enchante de sa decouverte, resolut cependant de
n'en rien dire a son maitre, craignant que celui-ci ne fut
justement blesse de cette defiance que lui montraient ses
adversaires. Mais il se promit bien de gouailler Fix a
l'occasion, a mots couverts et sans se compromettre.

Le mercredi 30 octobre, dans l'apres-midi, le _Rangoon_
embouquait le detroit de Malacca, qui separe la presqu'ile de ce
nom des terres de Sumatra. Des ilots montagneux tres escarpes,
tres pittoresques derobaient aux passagers la vue de la grande
ile.

Le lendemain, a quatre heures du matin, le _Rangoon_, ayant
gagne une demi-journee sur sa traversee reglementaire, relachait
a Singapore, afin d'y renouveler sa provision de charbon.

Phileas Fogg inscrivit cette avance a la colonne des gains, et,
cette fois, il descendit a terre, accompagnant Mrs. Aouda, qui

avait manifeste le desir de se promener pendant quelques heures.

Fix, a qui toute action de Fogg paraissait suspecte, le suivit sans se laisser apercevoir. Quant a Passepartout, qui riait _in petto_ a voir la manoeuvre de Fix, il alla faire ses emplettes ordinaires.

L'île de Singapore n'est ni grande ni imposante l'aspect. Les montagnes, c'est-a-dire les profils, lui manquent. Toutefois, elle est charmante dans sa maigreur. C'est un parc coupe de belles routes. Un joli equipage, attelé de ces chevaux elegants qui ont ete importes de la Nouvelle-Hollande, transporta Mrs. Aouda et Phileas Fogg au milieu des massifs de palmiers a l'eclatant feuillage, et de girofliers dont les clous sont formes du bouton meme de la fleur entrouverte. La, les buissons de poivriers remplaçaient les haies epineuses des campagnes europeennes ; des sagoutiers, de grandes fougères avec leur ramure superbe, variaient l'aspect de cette region tropicale; des muscadiers au feuillage verni saturaient l'air d'un parfum penetrant. Les singes, bandes alertes et grimacantes, ne manquaient pas dans les bois, ni peut-etre les tigres dans les jungles. A qui s'etonnerait d'apprendre que dans cette île, si petite relativement, ces terribles carnassiers ne fussent pas detruits jusqu'au dernier, on repondra qu'ils viennent de Malacca, en traversant le detroit a la nage.

Après avoir parcouru la campagne pendant deux heures, Mrs. Aouda et son compagnon -- qui regardait un peu sans voir -- rentrèrent dans la ville, vaste agglomération de maisons lourdes et écrasées, qu'entourent de charmants jardins ou poussent des mangoustes, des ananas et tous les meilleurs fruits du monde.

A dix heures, ils revenaient au paquebot, après avoir été suivis, sans s'en douter, par l'inspecteur, qui avait du lui aussi se mettre en frais d'équipage.

Passepartout les attendait sur le pont du Rangoon. Le brave garçon avait acheté quelques douzaines de mangoustes, grosses comme des pommes moyennes, d'un brun foncé au-dehors, d'un rouge éclatant au-dedans, et dont le fruit blanc, en fondant entre les lèvres, procure aux vrais gourmets une jouissance sans pareille. Passepartout fut trop heureux de les offrir à Mrs. Aouda, qui le remercia avec beaucoup de grâce.

A onze heures, le Rangoon, ayant son plein de charbon, larguait ses amarres, et, quelques heures plus tard, les passagers perdaient de vue ces hautes montagnes de Malacca, dont les forêts abritent les plus beaux tigres de la terre.

Treize cents milles environ séparent Singapour de l'île de Hong-Kong, petit territoire anglais détaché de la côte chinoise. Phileas Fogg avait intérêt à les franchir en six jours au plus,

afin de prendre a Hong-Kong le bateau qui devait partir le 6 novembre pour Yokohama, l'un des principaux ports du Japon.

Le _Rangoon_ etait fort charge. De nombreux passagers s'etaient embarques a Singapore, des Indous, des Ceylandais, des Chinois, des Malais, des Portugais, qui, pour la plupart, occupaient les secondes places.

Le temps, assez beau jusqu'alors, changea avec le dernier quartier de la lune. Il y eut grosse mer. Le vent souffla quelquefois en grande brise, mais tres heureusement de la partie du sud-est, ce qui favorisait la marche du steamer. Quand il etait maniable, le capitaine faisait etablir la voilure. Le _Rangoon_, gree en brick, navigua souvent avec ses deux huniers et sa misaine, et sa rapidite s'accrut sous la double action de la vapeur et du vent. C'est ainsi que l'on prolongea, sur une lame courte et parfois tres fatigante, les cotes d'Annam et de Cochinchine.

Mais la faute en etait plutot au _Rangoon_ qu'a la mer, et c'est a ce paquebot que les passagers, dont la plupart furent malades, durent s'en prendre de cette fatigue.

En effet, les navires de la Compagnie peninsulaire, qui font le service des mers de Chine, ont un serieux defaut de construction. Le rapport de leur tirant d'eau en charge avec

leur creux a ete mal calcule, et, par suite, ils n'offrent qu'une faible resistance a la mer. Leur volume, clos, impenetrable a l'eau, est insuffisant. Ils sont "noyes", pour employer l'expression maritime, et, en consequence de cette disposition, il ne faut que quelques paquets de mer, jetes a bord, pour modifier leur allure. Ces navires sont donc tres inferieurs -- sinon par le moteur et l'appareil evaporatoire, du moins par la construction, -- aux types des Messageries francaises, tels que l'_Imperatrice_ et le _Cambodge_. Tandis que, suivant les calculs des ingenieurs, ceux-ci peuvent embarquer un poids d'eau egal a leur propre poids avant de sombrer, les bateaux de la Compagnie peninsulaire, le _Golgonda_, le _Corea_, et enfin le _Rangoon_, ne pourraient pas embarquer le sixieme de leur poids sans couler par le fond.

Donc, par le mauvais temps, il convenait de prendre de grandes precautions. Il fallait quelquefois mettre a la cape sous petite vapeur. C'etait une perte de temps qui ne paraissait affecter Phileas Fogg en aucune facon, mais dont Passepartout se montrait extremement irrite. Il accusait alors le capitaine, le mecanicien, la Compagnie, et envoyait au diable tous ceux qui se melent de transporter des voyageurs. Peut-etre aussi la pensee de ce bec de gaz qui continuait de bruler a son compte dans la maison de Saville-row entrait-elle pour beaucoup dans son impatience.

"Mais vous etes donc bien presse d'arriver a Hong-Kong?" lui

demanda un jour le detective.

"Tres presse!" repondit Passepartout.

"Vous pensez que Mr. Fogg a hate de prendre le paquebot de Yokohama?"

"Une hate effroyable."

"Vous croyez donc maintenant a ce singulier voyage autour du monde?"

"Absolument. Et vous, monsieur Fix?"

"Moi? je n'y crois pas!"

"Farceur!" repondit Passepartout en clignant de l'oeil.

Ce mot laissa l'agent reveur. Ce qualificatif l'inquieta, sans qu'il sut trop pourquoi. Le Francais l'avait-il devine ? Il ne savait trop que penser. Mais sa qualite de detective, dont seul il avait le secret, comment Passepartout aurait-il pu la reconnaitre? Et cependant, en lui parlant ainsi, Passepartout avait certainement eu une arriere-pensee.

Il arriva meme que le brave garcon alla plus loin, un autre jour, mais c'etait plus fort que lui. Il ne pouvait tenir sa langue.

"Voyons, monsieur Fix," demanda-t-il a son compagnon d'un ton malicieux, est-ce que, une fois arrives a Hong-Kong, nous aurons le malheur de vous y laisser?"

"Mais," repondit Fix assez embarrasse, je ne sais!...Peut-etre que..."

"Ah!" dit Passepartout, si vous nous accompagnez, ce serait un bonheur pour moi! Voyons! un agent de la Compagnie peninsulaire ne saurait s'arreter en route! Vous n'alliez qu'a Bombay, et vous voici bientot en Chine! L'Amerique n'est pas loin, et de l'Amerique a l'Europe il n'y a qu'un pas!"

Fix regardait attentivement son interlocuteur, qui lui montrait la figure la plus aimable du monde, et il prit le parti de rire avec lui. Mais celui-ci, qui etait en veine, lui demanda "si ca lui rapportait beaucoup, ce metier-la?"

"Oui et non," repondit Fix sans sourciller. "Il y a de bonnes et de mauvaises affaires. "Mais vous comprenez bien que je ne

voyage pas a mes frais!"

"Oh! pour cela, j'en suis sur!" s'ecria Passepartout, riant de plus belle.

La conversation finie, Fix rentra dans sa cabine et se mit a reflechir. Il etait evidemment devine. D'une facon ou d'une autre, le Francais avait reconnu sa qualite de detective. Mais avait-il prevenu son maitre ? Quel role jouait-il dans tout ceci? Etait-il complice ou non ? L'affaire etait-elle eventee, et par consequent manquee ? L'agent passa la quelques heures difficiles, tantot croyant tout perdu, tantot esperant que Fogg ignorait la situation, enfin ne sachant quel parti prendre.

Cependant le calme se retablit dans son cerveau, et il resolut d'agir franchement avec Passepartout. S'il ne se trouvait pas dans les conditions voulues pour arreter Fogg a Hong-Kong, et si Fogg se preparait a quitter definitivement cette fois le territoire anglais, lui, Fix, dirait tout a Passepartout. Ou le domestique etait le complice de son maitre -- et celui-ci savait tout, et dans ce cas l'affaire etait definitivement compromise -- ou le domestique n'etait pour rien dans le vol, et alors son interet serait d'abandonner le voleur.

Telle etait donc la situation respective de ces deux hommes, et au-dessus d'eux Phileas Fogg planait dans sa majestueuse

indifference. Il accomplissait rationnellement son orbite autour du monde, sans s'inquieter des astéroïdes qui gravitaient autour de lui.

Et cependant, dans le voisinage, il y avait -- suivant l'expression des astronomes -- un astre troublant qui aurait du produire certaines perturbations sur le cœur de ce gentleman. Mais non! Le charme de Mrs. Aouda n'agissait point, à la grande surprise de Passepartout, et les perturbations, si elles existaient, eussent été plus difficiles à calculer que celles d'Uranus qui l'ont amené la découverte de Neptune.

Oui! c'était un étonnement de tous les jours pour Passepartout, qui lisait tant de reconnaissance envers son maître dans les yeux de la jeune femme! Décidément Phileas Fogg n'avait de cœur que ce qu'il en fallait pour se conduire héroïquement, mais amoureuxment, non! Quant aux préoccupations que les chances de ce voyage pouvaient faire naître en lui, il n'y en avait pas trace. Mais Passepartout, lui, vivait dans des transes continuelles. Un jour, appuyé sur la rambarde de l'"engine-room", il regardait la puissante machine qui s'emportait parfois, quand dans un violent mouvement de tangage, l'hélice s'affolait hors des flots. La vapeur fusait alors par les soupapes, ce qui provoqua la colère du digne garçon.

"Elles ne sont pas assez chargées, ces soupapes!" s'écria-t-il.

"On ne marche pas! Voila bien ces Anglais! Ah! si c'etait un navire americain, on sauterait peut-etre, mais on irait plus vite!"

XVIII

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG, PASSEPARTOUT, FIX, CHACUN DE SON COTE,
VA A SES AFFAIRES

Pendant les derniers jours de la traversee, le temps fut assez mauvais. Le vent devint tres fort. Fixe dans la partie du nord-ouest, il contraria la marche du paquebot. Le *_Rangoon_*, trop instable, roula considerablement, et les passagers furent en droit de garder rancune a ces longues lames affadissantes que le vent soulevait du large.

Pendant les journees du 3 et du 4 novembre, ce fut une sorte de tempete. La bourrasque battit la mer avec vehemence. Le *_Rangoon_* dut mettre a la cape pendant un demi-jour, se maintenant avec dix tours d'helice seulement, de maniere a biaiser avec les lames. Toutes les voiles avaient ete serrees, et c'etait encore trop de ces agres qui sifflaient au milieu des rafales.

La vitesse du paquebot, on le concoit, fut notablement diminuee,

et l'on put estimer qu'il arriverait a Hong-Kong avec vingt heures de retard sur l'heure reglementaire, et plus meme, si la tempete ne cessait pas.

Phileas Fogg assistait a ce spectacle d'une mer furieuse, qui semblait lutter directement contre lui, avec son habituelle impassibilite. Son front ne s'assombrit pas un instant, et, cependant, un retard de vingt heures pouvait compromettre son voyage en lui faisant manquer le depart du paquebot de Yokohama. Mais cet homme sans nerfs ne ressentait ni impatience ni ennui. Il semblait vraiment que cette tempete rentrat dans son programme, qu'elle fut prevue. Mrs. Aouda, qui s'entretint avec son compagnon de ce contretemps, le trouva aussi calme que par le passe.

Fix, lui, ne voyait pas ces choses du meme oeil. Bien au contraire. Cette tempete lui plaisait. Sa satisfaction aurait meme ete sans bornes, si le _Rangoon_ eut ete oblige de fuir devant la tourmente. Tous ces retards lui allaient, car ils obligeraient le sieur Fogg a rester quelques jours a Hong-Kong. Enfin, le ciel, avec ses rafales et ses bourrasques, entrait dans son jeu. Il etait bien un peu malade, mais qu'importe! Il ne comptait pas ses nausees, et, quand son corps se tordait sous le mal de mer, son esprit s'ebaudissait d'une immense satisfaction.

Quant a Passepartout, on devine dans quelle colere peu dissimulee il passa ce temps d'epreuve. Jusqu'alors tout avait si bien marche! La terre et l'eau semblaient etre a la devotion de son maitre. Steamers et railways lui obeissaient. Le vent et la vapeur s'unissaient pour favoriser son voyage. L'heure des mecomptes avait-elle donc enfin sonne? Passepartout, comme si les vingt mille livres du pari eussent du sortir de sa bourse, ne vivait plus. Cette tempete l'exasperait, cette rafale le mettait en fureur, et il eut volontiers fouette cette mer desobeissante! Pauvre garcon! Fix lui cacha soigneusement sa satisfaction personnelle, et il fit bien, car si Passepartout eut devine le secret contentement de Fix, Fix eut passe un mauvais quart d'heure.

Passepartout, pendant toute la duree de la bourrasque, demeura sur le pont du _Rangoon_. Il n'aurait pu rester en bas; il grimpa dans la mature; il etonnait l'equipage et aidait a tout avec une adresse de singe. Cent fois il interrogea le capitaine, les officiers, les matelots, qui ne pouvaient s'empecher de rire en voyant un garcon si decontenance. Passepartout voulait absolument savoir combien de temps durerait la tempete. On le renvoyait alors au barometre, qui ne se decidait pas a remonter. Passepartout secouait le barometre, mais rien n'y faisait, ni les secousses, ni les injures dont il accablait l'irresponsable instrument.

Enfin la tourmente s'apaisa. L'etat de la mer se modifia dans

la journée du 4 novembre. Le vent sauta de deux quarts dans le sud et redevint favorable.

Passepartout se rassera avec le temps. Les huniers et les basses voiles purent être établis, et le Rangoon reprit sa route avec une merveilleuse vitesse.

Mais on ne pouvait regagner tout le temps perdu. Il fallait bien en prendre son parti, et la terre ne fut signalée que le 6, à cinq heures du matin. L'itinéraire de Phileas Fogg portait l'arrivée du paquebot au 5. Or, il n'arrivait que le 6.

C'était donc vingt-quatre heures de retard, et le départ pour Yokohama serait nécessairement manqué. À six heures, le pilote monta à bord du Rangoon et prit place sur la passerelle, afin de diriger le navire à travers les passes jusqu'au port de Hong-Kong.

Passepartout mourait du désir d'interroger cet homme, de lui demander si le paquebot de Yokohama avait quitté Hong-Kong.

Mais il n'osait pas, aimant mieux conserver un peu d'espoir jusqu'au dernier instant. Il avait confié ses inquiétudes à Fix, qui -- le fin renard -- essayait de le consoler, en lui disant que Mr. Fogg en serait quitte pour prendre le prochain paquebot. Ce qui mettait Passepartout dans une colère bleue.

Mais si Passepartout ne se hasarda pas à interroger le pilote,

Mr. Fogg, apres avoir consulte son Bradshaw, demanda de son air tranquille audit pilote s'il savait quand il partirait un bateau de Hong-Kong pour Yokohama.

"Demain, a la maree du matin," repondit le pilote.

"Ah!" fit Mr. Fogg, sans manifester aucun etonnement.

Passepartout, qui etait present, eut volontiers embrasse le pilote, auquel Fix aurait voulu tordre le cou.

"Quel est le nom de ce steamer?" demanda Mr. Fogg.

"Le _Carnatic_," repondit le pilote.

"N'etait-ce pas hier qu'il devait partir?"

"Oui, monsieur, mais on a du reparer une de ses chaudières, et son depart a ete remis a demain."

"Je vous remercie", repondit Mr. Fogg, qui de son pas automatique redescendit dans le salon du _Rangoon_.

Quant a Passepartout, il saisit la main du pilote et l'etreignit vigoureusement en disant:

"Vous, pilote, vous etes un brave homme!"

Le pilote ne sut jamais, sans doute, pourquoi ses reponses lui valurent cette amicale expansion. A un coup de sifflet, il remonta sur la passerelle et dirigea le paquebot au milieu de cette flottille de jonques, de tankas, de bateaux-pecheurs, de navires de toutes sortes, qui encombraient les pertuis de Hong-Kong.

A une heure, le Rangoon etait a quai, et les passagers débarquaient.

En cette circonstance, le hasard avait singulierement servi Phileas Fogg, il faut en convenir. Sans cette necessite de reparer ses chaudières, le Carnatic fut parti a la date du 5 novembre, et les voyageurs pour le Japon auraient du attendre pendant huit jours le depart du paquebot suivant. Mr. Fogg, il est vrai, etait en retard de vingt-quatre heures, mais ce retard ne pouvait avoir de consequences facheuses pour le reste du voyage.

En effet, le steamer qui fait de Yokohama a San Francisco la

traversee du Pacifique etait en correspondance directe avec le paquebot de Hong-Kong, et il ne pouvait partir avant que celui-ci fut arrive.

Evidemment il y aurait vingt-quatre heures de retard a Yokohama, mais, pendant les vingt-deux jours que dure la traversee du Pacifique, il serait facile de les regagner. Phileas Fogg se trouvait donc, a vingt-quatre heures pres, dans les conditions de son programme, trente-cinq jours apres avoir quitte Londres.

Le Carnatic ne devant partir que le lendemain matin a cinq heures, Mr. Fogg avait devant lui seize heures pour s'occuper de ses affaires, c'est-a-dire de celles qui concernaient Mrs. Aouda. Au debarque du bateau, il offrit son bras a la jeune femme et la conduisit vers un palanquin. Il demanda aux porteurs de lui indiquer un hotel, et ceux-ci lui designerent l'Hotel du Club. Le palanquin se mit en route, suivi de Passepartout, et vingt minutes apres il arrivait a destination.

Un appartement fut retenu pour la jeune femme et Phileas Fogg veilla a ce qu'elle ne manquat de rien. Puis il dit a Mrs. Aouda qu'il allait immediatement se mettre a la recherche de ce parent aux soins duquel il devait la laisser a Hong-Kong. En meme temps il donnait a Passepartout l'ordre de demeurer a l'hotel jusqu'a son retour, afin que la jeune femme n'y restat pas seule.

Le gentleman se fit conduire a la Bourse. La, on connaıtrait immanquablement un personnage tel que l'honorable Jejeeh, qui comptait parmi les plus riches commercants de la ville.

Le courtier auquel s'adressa Mr. Fogg connaissait en effet le negociant parsi. Mais, depuis deux ans, celui-ci n'habitait plus la Chine. Sa fortune faite, il s'etait etabli en Europe -- en Hollande, croyait-on --, ce qui s'expliquait par suite de nombreuses relations qu'il avait eues avec ce pays pendant son existence commerciale.

Phileas Fogg revint a l'_Hotel du Club_. Aussitot il fit demander a Mrs. Aouda la permission de se presenter devant elle, et, sans autre preambule, il lui apprit que l'honorable Jejeeh ne residait plus a Hong-Kong, et qu'il habitait vraisemblablement la Hollande.

A cela, Mrs. Aouda ne repondit rien d'abord. Elle passa sa main sur son front, et resta quelques instants a reflechir. Puis, de sa douce voix:

"Que dois-je faire, monsieur Fogg?" dit-elle.

"C'est tres simple," repondit le gentleman. "Revenir en

Europe."

"Mais je ne puis abuser..."

"Vous n'abusez pas, et votre presence ne gene en rien mon programme...Passepartout?"

"Monsieur?" repondit Passepartout.

"Allez au _Carnatic_, et retenez trois cabines."

Passepartout, enchante de continuer son voyage dans la compagnie de la jeune femme, qui etait fort gracieuse pour lui, quitta aussitot l'_Hotel du Club_'.

XIX

OU PASSEPARTOUT PREND UN TROP VIF INTERET A SON MAITRE, ET CE QUI S'ENSUIT

Hong-Kong n'est qu'un ilot, dont le traite de Nanking, apres la guerre de 1842, assura la possession a l'Angleterre. En quelques annees, le genie colonisateur de la Grande-Bretagne y avait fonde une ville importante et cree un port, le port

Victoria. Cette île est située à l'embouchure de la rivière de Canton, et soixante milles seulement la séparent de la cité portugaise de Macao, bâtie sur l'autre rive. Hong-Kong devait nécessairement vaincre Macao dans une lutte commerciale, et maintenant la plus grande partie du transit chinois s'opère par la ville anglaise. Des docks, des hôpitaux, des wharfs, des entrepôts, une cathédrale gothique, un "government-house", des rues macadamisées, tout ferait croire qu'une des cités commerçantes des comtes de Kent ou de Surrey, traversant le sphéroïde terrestre, est venue ressortir en ce point de la Chine, presque à ses antipodes.

Passepartout, les mains dans les poches, se rendit donc vers le port Victoria, regardant les palanquins, les brouettes à voile, encore en faveur dans le Céleste Empire, et toute cette foule de Chinois, de Japonais et d'Européens, qui se pressait dans les rues. À peu de choses près, c'était encore Bombay, Calcutta ou Singapore, que le digne garçon retrouvait sur son parcours. Il y a ainsi comme une traînée de villes anglaises tout autour du monde.

Passepartout arriva au port Victoria. Là, à l'embouchure de la rivière de Canton, c'était un fourmillement de navires de toutes nations, des anglais, des français, des américains, des hollandais, bâtiments de guerre et de commerce, des embarcations japonaises ou chinoises, des jonques, des sampans, des tankas, et même des bateaux-fleurs qui formaient autant de parterres

flottants sur les eaux. En se promenant, Passepartout remarqua un certain nombre d'indigenes vetus de jaune, tous tres avances en age. Etant entre chez un barbier chinois pour se faire raser "a la chinoise", il apprit par le Figaro de l'endroit, qui parlait un assez bon anglais, que ces vieillards avaient tous quatre-vingts ans au moins, et qu'a cet age ils avaient le privilege de porter la couleur jaune, qui est la couleur imperiale. Passepartout trouva cela fort drole, sans trop savoir pourquoi.

Sa barbe faite, il se rendit au quai d'embarquement du _Carnatic_, et la il apercut Fix qui se promenait de long en large, ce dont il ne fut point etonne. Mais l'inspecteur de police laissait voir sur son visage les marques d'un vif desappointement.

"Bon!" se dit Passepartout, "cela va mal pour les gentlemen du Reform-Club!"

Et il accosta Fix avec son joyeux sourire, sans vouloir remarquer l'air vexe de son compagnon.

Or, l'agent avait de bonnes raisons pour pester contre l'infemale chance qui le poursuivait. Pas de mandat! Il etait evident que le mandat courait apres lui, et ne pourrait l'atteindre que s'il sejourrait quelques jours en cette ville.

Or, Hong-Kong etant la derniere terre anglaise du parcours, le sieur Fogg allait lui echapper definitivement, s'il ne parvenait pas a l'y retenir.

"Eh bien, monsieur Fix, etes-vous decide a venir avec nous jusqu'en Amerique?" demanda Passepartout.

"Oui," repondit Fix les dents serrees.

"Allons donc! s'ecria Passepartout en faisant entendre un retentissant eclat de rire! Je savais bien que vous ne pourriez pas vous separer de nous. Venez retenir votre place, venez!" Et tous deux entrerent au bureau des transports maritimes et arreterent des cabines pour quatre personnes. Mais l'employe leur fit observer que les reparations du Carnatic etant terminees, le paquebot partirait le soir meme a huit heures, et non le lendemain matin, comme il avait ete annonce.

"Tres bien!" repondit Passepartout, "cela arrangera mon maitre. Je vais le prevenir."

A ce moment, Fix prit un parti extreme. Il resolut de tout dire a Passepartout. C'etait le seul moyen peut-etre qu'il eut de retenir Phileas Fogg pendant quelques jours a Hong-Kong.

En quittant le bureau, Fix offrit a son compagnon de se rafraichir dans une taverne. Passepartout avait le temps. Il accepta l'invitation de Fix.

Une taverne s'ouvrait sur le quai. Elle avait un aspect engageant. Tous deux y entrerent. C'etait une vaste salle bien decoree, au fond de laquelle s'etendait un lit de camp, garni de coussins. Sur ce lit etaient ranges un certain nombre de dormeurs.

Une trentaine de consommateurs occupaient dans la grande salle de petites tables en jonc tresse. Quelques uns vidaient des pintes de biere anglaise, ale ou porter, d'autres, des brocs de liqueurs alcooliques, gin ou brandy. En outre, la plupart fumaient de longues pipes de terre rouge, bourrees de petites boulettes d'opium melange d'essence de rose. Puis, de temps en temps, quelque fumeur enerve glissait sous la table, et les garcons de l'etablissement, le prenant par les pieds et par la tete, le portaient sur le lit de camp pres d'un confrere. Une vingtaine de ces ivrognes etaient ainsi ranges cote a cote, dans le dernier degre d'abrutissement.

Fix et Passepartout comprirent qu'ils etaient entres dans une tabagie hantee de ces miserables, hebetes, amaigris, idiots, auxquels la mercantile Angleterre vend annuellement pour deux cent soixante millions de francs de cette funeste drogue qui

s'appelle l'opium! Tristes millions que ceux-la, prelevés sur un des plus funestes vices de la nature humaine.

Le gouvernement chinois a bien essayé de remédier à un tel abus par des lois sévères, mais en vain. De la classe riche, à laquelle l'usage de l'opium était d'abord formellement réservé, cet usage descendit jusqu'aux classes inférieures, et les ravages ne purent plus être arrêtés. On fume l'opium partout et toujours dans l'empire du Milieu. Hommes et femmes s'adonnent à cette passion déplorable, et lorsqu'ils sont accoutumés à cette inhalation, ils ne peuvent plus s'en passer, à moins d'éprouver d'horribles contractions de l'estomac. Un grand fumeur peut fumer jusqu'à huit pipes par jour mais il meurt en cinq ans.

Or, c'était dans une des nombreuses tabagies de ce genre, qui pullulent, même à Hong-Kong, que Fix et Passepartout étaient entrés avec l'intention de se rafraîchir. Passepartout n'avait pas d'argent, mais il accepta volontiers la "politesse" de son compagnon, quitte à la lui rendre en temps et lieu.

On demanda deux bouteilles de porto, auxquelles le Français fit largement honneur, tandis que Fix, plus réservé, observait son compagnon avec une extrême attention. On causa de choses et d'autres, et surtout de cette excellente idée qu'avait eue Fix de prendre passage sur le Carnatic. Et à propos de ce steamer, dont le départ se trouvait avancé de quelques heures,

Passepartout, les bouteilles etant vides, se leva, afin d'aller
prevenir son maitre.

Fix le retint.

"Un instant," dit-il.

"Que voulez-vous, monsieur Fix?"

"J'ai a vous parler de choses serieuses."

"De choses serieuses!" s'ecria Passepartout en vidant quelques
gouttes de vin restees au fond au son verre. Eh bien, nous en
parlerons demain. Je n'ai pas le temps aujourd'hui."

"Restez," repondit Fix. "Il s'agit de votre maitre!"

Passepartout, a ce mot, regarda attentivement son interlocuteur.

L'expression du visage de Fix lui parut singuliere. Il se
rassit.

"Qu'est-ce donc que vous avez a me dire?" demanda-t-il.

Fix appuya sa main sur le bras de son compagnon et, baissant la voix :

"Vous avez devine qui j'etais?" lui demanda-t-il.

"Parbleu!" dit Passepartout en souriant.

"Alors je vais tout vous avouer..."

"Maintenant que je sais tout, mon compere! Ah! voila qui n'est pas fort! Enfin, allez toujours. Mais auparavant, laissez-moi vous dire que ces gentlemen se sont mis en frais bien inutilement!"

"Inutilement!" dit Fix. "Vous en parlez a votre aise! On voit bien que vous ne connaissez pas l'importance de la somme!"

"Mais si, je la connais," repondit Passepartout. "Vingt mille livres!"

"Cinquante-cinq mille!" reprit Fix, en serrant la main du Francais.

"Quoi!" s'ecria Passepartout, "Mr. Fogg aurait ose!..."

Cinquante-cinq mille livres!...Eh bien! raison de plus pour ne pas perdre un instant," ajouta-t-il en se levant de nouveau.

"Cinquante-cinq mille livres! reprit Fix, qui forca

Passepartout a se rasseoir, apres avoir fait apporter un flacon de brandy, -- et si je reussis, je gagne une prime de deux mille livres. En voulez-vous cinq cents (12 500 F) a la condition de m'aider?"

"Vous aider?" s'ecria Passepartout, dont les yeux etaient demesurement ouverts.

"Oui, m'aider a retenir le sieur Fogg pendant quelques jours a Hong-Kong!"

"Hein!" fit Passepartout, "que dites-vous la? Comment! non content de faire suivre mon maitre, de suspecter sa loyaute, ces gentlemen veulent encore lui susciter des obstacles! J'en suis honteux pour eux!"

"Ah ca! que voulez-vous dire?" demanda Fix.

"Je veux dire que c'est de la pure indelicatesse. Autant

depouiller Mr. Fogg, et lui prendre l'argent dans la poche!"

"Eh! c'est bien a cela que nous comptons arriver!"

"Mais c'est un guet-apens!" s'ecria Passepartout, -- qui s'animait alors sous l'influence du brandy que lui servait Fix, et qu'il buvait sans s'en apercevoir, -- un guet-apens veritable! Des gentlemen! des collegues!"

Fix commencait a ne plus comprendre.

"Des collegues!" s'ecria Passepartout, "des membres du Reform-Club! Sachez, monsieur Fix, que mon maitre est un honnete homme, et que, quand il a fait un pari, c'est loyalement qu'il pretend le gagner."

"Mais qui croyez-vous donc que je sois?" demanda Fix, en fixant son regard sur Passepartout.

"Parbleu! un agent des membres du Reform-Club, qui a mission de controler l'itineraire de mon maitre, ce qui est singulierement humiliant! Aussi, bien que, depuis quelque temps deja, j'aie devine votre qualite, je me suis bien garde de la reveler a Mr. Fogg!"

"Il ne sait rien?..." demanda vivement Fix.

"Rien", repondit Passepartout en vidant encore une fois son verre.

L'inspecteur de police passa sa main sur son front. Il hesitait avant de reprendre la parole. Que devait-il faire? L'erreur de Passepartout semblait sincere, mais elle rendait son projet plus difficile. Il etait evident que ce garcon parlait avec une absolue bonne foi, et qu'il n'etait point le complice de son maitre, -- ce que Fix aurait pu craindre.

"Eh bien," se dit-il, "puisque'il n'est pas son complice, il m'aidera."

Le detective avait une seconde fois pris son parti. D'ailleurs, il n'avait plus le temps d'attendre. A tout prix, il fallait arreter Fogg a Hong-Kong.

"Ecoutez," dit Fix d'une voix breve, "ecoutez-moi bien. Je ne suis pas ce que vous croyez, c'est-a-dire un agent des membres du Reform-Club..."

"Bah!" dit Passepartout en le regardant d'un air goguenard.

"Je suis un inspecteur de police, charge d'une mission par l'administration metropolitaine..."

"Vous... inspecteur de police!..."

"Oui, et je le prouve," reprit Fix. "Voici ma commission."

Et l'agent, tirant un papier de son portefeuille, montra a son compagnon une commission signee du directeur de la police centrale. Passepartout, abasourdi, regardait Fix, sans pouvoir articuler une parole.

"Le pari du sieur Fogg," reprit Fix, "n'est qu'un pretexte dont vous etes dupes, vous et ses collegues du Reform-Club, car il avait interet a s'assurer votre inconsciente complicité."

"Mais pourquoi?".... s'ecria Passepartout.

"Ecoutez. Le 28 septembre dernier, un vol de cinquante-cinq mille livres a ete commis a la Banque d'Angleterre par un individu dont le signalement a pu etre releve. Or, voici ce signalement, et c'est trait pour trait celui du sieur Fogg."

"Allons donc!" s'ecria Passepartout en frappant la table de son robuste poing. Mon maitre est le plus honnete homme du monde!"

"Qu'en savez-vous?" repondit Fix. "Vous ne le connaissez meme pas! Vous etes entre a son service le jour de son depart, et il est parti precipitamment sous un pretexte insense, sans malles, emportant une grosse somme en bank-notes! Et vous osez soutenir que c'est un honnete homme!"

"Oui! oui!" repetait machinalement le pauvre garcon.

"Voulez-vous donc etre arrete comme son complice?"

Passepartout avait pris sa tete a deux mains. Il n'etait plus reconnaissable. Il n'osait regarder l'inspecteur de police. Phileas Fogg un voleur, lui, le sauveur d'Aouda, l'homme genereux et brave! Et pourtant que de presumptions relevees contre lui! Passepartout essayait de repousser les soupcons qui se glissaient dans son esprit. Il ne voulait pas croire a la culpabilite de son maitre.

"Enfin, que voulez-vous de moi?" dit-il a l'agent de police, en se contenant par un supreme effort.

"Voici," repondit Fix. "J'ai file le sieur Fogg jusqu'ici, mais je n'ai pas encore reçu le mandat d'arrestation, que j'ai demande a Londres. Il faut donc que vous m'aidiez a retenir a Hong-Kong..."

"Moi! que je..."

"Et je partage avec vous la prime de deux mille livres promise par la Banque d'Angleterre!"

"Jamais!" repondit Passepartout, qui voulut se lever et retomba, sentant sa raison et ses forces lui echapper a la fois.

"Monsieur Fix, dit-il en balbutiant, quand bien meme tout ce que vous m'avez dit serait vrai... quand mon maitre serait le voleur que vous cherchez... ce que je nie... j'ai ete.. je suis a son service... je l'ai vu bon et genereux... Le trahir... jamais... non, pour tout l'or du monde... Je suis d'un village ou l'on ne mange pas de ce pain-la!..."

"Vous refusez?"

"Je refuse."

"Mettons que je n'ai rien dit," repondit Fix, "et buvons."

"Oui, buvons"

Passepartout se sentait de plus en plus envahir par l'ivresse.

Fix, comprenant qu'il fallait a tout prix le separer de son maitre, voulut l'achever. Sur la table se trouvaient quelques pipes chargees d'opium. Fix en glissa une dans la main de Passepartout, qui la prit, la porta a ses levres, l'alluma, respira quelques bouffees, et retomba, la tete alourdie sous l'influence du narcotique.

"Enfin," dit Fix en voyant Passepartout aneanti, "le sieur Fogg ne sera pas prevenu a temps du depart du _Carnatic_, et s'il part, du moins partira-t-il sans ce maudit Francais!"

Puis il sortit, apres avoir paye la depense.

XX

DANS LEQUEL FIX ENTRE DIRECTEMENT EN RELATION AVEC PHILEAS FOGG

Pendant cette scene qui allait peut-etre compromettre si gravement son avenir, Mr. Fogg, accompagnant Mrs. Aouda, se

promenait dans les rues de la ville anglaise. Depuis que Mrs. Aouda avait accepte son offre de la conduire jusqu'en Europe, il avait du songer a tous les details que comporte un aussi long voyage. Qu'un Anglais comme lui fit le tour du monde un sac a la main, passe encore; mais une femme ne pouvait entreprendre une pareille traversee dans ces conditions.

De la, necessite d'acheter les vetements et objets necessaires au voyage. Mr. Fogg s'acquitta de sa tache avec le calme qui le caracterisait, et a toutes les excuses ou objections de la jeune veuve, confuse de tant de complaisance:

"C'est dans l'interet de mon voyage, c'est dans mon programme," repondait-il invariablement.

Les acquisitions faites, Mr. Fogg et la jeune femme rentrerent a l'hotel et dinerent a la table d'hote, qui etait somptueusement servie. Puis Mrs. Aouda, un peu fatigee, remonta dans son appartement, apres avoir "a l'anglaise" serre la main de son imperturbable sauveur.

L'honorable gentleman, lui, s'absorba pendant toute la soiree dans la lecture du _Times_ et de l'_Illustrated London News_. S'il avait ete homme a s'etonner de quelque chose, c'eut ete de ne point voir apparaitre son domestique a l'heure du coucher. Mais, sachant que le paquebot de Yokohama ne devait pas quitter

Hong-Kong avant le lendemain matin, il ne s'en préoccupa pas autrement. Le lendemain, Passepartout ne vint point au coup de sonnette de Mr. Fogg.

Ce que pensa l'honorable gentleman en apprenant que son domestique n'était pas rentré à l'hôtel nul n'aurait pu le dire.

Mr. Fogg se contenta de prendre son sac, fit prévenir Mrs.

Aouda, et envoya chercher un palanquin.

Il était alors huit heures, et la pleine mer, dont le Carnatic devait profiter pour sortir des passes, était indiquée pour neuf heures et demie.

Lorsque le palanquin fut arrivé à la porte de l'hôtel, Mr. Fogg et Mrs. Aouda monterent dans ce confortable véhicule, et les bagages suivirent derrière sur une brouette. Une demi-heure plus tard, les voyageurs descendaient sur le quai d'embarquement, et Mr. Fogg apprenait que le Carnatic était parti depuis la veille.

Mr. Fogg, qui comptait trouver, à la fois, et le paquebot et son domestique, en était réduit à se passer de l'un et de l'autre.

Mais aucune marque de désappointement ne parut sur son visage, et comme Mrs. Aouda le regardait avec inquiétude, il se contenta de répondre:

"C'est un incident, madame, rien de plus."

En ce moment, un personnage qui l'observait avec attention s'approcha de lui. C'était l'inspecteur Fix, qui le salua et lui dit:

"N'etes-vous pas comme moi, monsieur, un des passagers du _Rangoon_, arrive hier?"

"Oui, monsieur," repondit froidement Mr. Fogg, "mais je n'ai pas l'honneur..."

"Pardonnez-moi, mais je croyais trouver ici votre domestique."

"Savez-vous ou il est, monsieur?" demanda vivement la jeune femme.

"Quoi!" repondit Fix, feignant la surprise, "n'est-il pas avec vous?"

"Non," repondit Mrs. Aouda. "Depuis hier, il n'a pas reparu. Se serait-il embarque sans nous a bord du _Carnatic_ ?"

"Sans vous, madame?... " repondit l'agent. "Mais, excusez ma question, vous comptiez donc partir sur ce paquebot?"

"Oui, monsieur."

"Moi aussi, madame, et vous me voyez tres desappointe. Le _Carnatic_, ayant termine ses reparations, a quitte Hong-Kong douze heures plus tot sans prevenir personne, et maintenant il faudra attendre huit jours le prochain depart!"

En prononcant ces mots: "huit jours", Fix sentait son coeur bondir de joie. Huit jours! Fogg retenu huit jours a Hong-Kong! On aurait le temps de recevoir le mandat d'arret. Enfin, la chance se declarait pour le representant de la loi.

Que l'on juge donc du coup d'assommoir qu'il recut, quand il entendit Phileas Fogg dire de sa voix calme:

"Mais il y a d'autres navires que le _Carnatic_, il me semble, dans le port de Hong-Kong."

Et Mr. Fogg, offrant son bras a Mrs. Aouda, se dirigea vers les docks a la recherche d'un navire en partance.

Fix, abasourdi, suivait. On eut dit qu'un fil le rattachait a cet homme.

Toutefois, la chance sembla veritablement abandonner celui qu'elle avait si bien servi jusqu'alors. Phileas Fogg, pendant trois heures, parcourut le port en tous sens, decide, s'il le fallait, a freter un batiment pour le transporter a Yokohama; mais il ne vit que des navires en chargement ou en dechargement, et qui, par consequent, ne pouvaient appareiller. Fix se reprit a esperer.

Cependant Mr. Fogg ne se deconcertait pas, et il allait continuer ses recherches, dut-il pousser jusqu'a Macao, quand il fut accoste par un marin sur l'avant-port.

"Votre Honneur cherche un bateau?" lui dit le marin en se decouvrant.

"Vous avez un bateau pret a partir?" demanda Mr. Fogg.

"Oui, Votre Honneur, un bateau-pilote ny 43, le meilleur de la flottille."

"Il marche bien?"

"Entre huit et neuf milles, au plus pres. Voulez-vous le voir?"

"Oui."

"Votre Honneur sera satisfait. Il s'agit d'une promenade en mer?"

"Non. D'un voyage."

"Un voyage?"

"Vous chargez-vous de me conduire a Yokohama?"

Le marin, a ces mots, demeura les bras ballants, les yeux ecarquilles.

"Votre Honneur veut rire?" dit-il.

"Non! j'ai manque le depart du _Carnatic_, et il faut que je sois le 14, au plus tard, a Yokohama, pour prendre le paquebot de San Francisco.

"Je le regrette," repondit le pilote, "mais c'est impossible."

"Je vous offre cent livres (2 500 F) par jour, et une prime de deux cents livres si j'arrive a temps."

"C'est serieux?" demanda le pilote.

"Tres serieux", repondit Mr. Fogg.

Le pilote s'etait retire a l'ecart. Il regardait la mer, evidemment combattu entre le desir de gagner une somme enorme et la crainte de s'aventurer si loin. Fix etait dans des transes mortelles.

Pendant ce temps, Mr. Fogg s'etait retourne vers Mrs. Aouda.

"Vous n'aurez pas peur, madame?" lui demanda-t-il.

"Avec vous, non, monsieur Fogg", repondit la jeune femme.

Le pilote s'etait de nouveau avance vers le gentleman, et tournait son chapeau entre ses mains.

"Eh bien, pilote?" dit Mr. Fogg.

"Eh bien, Votre Honneur," repondit le pilote, je ne puis risquer ni mes hommes, ni moi, ni vous-meme, dans une si longue traversee sur un bateau de vingt tonneaux a peine, et a cette epoque de l'annee. D'ailleurs, nous n'arriverions pas a temps, car il y a seize cent cinquante milles de Hong-Kong a Yokohama."

"Seize cents seulement," dit Mr. Fogg.

"C'est la meme chose."

Fix respira un bon coup d'air.

"Mais," ajouta le pilote, "il y aurait peut-etre moyen de s'arranger autrement."

Fix ne respira plus.

"Comment?" demanda Phileas Fogg.

"En allant a Nagasaki, l'extremite sud du Japon, onze cents milles, ou seulement a Shangai, a huit cents milles de

Hong-Kong. Dans cette dernière traversée, on ne s'éloignerait pas de la côte chinoise, ce qui serait un grand avantage, d'autant plus que les courants y portent au nord."

"Pilote," répondit Phileas Fogg, "c'est à Yokohama que je dois prendre la malle américaine, et non à Shangai ou à Nagasaki."

"Pourquoi pas?" répondit le pilote. Le paquebot de San Francisco ne part pas de Yokohama. Il fait escale à Yokohama et à Nagasaki, mais son port de départ est Shangai."

"Vous êtes certain de ce vous dites?"

"Certain."

"Et quand le paquebot quitte-t-il Shangai?"

"Le 11, à sept heures du soir. Nous avons donc quatre jours devant nous. Quatre jours, c'est quatre-vingt-seize heures, et avec une moyenne de huit milles à l'heure, si nous sommes bien servis, si le vent tient au sud-est, si la mer est calme, nous pouvons enlever les huit cents milles qui nous séparent de Shangai."

"Et vous pourriez partir?..."

"Dans une heure. Le temps d'acheter des vivres et d'appareiller."

"Affaire convenue... Vous êtes le patron du bateau?"

"Oui, John Bunsby, patron de la _Tankadere_."

"Voulez-vous des arrhes?"

"Si cela ne desoblige pas Votre Honneur."

"Voici deux cents livres à compte...Monsieur, ajouta Phileas Fogg en se retournant vers Fix, si vous voulez profiter..."

"Monsieur," répondit résolument Fix, "j'allais vous demander cette faveur."

"Bien. Dans une demi-heure nous serons à bord."

"Mais ce pauvre garçon... dit Mrs. Aouda, que la disparition de Passepartout préoccupait extrêmement.

"Je vais faire pour lui tout ce que je puis faire," repondit

Phileas Fogg.

Et, tandis que Fix, nerveux, fievreux, rageant, se rendait au bateau-pilote, tous deux se dirigerent vers les bureaux de la police de Hong-Kong. La, Phileas Fogg donna le signalement de Passepartout, et laissa une somme suffisante pour le rapatrier. Meme formalite fut remplie chez l'agent consulaire francais, et le palanquin, apres avoir touche a l'hotel, ou les bagages furent pris, ramena les voyageurs a l'avant-port.

Trois heures sonnaient. Le bateau-pilote ny 43, son equipage a bord, ses vivres embarques, etait pret a appareiller.

C'etait une charmante petite goelette de vingt tonneaux que la _Tankadere_, bien pincee de l'avant, tres degagee dans ses facons, tres allongee dans ses lignes d'eau. On eut dit un yacht de course. Ses cuivres brillants, ses ferrures galvanisees, son pont blanc comme de l'ivoire, indiquaient que le patron John Bunsby s'entendait a la tenir en bon etat. Ses deux mats s'inclinaient un peu sur l'arriere. Elle portait brigantine, misaine, trinquette, focs, fleches, et pouvait greer une fortune pour le vent arriere. Elle devait merveilleusement marcher, et, de fait, elle avait deja gagne plusieurs prix dans les "matches" de bateaux-pilotes.

L'equipage de la _Tankadere_ se composait du patron John Bunsby et de quatre hommes. C'etaient de ces hardis marins qui, par tous les temps, s'aventurent a la recherche des navires, et connaissent admirablement ces mers. John Bunsby, un homme de quarante-cinq ans environ, vigoureux, noir de hale, le regard vif, la figure energique, bien d'aplomb, bien a son affaire, eut inspire confiance aux plus craintifs.

Phileas Fogg et Mrs. Aouda passerent a bord. Fix s'y trouvait deja. Par le capot d'arriere de la goelette, on descendait dans une chambre carree, dont les parois s'evidaient en forme de cadres, au dessus d'un divan circulaire. Au milieu, une table eclairee par une lampe de roulis. C'etait petit, mais propre.

"Je regrette de n'avoir pas mieux a vous offrir," dit Mr. Fogg a Fix, qui s'inclina sans repondre.

L'inspecteur de police eprouvait comme une sorte d'humiliation a profiter ainsi des obligeances du sieur Fogg.

"A coup sur," pensait-il, "c'est un coquin fort poli, mais c'est un coquin!"

A trois heures dix minutes, les voiles furent hissees. Le

pavillon d'Angleterre battait a la corne de la goelette. Les passagers etaient assis sur le pont. Mr. Fogg et Mrs. Aouda jeterent un dernier regard sur le quai, afin de voir si Passepartout n'apparaissait pas.

Fix n'etait pas sans apprehension, car le hasard aurait pu conduire en cet endroit meme le malheureux garcon qu'il avait si indignement traite, et alors une explication eut eclate, dont le detective ne se fut pas tire a son avantage. Mais le Francais ne se montra pas, et, sans doute, l'abrutissant narcotique le tenait encore sous son influence.

Enfin, le patron John Bunsby passa au large, et la Tankadere, prenant le vent sous sa brigantine, sa misaine et ses focs, s'elanca en bondissant sur les flots.

XXI

OU LE PATRON DE LA "TANKARDERE" RISQUE FORT DE PERDRE UNE PRIME DE DEUX CENTS LIVRES

C'etait une aventureuse expedition que cette navigation de huit cents milles, sur une embarcation de vingt tonneaux, et surtout a cette epoque de l'annee. Elles sont generalement mauvaises, ces mers de la Chine, exposees a des coups de vent terribles,

principalement pendant les equinoxes, et on etait encore aux premiers jours de novembre.

C'eut ete, bien evidemment, l'avantage du pilote de conduire ses passagers jusqu'a Yokohama, puisqu'il etait paye tant par jour.

Mais son imprudence aurait ete grande de tenter une telle traversee dans ces conditions, et c'etait deja faire acte d'audace, sinon de temerite, que de remonter jusqu'a Shangai.

Mais John Bunsby avait confiance en sa *_Tankadere_*, qui s'elevait a la lame comme une mauve, et peut-etre n'avait-il pas tort. Pendant les dernieres heures de cette journee, la *_Tankadere_* navigua dans les passes capricieuses de Hong-Kong, et sous toutes les allures, au plus pres ou vent arriere, elle se comporta admirablement.

"Je n'ai pas besoin, pilote," dit Phileas Fogg au moment ou la goelette donnait en pleine mer, "de vous recommander toute la diligence possible."

"Que Votre Honneur s'en rapporte a moi," repondit John Bunsby.

En fait de voiles, nous portons tout ce que le vent permet de porter. Nos fleches n'y ajouteraient rien, et ne serviraient qu'a assommer l'embarcation en nuisant a sa marche."

"C'est votre metier, et non le mien, pilote, et je me fie a vous."

Phileas Fogg, le corps droit, les jambes écartées, d'aplomb comme un marin, regardait sans broncher la mer houleuse. La jeune femme, assise à l'arrière, se sentait émue en contemplant cet océan, assombri déjà par le crépuscule, qu'elle bravait sur une frêle embarcation. Au-dessus de sa tête se déployaient les voiles blanches, qui l'emportaient dans l'espace comme de grandes ailes. La goëlette, soulevée par le vent, semblait voler dans l'air. La nuit vint. La lune entra dans son premier quartier, et son insuffisante lumière devait s'éteindre bientôt dans les brumes de l'horizon. Des nuages chassaient de l'est et envahissaient déjà une partie du ciel.

Le pilote avait disposé ses feux de position, -- précaution indispensable à prendre dans ces mers très fréquentées aux approches des atterrages. Les rencontres de navires n'y étaient pas rares, et, avec la vitesse dont elle était animée, la goëlette se fut brisée au moindre choc.

Fix revait à l'avant de l'embarcation. Il se tenait à l'écart, sachant Fogg d'un naturel peu causeur. D'ailleurs, il lui répugnait de parler à cet homme, dont il acceptait les services. Il songeait aussi à l'avenir. Cela lui paraissait certain que le sieur Fogg ne s'arrêterait pas à Yokohama, qu'il prendrait immédiatement le paquebot de San Francisco afin d'atteindre l'Amérique, dont la vaste étendue lui assurerait l'impunité avec

la securite. Le plan de Phileas Fogg lui semblait on ne peut plus simple.

Au lieu de s'embarquer en Angleterre pour les Etats-Unis, comme un coquin vulgaire, ce Fogg avait fait le grand tour et traverse les trois quarts du globe, afin de gagner plus surement le continent americain, ou il mangerait tranquillement le million de la Banque, apres avoir depiste la police. Mais une fois sur la terre de l'Union, que ferait Fix? Abandonnerait-il cet homme? Non, cent fois non! et jusqu'a ce qu'il eut obtenu un acte d'extradition, il ne le quitterait pas d'une semelle.

C'etait son devoir, et il l'accomplirait jusqu'au bout. En tout cas, une circonstance heureuse s'etait produite : Passepartout n'etait plus aupres de son maitre, et surtout, apres les confidences de Fix, il etait important que le maitre et le serviteur ne se revissent jamais.

Phileas Fogg, lui, n'etait pas non plus sans songer a son domestique, si singulierement disparu. Toutes reflexions faites, il ne lui sembla pas impossible que, par suite d'un malentendu, le pauvre garcon ne se fut embarque sur le _Carnatic_, au dernier moment. C'etait aussi l'opinion de Mrs. Aouda, qui regrettait profondement cet honnete serviteur, auquel elle devait tant. Il pouvait donc se faire qu'on le retrouvait a Yokohama, et, si le _Carnatic_ l'y avait transporte, il serait aise de le savoir.

Vers dix heures, la brise vint a fraichir. Peut-etre eut-il ete prudent de prendre un ris, mais le pilote, apres avoir soigneusement observe l'etat du ciel, laissa la voilure telle qu'elle etait etablie.

D'ailleurs, la *_Tankadere_* portait admirablement la toile, ayant un grand tirant d'eau, et tout etait pare a amener rapidement, en cas de grain.

A minuit, Phileas Fogg et Mrs. Aouda descendirent dans la cabine.

Fix les y avait precedes, et s'etait etendu sur l'un des cadres. Quant au pilote et a ses hommes, ils demurerent toute la nuit sur le pont.

Le lendemain, 8 novembre, au lever du soleil, la goelette avait fait plus de cent milles. Le loch, souvent jete, indiquait que la moyenne de sa vitesse etait entre huit et neuf milles. La *_Tankadere_* avait du largue dans ses voiles qui portaient toutes et elle obtenait, sous cette allure, son maximum de rapidite. Si le vent tenait dans ces conditions, les chances etaient pour elle.

La *_Tankadere_*, pendant toute cette journée, ne s'éloigna pas sensiblement de la côte, dont les courants lui étaient favorables. Elle l'avait à cinq milles au plus par sa hanche de babord, et cette côte, irrégulièrement profilée, apparaissait parfois à travers quelques éclaircies. Le vent venant de terre, la mer était moins forte par là même: circonstance heureuse pour la goëlette, car les embarcations d'un petit tonnage souffrent surtout de la houle qui rompt leur vitesse, qui "les tue", pour employer l'expression maritime.

Vers midi, la brise mollit un peu et hala le sud-est. Le pilote fit établir les fleches; mais au bout de deux heures, il fallut les amener, car le vent fraîchissait à nouveau.

Mr. Fogg et la jeune femme, fort heureusement refractaires au mal de mer, mangerent avec appetit les conserves et le biscuit du bord. Fix fut invite à partager leur repas et dut accepter, sachant bien qu'il est aussi necessaire de lester les estomacs que les bateaux, mais cela le vexait! Voyager aux frais de cet homme, se nourrir de ses propres vivres, il trouvait à cela quelque chose de peu loyal. Il mangea cependant, -- sur le pouce, il est vrai, -- mais enfin il mangea.

Toutefois, ce repas termine, il crut devoir prendre le sieur Fogg à part, et il lui dit:

"Monsieur..."

Ce "monsieur" lui ecorchait les levres, et il se retenait pour ne pas mettre la main au collet de ce "monsieur"!

"Monsieur, vous avez ete fort obligeant en m'offrant passage a votre bord. Mais, bien que mes ressources ne me permettent pas d'agir aussi largement que vous, j'entends payer ma part..."

"Ne parlons pas de cela, monsieur," repondit Mr. Fogg.

"Mais si, je tiens..."

"Non, monsieur," repeta Fogg d'un ton qui n'admettait pas de replique. "Cela entre dans les frais generaux!"

Fix s'inclina, il etouffait, et, allant s'etendre sur l'avant de la goelette, il ne dit plus un mot de la journee.

Cependant on filait rapidement. John Bunsby avait bon espoir.

Plusieurs fois il dit a Mr. Fogg qu'on arriverait en temps voulu a Shangai. Mr. Fogg repondit simplement qu'il y comptait.

D'ailleurs, tout l'equipage de la petite goelette y mettait du zele. La prime affriolait ces braves gens. Aussi, pas une

ecoute qui ne fut consciencieusement raidie! Pas une voile qui ne fut vigoureusement etarquee! Pas une embardee que l'on put reprocher a l'homme de barre! On n'eut pas manoeuvre plus severement dans une regate du Royal-Yacht-Club.

Le soir, le pilote avait releve au loch un parcours de deux cent vingt milles depuis Hong-Kong, et Phileas Fogg pouvait esperer qu'en arrivant a Yokohama, il n'aurait aucun retard a inscrire a son programme. Ainsi donc, le premier contretemps serieux qu'il eut eprouve depuis son depart de Londres ne lui causerait probablement aucun prejudice.

Pendant la nuit, vers les premieres heures du matin, la _Tankadere_ entrait franchement dans le detroit de Fo-Kien, qui separe la grande ile Formose de la cote chinoise, et elle coupait le tropique du Cancer. La mer etait tres dure dans ce detroit, plein de remous formes par les contre-courants. La goelette fatigua beaucoup. Les lames courtes brisaient sa marche. Il devint tres difficile de se tenir debout sur le pont.

Avec le lever du jour, le vent fraichit encore. Il y avait dans le ciel l'apparence d'un coup de vent. Du reste, le barometre annoncait un changement prochain de l'atmosphere ; sa marche diurne etait irreguliere, et le mercure oscillait capricieusement. On voyait aussi la mer se soulever vers le

sud-est en longues houles "qui sentaient la tempete". La veille, le soleil s'etait couche dans une brume rouge, au milieu des scintillations phosphorescentes de l'ocean.

Le pilote examina longtemps ce mauvais aspect du ciel et murmura entre ses dents des choses peu intelligibles. A un certain moment, se trouvant pres de son passager:

"On peut tout dire a Votre Honneur?" dit-il a voix basse.

"Tout," repondit Phileas Fogg.

"Eh bien, nous allons avoir un coup de vent."

"Viendra-t-il du nord ou du sud? demanda simplement Mr. Fogg.

"Du sud. Voyez. C'est un typhon qui se prepare!"

"Va pour le typhon du sud, puisqu'il nous poussera du bon cote," repondit Mr. Fogg.

"Si vous le prenez comme cela," repliqua le pilote, je n'ai plus rien a dire!"

Les pressentiments de John Bunsby ne le trompaient pas. A une époque moins avancée de l'année, le typhon, suivant l'expression d'un célèbre météorologiste, se fut écoulé comme une cascade lumineuse de flammes électriques, mais en équinoxe hiver il était à craindre qu'il ne se déchainât avec violence.

Le pilote prit ses précautions par avance. Il fit serrer toutes les voiles de la goélette et amener les vergues sur le pont.

Les mots de flèche furent dépassés. On rentra le bout-dehors.

Les panneaux furent condamnés avec soin. Pas une goutte d'eau ne pouvait, des lors, pénétrer dans la coque de l'embarcation.

Une seule voile triangulaire, un tourmentin de forte toile, fut hissé en guise de trinquette, de manière à maintenir la goélette vent arrière. Et on attendit.

John Bunsby avait engagé ses passagers à descendre dans la cabine; mais, dans un étroit espace, à peu près privé d'air, et par les secousses de la houle, cet emprisonnement n'avait rien d'agréable. Ni Mr. Fogg, ni Mrs. Aouda, ni Fix lui-même ne consentirent à quitter le pont.

Vers huit heures, la bourrasque de pluie et de rafale tomba à bord. Rien qu'avec son petit morceau de toile, la Tankadere fut enlevée comme une plume par ce vent dont on ne saurait donner une idée exacte, quand il souffle en tempête. Comparer

sa vitesse a la quadruple vitesse d'une locomotive lancee a toute vapeur, ce serait rester au-dessous de la verite.

Pendant toute la journee, l'embarcation courut ainsi vers le nord, emportee par les lames monstrueuses, en conservant heureusement une rapidite egale a la leur. Vingt fois elle faillit etre coiffee par une de ces montagnes d'eau qui se dressaient a l'arriere; mais un adroit coup de barre, donne par le pilote, parait la catastrophe. Les passagers etaient quelquefois couverts en grand par les embruns qu'ils recevaient philosophiquement. Fix maugreait sans doute, mais l'intrepide Aouda, les yeux fixes sur son compagnon, dont elle ne pouvait qu'admirer le sang-froid, se montrait digne de lui et bravait la tourmente a ses cotes. Quant a Phileas Fogg, il semblait que ce typhon fut partie de son programme.

Jusqu'alors la *_Tankadere_* avait toujours fait route au nord; mais vers le soir, comme on pouvait le craindre, le vent, tournant de trois quarts, hala le nord-ouest. La goelette, pretant alors le flanc a la lame, fut effroyablement secouee. La mer la frappait avec une violence bien faite pour effrayer, quand on ne sait pas avec quelle solidite toutes les parties d'un batiment sont reliees entre elles.

Avec la nuit, la tempete s'accentua encore. En voyant l'obscurite se faire, et avec l'obscurite s'accroitre la

tourmente, John Bunsby ressentit de vives inquietudes. Il se demanda s'il ne serait pas temps de relacher, et il consulta son équipage.

Ses hommes consultés, John Bunsby s'approcha de Mr. Fogg, et lui dit:

"Je crois, Votre Honneur, que nous ferions bien de gagner un des ports de la côte."

"Je le crois aussi," répondit Phileas Fogg.

"Ah!" fit le pilote, mais lequel?"

"Je n'en connais qu'un," répondit tranquillement Mr. Fogg.

"Et c'est!..."

"Shanghai."

Cette réponse, le pilote fut d'abord quelques instants sans comprendre ce qu'elle signifiait, ce qu'elle renfermait d'obstination et de ténacité. Puis il s'écria:

"Eh bien, oui! Votre Honneur a raison. A Shangai!"

Et la direction de la _Tankadere_ fut imperturbablement maintenue vers le nord.

Nuit vraiment terrible! Ce fut un miracle si la petite goelette ne chavira pas. Deux fois elle fut engagee, et tout aurait ete enleve a bord, si les saisines eussent manque. Mrs. Aouda etait brisee, mais elle ne fit pas entendre une plainte. Plus d'une fois Mr. Fogg dut se precipiter vers elle pour la proteger contre la violence des lames.

Le jour reparut. La tempete se dechainait encore avec une extreme fureur. Toutefois, le vent retomba dans le sud-est. C'etait une modification favorable, et la _Tankadere_ fit de nouveau route sur cette mer demontee, dont les lames se heurtaient alors a celles que provoquait la nouvelle aire du vent. De la un choc de contre-houles qui eut ecrase une embarcation moins solidement construite.

De temps en temps on apercevait la cote a travers les brumes dechirees, mais pas un navire en vue. La _Tankadere_ etait seule a tenir la mer.

A midi, il y eut quelques symptômes d'accalmie, qui, avec l'abaissement du soleil sur l'horizon, se prononcèrent plus nettement.

Le peu de durée de la tempête tenait à sa violence même. Les passagers, absolument brisés, purent manger un peu et prendre quelque repos.

La nuit fut relativement paisible. Le pilote fit rétablir ses voiles au bas ris. La vitesse de l'embarcation fut considérable. Le lendemain, 11, au lever du jour, reconnaissance faite de la côte, John Bunsby put affirmer qu'on n'était pas à cent milles de Shangai.

Cent milles, et il ne restait plus que cette journée pour les faire! C'était le soir même que Mr. Fogg devait arriver à Shangai, s'il ne voulait pas manquer le départ du paquebot de Yokohama. Sans cette tempête, pendant laquelle il perdit plusieurs heures, il n'eût pas été en ce moment à trente milles du port.

La brise mollissait sensiblement, mais heureusement la Mer tombait avec elle. La goélette se couvrit de toile. Flèches, voiles d'étai, contre-foc, tout portait, et la mer écumait sous l'étrave.

A midi, la Tankadere n'était pas à plus de quarante-cinq milles de Shangai. Il lui restait six heures encore pour gagner ce port avant le départ du paquebot de Yokohama.

Les craintes furent vives à bord. On voulait arriver à tout prix. Tous -- Phileas Fogg excepté sans doute -- sentaient leur cœur battre d'impatience. Il fallait que la petite goëlette se maintint dans une moyenne de neuf milles à l'heure, et le vent mollissait toujours! C'était une brise irrégulière, des bouffées capricieuses venant de la côte. Elles passaient, et la mer se déridait aussitôt après leur passage.

Cependant l'embarcation était si légère, ses voiles hautes, d'un fin tissu, ramassaient si bien les folles brises, que, le courant aidant, à six heures, John Bunsby ne comptait plus que dix milles jusqu'à la rivière de Shangai, car la ville elle-même est située à une distance de douze milles au moins au-dessus de l'embouchure.

À sept heures, on était encore à trois milles de Shangai. Un formidable juron s'échappa des lèvres du pilote... La prime de deux cents livres allait évidemment lui échapper. Il regarda Mr. Fogg.

Mr. Fogg était impassible, et cependant sa fortune entière se

jouait a ce moment...

A ce moment aussi, un long fuseau noir, couronne d'un panache de fumee, apparut au ras de l'eau. C'etait le paquebot americain, qui sortait a l'heure reglementaire.

"Malediction!" s'ecria John Bunsby, qui repoussa la barre d'un bras desespere.

"Des signaux!" dit simplement Phileas Fogg. Un petit canon de bronze s'allongeait a l'avant de la *_Tankadere_*. Il servait a faire des signaux par les temps de brume.

Le canon fut charge jusqu'a la gueule, mais au moment ou le pilote allait appliquer un charbon ardent sur la lumiere:

"Le pavillon en berne", dit Mr. Fogg.

Le pavillon fut amene a mi-mat. C'etait un signal de detresse, et l'on pouvait esperer que le paquebot americain, l'apercevant, modifierait un instant sa route pour rallier l'embarcation.

"Feu!" dit Mr. Fogg.

Et la detonation du petit canon de bronze eclata dans l'air.

XXII

OU PASSEPARTOUT VOIT BIEN QUE, MEME AUX ANTIPODES, IL EST
PRUDENT D'AVOIR QUELQUE ARGENT DANS SA POCHE

Le Carnatic ayant quitte Hong-Kong, le 7 novembre, a six heures et demie du soir, se dirigeait a toute vapeur vers les terres du Japon.

Il emportait un plein chargement de marchandises et de passagers. Deux cabines de l'arriere restaient inoccupees. C'etaient celles qui avaient ete retenues pour le compte de Mr. Phileas Fogg.

Le lendemain matin, les hommes de l'avant pouvaient voir, non sans quelque surprise, un passager, l'oeil a demi hebe, la demarche branlante, la tete ebouiffee, qui sortait du capot des secondes et venait en titubant s'asseoir sur une drome.

Ce passager, c'etait Passepartout en personne. Voici ce qui etait arrive.

Quelques instants apres que Fix eut quitte la tabagie, deux garcons avaient enleve Passepartout profondement endormi, et l'avaient couche sur le lit reserve aux fumeurs. Mais trois heures plus tard, Passepartout, poursuivi jusque dans ses cauchemars par une idee fixe, se reveillait et luttait contre l'action stupefiante du narcotique. La pensee du devoir non accompli secouait sa torpeur. Il quittait ce lit d'ivrognes, et trebuchant, s'appuyant aux murailles, tombant et se relevant, mais toujours et irresistiblement pousse par une sorte d'instinct, il sortait de la tabagie, criant comme dans un reve: "Le _Carnatic_! le _Carnatic_!"

Le paquebot etait la fumant, pret a partir. Passepartout n'avait que quelques pas a faire. Il s'elanca sur le pont volant, il franchit la coupee et tomba inanime a l'avant, au moment ou le _Carnatic_ larguait ses amarres.

Quelques matelots, en gens habitues a ces sortes de scenes, descendirent le pauvre garcon dans une cabine des secondes, et Passepartout ne se reveilla que le lendemain matin, a cent cinquante milles des terres de la Chine.

Voila donc pourquoi, ce matin-la, Passepartout se trouvait sur le pont du _Carnatic_, et venait humer a pleine gorges les fraiches brises de la mer. Cet air pur le degrisa. Il commença a rassembler ses idées et n'y parvint pas sans peine. Mais,

enfin, il se rappela les scenes de la veille, les confidences de Fix, la tabagie, etc.

"Il est evident," se dit-il, "que j'ai ete abominablement grise!
Que va dire Mr. Fogg? En tout cas, je n'ai pas manque le bateau, et c'est le principal."

Puis, songeant a Fix:

"Pour celui-la," se dit-il, "j'espere bien que nous en sommes debarrasses, et qu'il n'a pas ose, apres ce qu'il m'a propose, nous suivre sur le Carnatic. Un inspecteur de police, un detective aux trousses de mon maitre, accuse de ce vol commis a la Banque d'Angleterre! Allons donc! Mr. Fogg est un voleur comme je suis un assassin!"

Passepartout devait-il raconter ces choses a son maitre?
Convenait-il de lui apprendre le role joue par Fix dans cette affaire? Ne ferait-il pas mieux d'attendre son arrivee a Londres, pour lui dire qu'un agent de la police metropolitaine l'avait file autour du monde, et pour en rire avec lui ? Oui, sans doute. En tout cas, question a examiner. Le plus presse, c'etait de rejoindre Mr. Fogg et de lui faire agreer ses excuses pour cette inqualifiable conduite.

Passepartout se leva donc. La mer etait houleuse, et le paquebot roulait fortement. Le digne garçon, aux jambes peu solides encore, gagna tant bien que mal l'arriere du navire.

Sur le pont, il ne vit personne qui ressembloit ni a son maitre, ni a Mrs. Aouda.

"Bon," fit-il, "Mrs. Aouda est encore couchee a cette heure.

Quant a Mr. Fogg, il aura trouve quelque joueur de whist, et suivant son habitude..."

Ce disant, Passepartout descendit au salon. Mr. Fogg n'y etait pas. Passepartout n'avait qu'une chose a faire : c'etait de demander au purser quelle cabine occupait Mr. Fogg. Le purser lui repondit qu'il ne connaissait aucun passager de ce nom.

"Pardonnez-moi," dit Passepartout en insistant. "Il s'agit d'un gentleman, grand, froid, peu communicatif, accompagne d'une jeune dame..."

"Nous n'avons pas de jeune dame a bord," repondit le purser. Au surplus, voici la liste des passagers. Vous pouvez la consulter."

Passepartout consulta la liste... Le nom de son maitre n'y

figurait pas.

Il eut comme un éblouissement. Puis une idée lui traversa le cerveau.

"Ah ça! je suis bien sur le _Carnatic_?" s'écria-t-il.

"Oui," répondit le purser.

"En route pour Yokohama?"

"Parfaitement."

Passepartout avait eu un instant cette crainte de s'être trompé de navire! Mais s'il était sur le _Carnatic_, il était certain que son maître ne s'y trouvait pas.

Passepartout se laissa tomber sur un fauteuil. C'était un coup de foudre. Et, soudain, la lumière se fit en lui. Il se rappela que l'heure du départ du _Carnatic_ avait été avancée, qu'il devait prévenir son maître, et qu'il ne l'avait pas fait! C'était donc sa faute si Mr. Fogg et Mrs. Aouda avaient manqué ce départ!

Sa faute, oui, mais plus encore celle du traître qui, pour le
séparer de son maître, pour retenir celui-ci à Hong-Kong,
l'avait enivré ! Car il comprit enfin la manœuvre de
l'inspecteur de police. Et maintenant, Mr. Fogg, à coup sur
ruine, son pari perdu, arrêté, emprisonné peut-être !...
Passepartout, à cette pensée, s'arracha les cheveux. Ah ! si
jamais Fix lui tombait sous la main, quel règlement de comptes !

Enfin, après le premier moment d'accablement, Passepartout
reprit son sang-froid et étudia la situation. Elle était peu
enviable. Le Français se trouvait en route pour le Japon.
Certain d'y arriver, comment en reviendrait-il ? Il avait la
poche vide. Pas un shilling, pas un penny ! Toutefois, son
passage et sa nourriture à bord étaient payés d'avance. Il
avait donc cinq ou six jours devant lui pour prendre un parti.
S'il mangea et but pendant cette traversée, cela ne saurait se
décrier. Il mangea pour son maître, pour Mrs. Aouda et pour
lui-même. Il mangea comme si le Japon, où il allait aborder,
eût été un pays désert, dépourvu de toute substance comestible.

Le 13, à la marée du matin, le Carnatic entra dans le port
de Yokohama.

Ce point est une relâche importante du Pacifique, où font escale
tous les steamers employés au service de la poste et des
voyageurs entre l'Amérique du Nord, la Chine, le Japon et les

iles de la Malaisie. Yokohama est situee dans la baie meme de Yeddo, a peu de distance de cette immense ville, seconde capitale de l'empire japonais, autrefois residence du taikoun, du temps que cet empereur civil existait, et rivale de Meako, la grande cite qu'habite le mikado, empereur ecclesiastique, descendant des dieux.

Le Carnatic vint se ranger au quai de Yokohama, pres des jetees du port et des magasins de la douane, au milieu de nombreux navires appartenant a toutes les nations.

Passepartout mit le pied, sans aucun enthousiasme, sur cette terre si curieuse des Fils du Soleil. Il n'avait rien de mieux a faire que de prendre le hasard pour guide, et d'aller a l'aventure par les rues de la ville.

Passepartout se trouva d'abord dans une cite absolument europeenne, avec des maisons a basses facades, ornees de verandas sous lesquelles se developpaient d'elegants peristyles, et qui couvrait de ses rues, de ses places, de ses docks, de ses entrepots, tout l'espace compris depuis le promontoire du Traite jusqu'a la riviere. La, comme a Hong-Kong, comme a Calcutta, fourmillait un pele-mele de gens de toutes races, Americains, Anglais, Chinois, Hollandais, marchands prêts a tout vendre et a tout acheter, au milieu desquels le Francais se trouvait aussi etranger que s'il eut ete jete au pays des Hottentots.

Passepartout avait bien une ressource : c'était de se recommander pres des agents consulaires francais ou anglais etablis a Yokohama; mais il lui repugnait de raconter son histoire, si intimement melee a celle de son maitre, et avant d'en venir la, il voulait avoir epuise toutes les autres chances.

Donc, apres avoir parcouru la partie europeenne de la ville, sans que le hasard l'eut en rien servi, il entra dans la partie japonaise, decide, s'il le fallait, a pousser jusqu'a Yeddo.

Cette portion indigene de Yokohama est appelee Benten, du nom d'une deesse de la mer, adoree sur les iles voisines. La se voyaient d'admirables allees de sapins et de cedres, des portes sacrees d'une architecture etrange, des ponts enfouis au milieu des bambous et des roseaux, des temples abrites sous le couvert immense et melancolique des cedres seculaires, des bonzeries au fond desquelles vegetaient les pretres du bouddhisme et les sectateurs de la religion de Confucius, des rues interminables ou l'on eut pu recueillir une moisson d'enfants au teint rose et aux joues rouges, petits bonshommes qu'on eut dit decoupees dans quelque paravent indigene, et qui se jouaient au milieu de caniches a jambes courtes et de chats jaunatres, sans queue, tres paresseux et tres caressants.

Dans les rues, ce n'était que fourmillement, va-et-vient incessant: bonzes passant processionnellement en frappant leurs tambourins monotones, yakounines, officiers de douane ou de police, a chapeaux pointus incrustes de laque et portant deux sabres a leur ceinture, soldats vetus de cotonnades bleues a raies blanches et armes de fusil a percussion, hommes d'armes du mikado, ensaches dans leur pourpoint de soie, avec haubert et cotte de mailles, et nombre d'autres militaires de toutes conditions, -- car, au Japon, la profession de soldat est autant estimee qu'elle est dedaignee en Chine. Puis, des freres queteurs, des pelerins en longues robes, de simples civils, chevelure lisse et d'un noir d'ebene, tete grosse, buste long, jambes greles, taille peu elevee, teint colore depuis les sombres nuances du cuivre jusqu'au blanc mat, mais jamais jaune comme celui des Chinois, dont les Japonais different essentiellement. Enfin, entre les voitures, les palanquins, les chevaux, les porteurs, les brouettes a voile, les "norimons" a parois de laque, les "cangos" moelleux, veritables litieres en bambou, on voyait circuler, a petits pas de leur petit pied, chausse de souliers de toile, de sandales de paille ou de socques en bois ouvrage, quelques femmes peu jolies, les yeux brides, la poitrine deprimee, les dents noircies au gout du jour, mais portant avec elegance le vetement national, le "kirimon", sorte de robe de chambre croisee d'une echarpe de soie, dont la large ceinture s'epanouissait derriere en un noeud extravagant, -- que les modernes Parisiennes semblent avoir emprunte aux Japonaises.

Passepartout se promena pendant quelques heures au milieu de cette foule bigarree, regardant aussi les curieuses et opulentes boutiques, les bazars ou s'entasse tout le clinquant de l'orfèvrerie japonaise, les "restaurations" ornees de banderoles et de bannieres, dans lesquelles il lui etait interdit d'entrer, et ces maisons de the ou se boit a pleine tasse l'eau chaude odorante, avec le "saki", liqueur tiree du riz en fermentation, et ces confortables tabagies ou l'on fume un tabac tres fin, et non l'opium, dont l'usage est a peu pres inconnu au Japon.

Puis Passepartout se trouva dans les champs, au milieu des immenses rizieres. La s'epanouissaient, avec des fleurs qui jetaient leurs dernieres couleurs et leurs derniers parfums, des camelias eclatants, portes non plus sur des arbrisseaux, mais sur des arbres, et, dans les enclos de bambous, des cerisiers, des pruniers, des pommiers, que les indigenes cultivent plutot pour leurs fleurs que pour leurs fruits, et que des mannequins grimacants, des tourniquets criards defendent contre le bec des moineaux, des pigeons, des corbeaux et autres volatiles voraces. Pas de cedre majestueux qui n'abritat quelque grand aigle; pas de saule pleureur qui ne recouvrit de son feuillage quelque heron melancoliquement perche sur une patte; enfin, partout des corneilles, des canards, des eperviers, des oies sauvages, et grand nombre de ces grues que les Japonais traitent de "Seigneuries", et qui symbolisent pour eux la longevite et le bonheur.

En errant ainsi, Passepartout apercut quelques violettes entre les herbes:

"Bon!" dit-il, "voilà mon souper."

Mais les ayant senties, il ne leur trouva aucun parfum.

"Pas de chance!" pensa-t-il.

Certes, l'honnête garçon avait, par prévision, aussi copieusement déjeuné qu'il avait pu avant de quitter le Carnatic; mais après une journée de promenade, il se sentit l'estomac très creux. Il avait bien remarqué que moutons, chèvres ou porcs, manquaient absolument aux étalages des bouchers indigènes, et, comme il savait que c'est un sacrilège de tuer les boeufs, uniquement réservés aux besoins de l'agriculture, il en avait conclu que la viande était rare au Japon. Il ne se trompait pas; mais à défaut de viande de boucherie, son estomac se fut fort accommodé des quartiers de sanglier ou de daim, des perdrix ou des cailles, de la volaille ou du poisson, dont les Japonais se nourrissent presque exclusivement avec le produit des rizières. Mais il dut faire contre fortune bon cœur, et remit au lendemain le soin de pourvoir à sa nourriture.

La nuit vint. Passepartout rentra dans la ville indigene, et il erra dans les rues au milieu des lanternes multicolores, regardant les groupes de baladins executer leurs prestigieux exercices, et les astrologues en plein vent qui amassaient la foule autour de leur lunette. Puis il revit la rade, emaillee des feux de pecheurs, qui attiraient le poisson a la lueur de resines enflammees.

Enfin les rues se depeuplerent. A la foule succederent les rondes des yakounines. Ces officiers, dans leurs magnifiques costumes et au milieu de leur suite, ressemblaient a des ambassadeurs, et Passepartout repetait plaisamment, chaque fois qu'il rencontrait quelque patrouille eblouissante:

"Allons, bon! encore une ambassade japonaise qui part pour l'Europe!"

XXIII

DANS LEQUEL LE NEZ DE PASSEPARTOUT S'ALLONGE DEMESUREMENT

Le lendemain, Passepartout, ereinte, affame, se dit qu'il fallait manger a tout prix, et que le plus tot serait le mieux. Il avait bien cette ressource de vendre sa montre, mais il fut

plutôt mort de faim. C'était alors le cas ou jamais, pour ce brave garçon, d'utiliser la voix forte, sinon mélodieuse, dont la nature l'avait gratifié.

Il savait quelques refrains de France et d'Angleterre, et il résolut de les essayer. Les Japonais devaient certainement être amateurs de musique, puisque tout se fait chez eux aux sons des cymbales, du tam-tam et des tambours, et ils ne pouvaient qu'apprécier les talents d'un virtuose européen.

Mais peut-être était-il un peu matin pour organiser un concert, et les dilettanti, inopinément réveillés, n'auraient peut-être pas payé le chanteur en monnaie à l'effigie du mikado.

Passepartout se décida donc à attendre quelques heures; mais, tout en cheminant, il fit cette réflexion qu'il semblerait trop bien vêtu pour un artiste ambulancier, et l'idée lui vint alors d'échanger ses vêtements contre une défroque plus en harmonie avec sa position. Cet échange devait, d'ailleurs, produire une soulte, qu'il pourrait immédiatement appliquer à satisfaire son appétit.

Cette résolution prise, restait à l'exécuter. Ce ne fut qu'après de longues recherches que Passepartout découvrit un brocanteur indigène, auquel il exposa sa demande. L'habit européen plut au brocanteur, et bientôt Passepartout sortait

affuble d'une vieille robe japonaise et coiffe d'une sorte de turban a cotes, decolore sous l'action du temps. Mais, en retour, quelques piécettes d'argent resonnaient dans sa poche.

"Bon," pensa-t-il, "je me figurerai que nous sommes en carnaval!"

Le premier soin de Passepartout, ainsi "japonaise", fut d'entrer dans une "tea-house" de modeste apparence, et la, d'un reste de volaille et de quelques poignées de riz, il dejeuna en homme pour qui le diner serait encore un probleme a resoudre.

"Maintenant," se dit-il quand il fut copieusement restaure, "il s'agit de ne pas perdre la tete. Je n'ai plus la ressource de vendre cette defroque contre une autre encore plus japonaise. Il faut donc aviser au moyen de quitter le plus promptement possible ce pays du Soleil, dont je ne garderai qu'un lamentable souvenir!"

Passepartout songea alors a visiter les paquebots en partance pour l'Amerique. Il comptait s'offrir en qualite de cuisinier ou de domestique, ne demandant pour toute retribution que le passage et la nourriture. Une fois a San Francisco, il verrait a se tirer d'affaire. L'important, c'etait de traverser ces quatre mille sept cents milles du Pacifique qui s'etendent entre le Japon et le Nouveau Monde.

Passepartout, n'étant point homme à laisser languir une idée, se dirigea vers le port de Yokohama. Mais à mesure qu'il s'approchait des docks, son projet, qui lui avait paru si simple au moment où il en avait eu l'idée, lui semblait de plus en plus inexécutable. Pourquoi aurait-on besoin d'un cuisinier ou d'un domestique à bord d'un paquebot américain, et quelle confiance inspirerait-il, affublé de la sorte? Quelles recommandations faire valoir? Quelles références indiquer?

Comme il réfléchissait ainsi, ses regards tomberent sur une immense affiche qu'une sorte de clown promenait dans les rues de Yokohama. Cette affiche était ainsi libellée en anglais:

TROUPE JAPONAISE ACROBATIQUE DE

L'HONORABLE WILLIAM BATULCAR

DERNIERES REPRESENTATIONS

Avant leur départ pour les Etats-Unis d'Amérique

DES

LONGS-NEZ-LONGS-NEZ

SOUS L'INVOCATION DIRECTE DU DIEU TINGOU

Grande Attraction !

"Les Etats-Unis d'Amerique! s'ecria Passepartout, voila
justement mon affaire!..."

Il suivit l'homme-affiche, et, a sa suite, il rentra bientôt
dans la ville japonaise. Un quart d'heure plus tard, il
s'arretait devant une vaste case, que couronnaient plusieurs
faisceaux de banderoles, et dont les parois exterieures
representaient, sans perspective, mais en couleurs violentes,
toute une bande de jongleurs.

C'etait l'etablissement de l'honorable Batulcar, sorte de Barnum
americain, directeur d'une troupe de saltimbanques, jongleurs,
clowns, acrobates, equilibristes, gymnastes, qui, suivant
l'affiche, donnait ses dernieres representations avant de
quitter l'empire du Soleil pour les Etats de l'Union.

Passepartout entra sous un peristyle qui precedait la case, et demanda Mr. Batulcar. Mr. Batulcar apparut en personne.

"Que voulez-vous?" dit-il a Passepartout, qu'il prit d'abord pour un indigene.

"Avez-vous besoin d'un domestique?" demanda Passepartout.

"Un domestique," s'ecria le Barnum en caressant l'epaisse barbiche grise qui foisonnait sous son menton, "j'en ai deux, obeissants, fideles, qui ne m'ont jamais quitte, et qui me servent pour rien, a condition que je les nourrisse... Et les voila," ajouta-t-il en montrant ses deux bras robustes, sillonnees de veines grosses comme des cordes de contrebasse.

"Ainsi, je ne puis vous etre bon a rien?"

"A rien."

"Diable! ca m'aurait pourtant fort convenu de partir avec vous."

"Ah ca!" dit l'honorable Batulcar, "vous etes Japonais comme je suis un singe! Pourquoi donc etes-vous habille de la sorte?"

"On s'habille comme on peut!"

"Vrai, cela. Vous etes un Francais, vous?"

"Oui, un Parisien de Paris."

"Alors, vous devez savoir faire des grimaces?"

"Ma foi," repondit Passepartout, vexe de voir sa nationalite
provoquer cette demande, nous autres Francais, nous savons faire
des grimaces, c'est vrai, mais pas mieux que les Americains!"

"Juste. Eh bien, si je ne vous prends pas comme domestique, je
peux vous prendre comme clown. Vous comprenez, mon brave. En
France, on exhibe des farceurs etrangers, et a l'etranger, des
farceurs francais!"

"Ah!"

"Vous etes vigoureux, d'ailleurs?"

"Surtout quand je sors de table."

"Et vous savez chanter?"

"Oui," repondit Passepartout, qui avait autrefois fait sa partie dans quelques concerts de rue.

"Mais savez-vous chanter la tete en bas, avec une toupie tournante sur la plante du pied gauche, et un sabre en equilibre sur la plante du pied droit?"

"Parbleu!" repondit Passepartout, qui se rappelait les premiers exercices de son jeune age.

"C'est que, voyez-vous, tout est la!" repondit l'honorable Batulcar.

L'engagement fut conclu _hic et nunc_.

Enfin, Passepartout avait trouve une position. Il etait engage pour tout faire dans la celebre troupe japonaise. C'etait peu flatteur, mais avant huit jours il serait en route pour San Francisco.

La representation, annoncee a grand fracas par l'honorable

Batulcar, devait commencer a trois heures, et bientôt les
formidables instruments d'un orchestre japonais, tambours et
tam-tams, tonnaient a la porte. On comprend bien que
Passepartout n'avait pu etudier un role, mais il devait preter
l'appui de ses solides epaules dans le grand exercice de la
"grappe humaine" executee par les Longs-Nez du dieu Tingou. Ce
"great attraction" de la representation devait clore la serie
des exercices.

Avant trois heures, les spectateurs avaient envahi la vaste
case. Europeens et indigenes, Chinois et Japonais, hommes,
femmes et enfants, se precipitaient sur les etroites banquettes
et dans les loges qui faisaient face a la scene. Les musiciens
etaient rentres a l'interieur, et l'orchestre au complet, gongs,
tam-tams, cliquettes, flutes, tambourins et grosses caisses,
operaient avec fureur.

Cette representation fut ce que sont toutes ces exhibitions
d'acrobates. Mais il faut bien avouer que les Japonais sont les
remiers equilibristes du monde. L'un, arme de son éventail et
de petits morceaux de papier, executait l'exercice si gracieux
des papillons et des fleurs. Un autre, avec la fumee odorante
de sa pipe, tracait rapidement dans l'air une serie de mots
bleuatres, qui formaient un compliment a l'adresse de
l'assemblee. Celui-ci jonglait avec des bougies allumees, qu'il
eteignit successivement quand elles passerent devant ses levres,
et qu'il ralluma l'une a l'autre sans interrompre un seul

instant sa prestigieuse jonglerie. Celui-la reproduisit, au moyen de toupies tournantes, les plus invraisemblables combinaisons ; sous sa main, ces ronflantes machines semblaient s'animer d'une vie propre dans leur interminable giration ; elles couraient sur des tuyaux de pipe, sur des tranchants de sabre, sur des fils de fer, veritables cheveux tendus d'un cote de la scene a l'autre ; elles faisaient le tour de grands vases de cristal, elles gravissaient des echelles de bambou, elles se dispersaient dans tous les coins, produisant des effets harmoniques d'un etrange caractere en combinant leurs tonalites diverses. Les jongleurs jonglaient avec elles, et elles tournaient dans l'air ; ils les lancaient comme des volants, avec des raquettes de bois, et elles tournaient toujours; ils les fourraient dans leur poche, et quand ils les retiraient, elles tournaient encore, -- jusqu'au moment ou un ressort detendu les faisait s'epanouir en gerbes d'artifice!

Inutile de decrire ici les prodigieux exercices des acrobates et gymnastes de la troupe. Les tours de l'echelle, de la perche, de la boule, des tonneaux, etc. furent executes avec une precision remarquable. Mais le principal attrait de la representation etait l'exhibition de ces "Longs-Nez", etonnants equilibristes que l'Europe ne connait pas encore.

Ces Longs-Nez forment une corporation particuliere placee sous l'invocation directe du dieu Tingou. Vetus comme des herauts du Moyen Age, ils portaient une splendide paire d'ailes a leurs

epaules. Mais ce qui les distinguait plus spécialement, c'était ce long nez dont leur face était agrémentée, et surtout l'usage qu'ils en faisaient. Ces nez n'étaient rien moins que des bambous, longs de cinq, de six, de dix pieds, les uns droits, les autres courbes, ceux-ci lisses, ceux-là verruqueux. Or, c'était sur ces appendices, fixes d'une façon solide, que s'opéraient tous leurs exercices d'équilibre. Une douzaine de ces sectateurs du dieu Tingou se couchèrent sur le dos, et leurs camarades vinrent s'ébattre sur leurs nez, dressés comme des paratonnerres, sautant, voltigeant de celui-ci à celui-là, et exécutant les tours les plus invraisemblables.

Pour terminer, on avait spécialement annoncé au public la pyramide humaine, dans laquelle une cinquantaine de Longs-Nez devaient figurer le "Char de Jaggernaut". Mais au lieu de former cette pyramide en prenant leurs épaules pour point d'appui, les artistes de l'honorable Batulcar ne devaient s'emmancher que par leur nez. Or, l'un de ceux qui formaient la base du char avait quitté la troupe, et comme il suffisait d'être vigoureux et adroit, Passepartout avait été choisi pour le remplacer.

Certes, le digne garçon se sentit tout piteux, quand -- triste souvenir de sa jeunesse -- il eut endossé son costume du Moyen Âge, orné d'ailes multicolores, et qu'un nez de six pieds lui eut été appliqué sur la face! Mais enfin, ce nez, c'était son gagne-pain, et il en prit son parti.

Passepartout entra en scene, et vint se ranger avec ceux de ses collegues qui devaient figurer la base du Char de Jaggernaut.

Tous s'etendirent a terre, le nez dresse vers le ciel. Une seconde section d'equilibristes vint se poser sur ces longs appendices, une troisieme s'etagea au-dessus, puis une quatrieme, et sur ces nez qui ne se touchaient que par leur pointe, un monument humain s'eleva bientot jusqu'aux frises du theatre.

Or, les applaudissements redoublaient, et les instruments de l'orchestre eclataient comme autant de tonnerres, quand la pyramide s'ebroula, l'equilibre se rompit, un des nez de la base vint a manquer, et le monument s'ecroula comme un chateau de cartes...

C'etait la faute a Passepartout qui, abandonnant son poste, franchissant la rampe sans le secours de ses ailes, et grim pant a la galerie de droite, tombait aux pieds d'un spectateur en s'ecriant:

"Ah! mon maitre! mon maitre!"

"Vous?"

"Moi!"

"Eh bien! en ce cas, au paquebot, mon garçon!..."

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, qui l'accompagnait, Passepartout s'étaient précipités par les couloirs au-dehors de la case. Mais, là, ils trouvèrent l'honorable Batulcar, furieux, qui réclamait des dommages-intérêts pour "la casse". Phileas Fogg apaisa sa fureur en lui jetant une poignée de bank-notes. Et, à six heures et demie, au moment où il allait partir, Mr. Fogg et Mrs. Aouda mettaient le pied sur le paquebot américain, suivis de Passepartout, les ailes au dos, et sur la face ce nez de six pieds qu'il n'avait pas encore pu arracher de son visage!

XXIV

PENDANT LEQUEL S'ACCOMPLIT LA TRAVERSEE DE L'OCEAN PACIFIQUE

Ce qui était arrivé en vue de Shangai, on le comprend. Les signaux faits par la *_Tankadere_* avaient été aperçus du paquebot de Yokohama.

Le capitaine, voyant un pavillon en berne, s'était dirigé vers la petite goélette. Quelques instants après, Phileas Fogg,

soldant son passage au prix convenu, mettait dans la poche du patron John Bunsby cinq cent cinquante livres (13 750 F). Puis l'honorable gentleman, Mrs. Aouda et Fix etaient montes a bord du steamer, qui avait aussitot fait route pour Nagasaki et Yokohama.

Arrive le matin meme, 14 novembre, a l'heure reglementaire, Phileas Fogg, laissant Fix aller a ses affaires, s'etait rendu a bord du _Carnatic_, et la il apprenait, a la grande joie de Mrs. Aouda -- et peut-etre a la sienne, mais du moins il n'en laissa rien paraitre -- que le Francais Passepartout etait effectivement arrive la veille a Yokohama.

Phileas Fogg, qui devait repartir le soir meme pour San Francisco, se mit immediatement a la recherche de son domestique. Il s'adressa, mais en vain, aux agents consulaires francais et anglais, et, apres avoir inutilement parcouru les rues de Yokohama, il desesperait de retrouver Passepartout, quand le hasard, ou peut-etre une sorte de pressentiment, le fit entrer dans la case de l'honorable Batulcar. Il n'eut certes point reconnu son serviteur sous cet excentrique accoutrement de heraut; mais celui-ci, dans sa position renversee, apercut son maitre a la galerie. Il ne put retenir un mouvement de son nez. De la rupture de l'equilibre, et ce qui s'ensuivit.

Voila ce que Passepartout apprit de la bouche meme de Mrs.

Aouda, qui lui raconta alors comment s'était faite cette traversée de Hong-Kong à Yokohama, en compagnie d'un sieur Fix, sur la goélette la Tankadere.

Au nom de Fix, Passepartout ne sourcilla pas. Il pensait que le moment n'était pas venu de dire à son maître ce qui s'était passé entre l'inspecteur de police et lui. Aussi, dans l'histoire que Passepartout fit de ses aventures, il s'accusa et s'excusa seulement d'avoir été surpris par l'ivresse de l'opium dans une tabagie de Yokohama.

Mr. Fogg écouta froidement ce récit, sans répondre; puis il ouvrit à son domestique un crédit suffisant pour que celui-ci put se procurer à bord des habits plus convenables. Et, en effet, une heure ne s'était pas écoulée, que l'honnête garçon, ayant coupé son nez et rogné ses ailes, n'avait plus rien en lui qui rappelât le sectateur du dieu Tingou.

Le paquebot faisant la traversée de Yokohama à San Francisco appartenait à la Compagnie du "Pacific Mail steam", et se nommait le General-Grant. C'était un vaste steamer à roues, jaugeant deux mille cinq cents tonnes, bien aménagé et doué d'une grande vitesse. Un énorme balancier s'élevait et s'abaissait successivement au-dessus du pont; à l'une de ses extrémités s'articulait la tige d'un piston, et à l'autre celle d'une bielle, qui, transformant le mouvement rectiligne en

mouvement circulaire, s'appliquait directement a l'arbre des roues. Le _General-Grant_ etait gree en trois-mats goelette, et il possedait une grande surface de voileure, qui aidait puissamment la vapeur. A filer ses douze milles a l'heure, le paquebot ne devait pas employer plus de vingt et un jours pour traverser le Pacifique.

Phileas Fogg etait donc autorise a croire que, rendu le 2 decembre a San Francisco, il serait le 11 a New York et le 20 a Londres, -- gagnant ainsi de quelques heures cette date fatale du 21 decembre.

Les passagers etaient assez nombreux a bord du steamer, des Anglais, beaucoup d'Americains, une veritable emigration de coolies pour l'Amerique, et un certain nombre d'officiers de l'armee des Indes, qui utilisaient leur conge en faisant le tour du monde.

Pendant cette traversee il ne se produisit aucun incident nautique. Le paquebot, soutenu sur ses larges roues, appuye par sa forte voileure, roulait peu. L'ocean Pacifique justifiait assez son nom. Mr. Fogg etait aussi calme, aussi peu communicatif que d'ordinaire. Sa jeune compagne se sentait de plus en plus attachee a cet homme par d'autres liens que ceux de la reconnaissance. Cette silencieuse nature, si genereuse en somme, l'impressionnait plus qu'elle ne le croyait, et c'etait

presque a son insu qu'elle se laissait aller a des sentiments dont l'enigmatique Fogg ne semblait aucunement subir l'influence.

En outre, Mrs. Aouda s'interessait prodigieusement aux projets du gentleman. Elle s'inquietait des contrarietes qui pouvaient compromettre le succes du voyage. Souvent elle causait avec Passepartout, qui n'etait point sans lire entre les lignes dans le coeur de Mrs. Aouda. Ce brave garcon avait, maintenant, a l'egard de son maitre, la foi du charbonnier; il ne tarissait pas en eloges sur l'honnetete, la generosite, le devouement de Phileas Fogg; puis il rassurait Mrs. Aouda sur l'issue du voyage, repetant que le plus difficile etait fait, que l'on etait sorti de ces pays fantastiques de la Chine et du Japon, que l'on retournait aux contrees civilisees, et enfin qu'un train de San Francisco a New York et un transatlantique de New York a Londres suffiraient, sans doute, pour achever cet impossible tour du monde dans les delais convenus.

Neuf jours apres avoir quitte Yokohama, Phileas Fogg avait exactement parcouru la moitie du globe terrestre.

En effet, le General-Grant, le 23 novembre, passait au cent quatre-vingtieme meridien, celui sur lequel se trouvent, dans l'hemisphere austral, les antipodes de Londres. Sur quatre-vingts jours mis a sa disposition, Mr. Fogg, il est vrai,

en avait employé cinquante-deux, et il ne lui en restait plus que vingt-huit à dépenser. Mais il faut remarquer que si le gentleman se trouvait à moitié route seulement "par la différence des méridiens", il avait en réalité accompli plus des deux tiers du parcours total. Quels détours forcés, en effet, de Londres à Aden, d'Aden à Bombay, de Calcutta à Singapour, de Singapour à Yokohama! À suivre circulairement le cinquantième parallèle, qui est celui de Londres, la distance n'eût été que de douze mille milles environ, tandis que Phileas Fogg était forcé, par les caprices des moyens de locomotion, d'en parcourir vingt-six mille dont il avait fait environ dix-sept mille cinq cents, à cette date du 23 novembre. Mais maintenant la route était droite, et Fix n'était plus là pour y accumuler les obstacles!

Il arriva aussi que, ce 23 novembre, Passepartout éprouva une grande joie. On se rappelle que l'entêté s'était obstiné à garder l'heure de Londres à sa fameuse montre de famille, tenant pour fausses toutes les heures des pays qu'il traversait. Or, ce jour-là, bien qu'il ne l'eût jamais ni avancée ni retardée, sa montre se trouva d'accord avec les chronomètres du bord.

Si Passepartout triompha, cela se comprend de reste. Il aurait bien voulu savoir ce que Fix aurait pu dire, s'il eût été présent.

"Ce coquin qui me racontait un tas d'histoires sur les meridiens, sur le soleil, sur la lune! repetait Passepartout. Hein! ces gens-la! Si on les ecoutait, on ferait de la belle horlogerie! J'etais bien sur qu'un jour ou l'autre, le soleil se deciderait a se regler sur ma montre!..."

Passepartout ignorait ceci: c'est que si le cadran de sa montre eut ete divise en vingt-quatre heures comme les horloges italiennes, il n'aurait eu aucun motif de triompher, car les aiguilles de son instrument, quand il etait neuf heures du matin a bord, auraient indique neuf heures du soir, c'est-a-dire la vingt et unieme heure depuis minuit, -- difference precisement egale a celle qui existe entre Londres et le cent quatre-vingtieme meridien.

Mais si Fix avait ete capable d'expliquer cet effet purement physique, Passepartout, sans doute, eut ete incapable, sinon de le comprendre, du moins de l'admettre. Et en tout cas, si, par impossible, l'inspecteur de police se fut inopinement montre a bord en ce moment, il est probable que Passepartout, a bon droit rancunier, eut traite avec lui un sujet tout different et d'une tout autre maniere.

Or, ou etait Fix en ce moment?...

Fix etait precisement a bord du _General-Grant_. En effet, en

arrivant a Yokohama, l'agent, abandonnant Mr. Fogg qu'il comptait retrouver dans la journee, s'etait immediatement rendu chez le consul anglais. La, il avait enfin trouve le mandat, qui, courant apres lui depuis Bombay, avait deja quarante jours de date, -- mandat qui lui avait ete expedie de Hong-Kong par ce meme _Carnatic_ a bord duquel on le croyait. Qu'on juge du desappointement du detective!

Le mandat devenait inutile! Le sieur Fogg avait quitte les possessions anglaises! Un acte d'extradition etait maintenant necessaire pour l'arreter!

"Soit!" se dit Fix, apres le premier moment de colere, "mon mandat n'est plus bon ici, il le sera en Angleterre. Ce coquin a tout l'air de revenir dans sa patrie, croyant avoir depiste la police. Bien. Je le suivrai jusque-la. Quant a l'argent, Dieu veuille qu'il en reste! Mais en voyages, en primes, en proces, en amendes, en elephant, en frais de toute sorte, mon homme a deja laisse plus de cinq mille livres sur sa route. Apres tout, la Banque est riche!"

Son parti pris, il s'embarqua aussitot sur le _General-Grant_. Il etait a bord, quand Mr. Fogg et Mrs. Aouda y arriverent. A son extreme surprise, il reconnut Passepartout sous son costume de heraut.

Il se cacha aussitôt dans sa cabine, afin d'éviter une explication qui pouvait tout compromettre, -- et, grâce au nombre des passagers, il comptait bien n'être point aperçu de son ennemi, lorsque ce jour-là précisément il se trouva face à face avec lui sur l'avant du navire.

Passepartout sauta à la gorge de Fix, sans autre explication, et, au grand plaisir de certains Américains qui parierent immédiatement pour lui, il administra au malheureux inspecteur une volée superbe, qui démontra la haute supériorité de la boxe française sur la boxe anglaise.

Quand Passepartout eut fini, il se trouva calme et comme soulagé. Fix se releva, en assez mauvais état, et, regardant son adversaire, il lui dit froidement:

"Est-ce fini?"

"Oui, pour l'instant."

"Alors venez me parler."

"Que je..."

"Dans l'interet de votre maitre."

Passepartout, comme subjugué par ce sang-froid, suivit l'inspecteur de police, et tous deux s'assirent à l'avant du steamer.

"Vous m'avez rosé," dit Fix. "Bien. À présent, écoutez-moi. Jusqu'ici j'ai été l'adversaire de Mr. Fogg, mais maintenant je suis dans son jeu."

"Enfin!" s'écria Passepartout, "vous le croyez un honnête homme?"

"Non," répondit froidement Fix, "je le crois un coquin...Chut! ne bougez pas et laissez-moi dire. Tant que Mr. Fogg a été sur les possessions anglaises, j'ai eu intérêt à le retenir en attendant un mandat d'arrestation. J'ai tout fait pour cela. J'ai lancé contre lui les prêtres de Bombay, je vous ai enivré à Hong-Kong, je vous ai séparé de votre maître, je lui ai fait manquer le paquebot de Yokohama..."

Passepartout écoutait, les poings fermes.

"Maintenant," reprit Fix, "Mr. Fogg semble retourner en

Angleterre? Soit, je le suivrai. Mais, desormais, je mettrai a
ecarter les obstacles de sa route autant de soin et de zele que
j'en ai mis jusqu'ici a les accumuler. Vous le voyez, mon jeu
est change, et il est change parce que mon interet le veut.
J'ajoute que votre interet est pareil au mien, car c'est en
Angleterre seulement que vous saurez si vous etes au service
d'un criminel ou d'un honnete homme!"

Passepartout avait tres attentivement ecoute Fix, et il fut
convaincu que Fix parlait avec une entiere bonne foi.

"Sommes-nous amis?" demanda Fix.

"Amis, non," repondit Passepartout. "Allies, oui, et sous
benefice d'inventaire, car, a la moindre apparence de trahison,
je vous tords le cou."

"Convenu," dit tranquillement l'inspecteur de police.

Onze jours apres, le 3 decembre, le _General-Grant_ entrait dans
la baie de la Porte-d'Or et arrivait a San Francisco.

Mr. Fogg n'avait encore ni gagne ni perdu un seul jour.

OU L'ON DONNE UN LEGER APERCU DE SAN FRANCISCO, UN JOUR DE MEETING

Il etait sept heures du matin, quand Phileas Fogg, Mrs. Aouda et Passepartout prirent pied sur le continent americain, -- si toutefois on peut donner ce nom au quai flottant sur lequel ils débarquerent. Ces quais, montant et descendant avec la maree, facilitent le chargement et le dechargement des navires. La s'embossent les clippers de toutes dimensions, les steamers de toutes nationalites, et ces steam-boats a plusieurs etages, qui font le service du Sacramento et de ses affluents. La s'entassent aussi les produits d'un commerce qui s'etend au Mexique, au Perou, au Chili, au Bresil, a l'Europe, a l'Asie, a toutes les iles de l'ocean Pacifique.

Passepartout, dans sa joie de toucher enfin la terre americaine, avait cru devoir operer son débarquement en executant un saut perilleux du plus beau style. Mais quand il retomba sur le quai dont le plancher etait vermoulu, il faillit passer au travers.

Tout decontenance de la facon dont il avait "pris pied" sur le nouveau continent, l'honnete garcon poussa un cri formidable, qui fit envoler une innombrable troupe de cormorans et de pelicans, hotes habituels des quais mobiles.

Mr. Fogg, aussitot débarque, s'informa de l'heure à laquelle partait le premier train pour New York. C'était à six heures du soir. Mr. Fogg avait donc une journée entière à dépenser dans la capitale californienne. Il fit venir une voiture pour Mrs. Aouda et pour lui.

Passepartout monta sur le siège, et le véhicule, à trois dollars la course, se dirigea vers International-Hotel.

De la place élevée qu'il occupait, Passepartout observait avec curiosité la grande ville américaine: larges rues, maisons basses bien alignées, églises et temples d'un gothique anglo-saxon, docks immenses, entrepôts comme des palais, les uns en bois, les autres en brique ; dans les rues, voitures nombreuses, omnibus, "cars" de tramways, et sur les trottoirs encombrés, non seulement des Américains et des Européens, mais aussi des Chinois et des Indiens, -- enfin de quoi composer une population de plus de deux cent mille habitants.

Passepartout fut assez surpris de ce qu'il voyait. Il en était encore à la cité légendaire de 1849, à la ville des bandits, des incendiaires et des assassins, accourus à la conquête des pépites, immense capharnaüm de tous les déclassés, où l'on jouait la poudre l'or, un revolver d'une main et un couteau de l'autre. Mais "ce beau temps" était passé. San Francisco présentait l'aspect d'une grande ville commerçante. La haute

tour de l'hotel de ville, ou veillent les guetteurs, dominait tout cet ensemble de rues et d'avenues, se coupant a angles droits, entre lesquels s'epanouissaient des squares verdoyants, puis une ville chinoise qui semblait avoir ete importee du Celeste Empire dans une boite a joujoux. Plus de sombreros, plus de chemises rouges a la mode des coureurs de placers, plus d'Indiens emplumes, mais des chapeaux de soie et des habits noirs, que portaient un grand nombre de gentlemen doues d'une activite devorante. Certaines rues, entre autres Montgomery-street -- le Regent-street de Londres, le boulevard des Italiens de Paris, le Broadway de New York --, etaient bordees de magasins splendides, qui offraient a leur etalage les produits du monde entier.

Lorsque Passepartout arriva a International-Hotel, il ne lui semblait pas qu'il eut quitte l'Angleterre.

Le rez-de-chaussee de l'hotel etait occupe par un immense "bar" , sorte de buffet ouvert _gratis_ a tout passant. Viande seche, soupe aux huitres, biscuit et chester s'y debitaient sans que le consommateur eut a delier sa bourse. Il ne payait que sa boisson, ale, porto ou xeres, si sa fantaisie le portait a se rafraichir. Cela parut "tres americain" a Passepartout.

Le restaurant de l'hotel etait confortable. Mr. Fogg et Mrs. Aouda s'installerent devant une table et furent abondamment

servis dans des plats lilliputiens par des Negres du plus beau noir.

Après déjeuner, Phileas Fogg, accompagné de Mrs. Aouda, quitta l'hôtel pour se rendre aux bureaux du consul anglais afin d'y faire viser son passeport. Sur le trottoir, il trouva son domestique, qui lui demanda si, avant de prendre le chemin de fer du Pacifique, il ne serait pas prudent d'acheter quelques douzaines de carabines Enfield ou de revolvers Colt.

Passepartout avait entendu parler de Sioux et de Pawnees, qui arrêtent les trains comme de simples voleurs espagnols. Mr. Fogg répondit que c'était là une précaution inutile, mais il le laissa libre d'agir comme il lui conviendrait. Puis il se dirigea vers les bureaux de l'agent consulaire.

Phileas Fogg n'avait pas fait deux cents pas que, "par le plus grand des hasards", il rencontra Fix. L'inspecteur se montra extrêmement surpris. Comment! Mr. Fogg et lui avaient fait ensemble la traversée du Pacifique, et ils ne s'étaient pas rencontrés à bord! En tout cas, Fix ne pouvait être qu'honoré de revoir le gentleman auquel il devait tant, et, ses affaires le rappelant en Europe, il serait enchanté de poursuivre son voyage en une si agréable compagnie.

Mr. Fogg répondit que l'honneur serait pour lui, et Fix -- qui tenait à ne point le perdre de vue -- lui demanda la permission

de visiter avec lui cette curieuse ville de San Francisco. Ce qui fut accorde.

Voici donc Mrs. Aouda, Phileas Fogg et Fix flanant par les rues. Ils se trouverent bientot dans Montgomery-street, ou l'affluence du populaire etait enorme. Sur les trottoirs, au milieu de la chaussee, sur les rails des tramways, malgre le passage incessant des coaches et des omnibus, au seuil des boutiques, aux fenetres de toutes les maisons, et meme jusque sur les toits, foule innombrable. Des hommes-affiches circulaient au milieu des groupes. Des bannieres et des banderoles flottaient au vent. Des cris eclataient de toutes parts.

"Hurrah pour Kamerfield!"

"Hurrah pour Mandiboy!"

C'etait un meeting. Ce fut du moins la pensee de Fix, et il communiqua son idee a Mr. Fogg, en ajoutant:

"Nous ferons peut-etre bien, monsieur, de ne point nous meler a cette cohue. Il n'y a que de mauvais coups a recevoir.

"En effet," repondit Phileas Fogg, "et les coups de poing, pour

etre politiques, n'en sont pas moins des coups de poing!"

Fix crut devoir sourire en entendant cette observation, et, afin de voir sans etre pris dans la bagarre, Mrs. Aouda, Phileas Fogg et lui prirent place sur le palier superieur d'un escalier que desservait une terrasse, situee en contre-haut de Montgomery-street. Devant eux, de l'autre cote de la rue, entre le wharf d'un marchand de charbon et le magasin d'un negociant en petrole, se developpait un large bureau en plein vent, vers lequel les divers courants de la foule semblaient converger.

Et maintenant, pourquoi ce meeting? A quelle occasion se tenait-il? Phileas Fogg l'ignorait absolument. S'agissait-il de la nomination d'un haut fonctionnaire militaire ou civil, d'un gouverneur d'Etat ou d'un membre du Congres? Il etait permis de le conjecturer, a voir l'animation extraordinaire qui passionnait la ville. En ce moment un mouvement considerable se produisit dans la foule. Toutes les mains etaient en l'air.

Quelques-unes, solidement fermees, semblaient se lever et s'abattre rapidement au milieu des cris, -- maniere energique, sans doute, de formuler un vote. Des remous agitaient la masse qui refluaient. Les bannieres oscillaient, disparaissaient un instant et reparaissaient en loques. Les ondulations de la houle se propageaient jusqu'a l'escalier, tandis que toutes les tetes moutonnaient a la surface comme une mer soudainement remuee par un grain. Le nombre des chapeaux noirs diminuait a

vue d'oeil, et la plupart semblaient avoir perdu de leur hauteur normale.

"C'est évidemment un meeting," dit Fix, "et la question qui l'a provoqué doit être palpitante. Je ne serais point étonné qu'il fut encore question de l'affaire de l'_Alabama_, bien qu'elle soit résolue."

"Peut-être," répondit simplement Mr. Fogg.

"En tout cas," reprit Fix, "deux champions sont en présence l'un de l'autre, l'honorable Kamerfield et l'honorable Mandiboy."

Mrs. Aouda, au bras de Phileas Fogg, regardait avec surprise cette scène tumultueuse, et Fix allait demander à l'un de ses voisins la raison de cette effervescence populaire, quand un mouvement plus accusé se prononça. Les hurrahs, agrémentés d'injures, redoublèrent. La hampe des bannières se transforma en arme offensive. Plus de mains, des poings partout. Du haut des voitures arrêtées, et des omnibus enrayerés dans leur course, s'échangeaient force horions. Tout servait de projectiles.

Bottes et souliers décrivaient dans l'air des trajectoires très tendues, et il sembla même que quelques revolvers mêlaient aux vociférations de la foule leurs détonations nationales.

La cohue se rapprocha de l'escalier et reflua sur les premières marches. L'un des partis était évidemment repoussé, sans que les simples spectateurs pussent reconnaître si l'avantage restait à Mandiboy ou à Kamerfield.

"Je crois prudent de nous retirer," dit Fix, qui ne tenait pas à ce que "son homme" recut un mauvais coup ou se fit une mauvaise affaire. S'il est question de l'Angleterre dans tout ceci et qu'on nous reconnaisse, nous serons fort compromis dans la bagarre!"

"Un citoyen anglais..." répondit Phileas Fogg.

Mais le gentleman ne put achever sa phrase. Derrière lui, de cette terrasse qui précédait l'escalier, partirent des hurlements épouvantables. On criait: "Hurrah! Hip! Hip! pour Mandiboy!" C'était une troupe d'électeurs qui arrivait à la rescousse, prenant en flanc les partisans de Kamerfield.

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, Fix se trouverent entre deux feux. Il était trop tard pour s'échapper. Ce torrent d'hommes, armes de cannes plombées et de casse-tête, était irresistible. Phileas Fogg et Fix, en préservant la jeune femme, furent horriblement bousculés. Mr. Fogg, non moins flegmatique que d'habitude, voulut se défendre avec ces armes naturelles que la nature a mises au bout des bras de tout Anglais, mais inutilement. Un

enorme gaillard a barbiche rouge, au teint colore, large d'epaules, qui paraissait etre le chef de la bande, leva son formidable poing sur Mr. Fogg, et il eut fort endommage le gentleman, si Fix, par devouement, n'eut recu le coup a sa place. Une enorme bosse se developpa instantanement sous le chapeau de soie du detective, transforme en simple toque.

"Yankee!" dit Mr. Fogg, en lançant a son adversaire un regard de profond mepris.

"Englishman!" repondit l'autre.

"Nous nous retrouverons!"

"Quand il vous plaira. -- Votre nom?"

"Phileas Fogg. Le votre?"

"Le colonel Stamp W. Proctor."

Puis, cela dit, la maree passa. Fix fut renverse et se releva, les habits dechires, mais sans meurtrissure serieuse. Son paletot de voyage s'etait separe en deux parties inegales, et son pantalon ressemblait a ces culottes dont certains Indiens --

affaire de mode -- ne se vetent qu'apres en avoir prealablement enleve le fond. Mais, en somme, Mrs. Aouda avait ete epargnee, et, seul, Fix en etait pour son coup de poing.

"Merci," dit Mr. Fogg a l'inspecteur, des qu'ils furent hors de la foule.

"Il n'y a pas de quoi," repondit Fix, mais venez.

"Ou?"

"Chez un marchand de confection."

En effet, cette visite etait opportune. Les habits de Phileas Fogg et de Fix etaient en lambeaux, comme si ces deux gentlemen se fussent battus pour le compte des honorables Kamerfield et Mandiboy.

Une heure apres, ils etaient convenablement vetus et coiffes.

Puis ils revinrent a International-Hotel.

La, Passepartout attendait son maitre, arme d'une demi-douzaine de revolvers-poignards a six coups et a inflammation centrale.

Quand il apercut Fix en compagnie de Mr. Fogg, son front

s'obscurcit. Mais Mrs. Aouda, ayant fait en quelques mots le récit de ce qui s'était passé, Passepartout se rasséna. Evidemment Fix n'était plus un ennemi, c'était un allié. Il tenait sa parole.

Le dîner terminé, un coach fut amené, qui devait conduire à la gare les voyageurs et leurs colis. Au moment de monter en voiture, Mr. Fogg dit à Fix:

"Vous n'avez pas revu ce colonel Proctor?"

"Non," répondit Fix.

"Je reviendrai en Amérique pour le retrouver," dit froidement Phileas Fogg. "Il ne serait pas convenable qu'un citoyen anglais se laissât traiter de cette façon."

L'inspecteur sourit et ne répondit pas. Mais, on le voit, Mr. Fogg était de cette race d'Anglais qui, s'ils ne tolèrent pas le duel chez eux, se battent à l'étranger, quand il s'agit de soutenir leur honneur.

À six heures moins un quart, les voyageurs atteignaient la gare et trouvaient le train prêt à partir. Au moment où Mr. Fogg allait s'embarquer, il avisa un employé et le rejoignant:

"Mon ami," lui dit-il, "n'y a-t-il pas eu quelques troubles aujourd'hui a San Francisco?"

"C'etait un meeting, monsieur," repondit l'employe.

"Cependant, j'ai cru remarquer une certaine animation dans les rues."

"Il s'agissait simplement d'un meeting organise pour une election."

"L'election d'un general en chef, sans doute?" demanda Mr. Fogg.

"Non, monsieur, d'un juge de paix."

Sur cette reponse, Phileas Fogg monta dans le wagon, et le train partit a toute vapeur.

XXVI

DANS LEQUEL ON PREND LE TRAIN EXPRESS DU CHEMIN DE FER DU

PACIFIQUE

"Ocean to Ocean" -- ainsi disent les Americains --, et ces trois mots devraient etre la denomination generale du "grand trunk", qui traverse les Etats-Unis d'Amerique dans leur plus grande largeur.

Mais, en realite, le "Pacific rail-road" se divise en deux parties distinctes: "Central Pacific" entre San Francisco et Ogden, et "Union Pacific" entre Ogden et Omaha. La se raccordent cinq lignes distinctes, qui mettent Omaha en communication frequente avec New York.

New York et San Francisco sont donc presentement reunis par un ruban de metal non interrompu qui ne mesure pas moins de trois mille sept cent quatre-vingt-six milles. Entre Omaha et le Pacifique, le chemin de fer franchit une contree encore frequentee par les Indiens et les fauves, -- vaste etendue de territoire que les Mormons commencerent a coloniser vers 1845, apres qu'ils eurent ete chasses de l'Illinois.

Autrefois, dans les circonstances les plus favorables, on employait six mois pour aller de New York a San Francisco. Maintenant, on met sept jours.

C'est en 1862 que, malgre l'opposition des deputes du Sud, qui voulaient une ligne plus meridionale, le trace du rail-road fut arrete entre le quarante et unieme et le quarante-deuxieme parallele. Le president Lincoln, de si regrettee memoire, fixa lui-meme, dans l'Etat de Nebraska, a la ville d'Omaha, la tete de ligne du nouveau reseau. Les travaux furent aussitot commences et poursuivis avec cette activite americaine, qui n'est ni paperassiere ni bureaucratique. La rapidite de la main-d'oeuvre ne devait nuire en aucune facon a la bonne execution du chemin. Dans la prairie, on avanrait a raison d'un mille et demi par jour. Une locomotive, roulant sur les rails de la veille, apportait les rails du lendemain, et courait a leur surface au fur et a mesure qu'ils etaient poses.

Le Pacific rail-road jette plusieurs embranchements sur son parcours, dans les Etats de Iowa, du Kansas, du Colorado et de l'Oregon. En quittant Omaha, il longe la rive gauche de Platte-river jusqu'a l'embouchure de la branche du nord, suit la branche du sud, traverse les terrains de Laramie et les montagnes Wahsatch, contourne le lac Sale, arrive a Lake Salt City, la capitale des Mormons, s'enfonce dans la vallee de la Tuilla, longe le desert americain, les monts de Cedar et Humboldt, Humboldt-river, la Sierra Nevada, et redescend par Sacramento jusqu'au Pacifique, sans que ce trace depasse en pente cent douze pieds par mille, meme dans la traversee des montagnes Rocheuses.

Telle etait cette longue artere que les trains parcouraient en sept jours, et qui allait permettre a l'honorable Phileas Fogg -- il l'esperait du moins -- de prendre, le 11, a New York, le paquebot de Liverpool.

Le wagon occupe par Phileas Fogg etait une sorte de long omnibus qui reposait sur deux trains formes de quatre roues chacun, dont la mobilite permet d'attaquer des courbes de petit rayon. A l'interieur, point de compartiments : deux files de sieges, disposes de chaque cote, perpendiculairement a l'axe, et entre lesquels etait reserve un passage conduisant aux cabinets de toilette et autres, dont chaque wagon est pourvu. Sur toute la longueur du train, les voitures communiquaient entre elles par des passerelles, et les voyageurs pouvaient circuler d'une extremite a l'autre du convoi, qui mettait a leur disposition des wagons-salons, des wagons-terrasses, des wagons-restaurants et des wagons a cafes. Il n'y manquait que des wagons-theatres. Mais il y en aura un jour.

Sur les passerelles circulaient incessamment des marchands de livres et de journaux, debitant leur marchandise, et des vendeurs de liqueurs, de comestibles, de cigares, qui ne manquaient point de chalands.

Les voyageurs etaient partis de la station d'Oakland a six heures du soir. Il faisait deja nuit, -- une nuit froide,

sombre, avec un ciel couvert dont les nuages menaçaient de se résoudre en neige. Le train ne marchait pas avec une grande rapidité. En tenant compte des arrêts, il ne parcourait pas plus de vingt milles à l'heure, vitesse qui devait, cependant, lui permettre de franchir les États-Unis dans les temps réglementaires.

On causait peu dans le wagon. D'ailleurs, le sommeil allait bientôt gagner les voyageurs. Passepartout se trouvait place auprès de l'inspecteur de police, mais il ne lui parlait pas. Depuis les derniers événements, leurs relations s'étaient notablement refroidies.

Plus de sympathie, plus d'intimité. Fix n'avait rien changé à sa manière d'être, mais Passepartout se tenait, au contraire, sur une extrême réserve, prêt au moindre soupçon à étrangler son ancien ami.

Une heure après le départ du train, la neige tomba --, neige fine, qui ne pouvait, fort heureusement, retarder la marche du convoi. On n'apercevait plus à travers les fenêtres qu'une immense nappe blanche, sur laquelle, en déroulant ses volutes, la vapeur de la locomotive paraissait grisâtre.

À huit heures, un "steward" entra dans le wagon et annonça aux voyageurs que l'heure du coucher était sonnée. Ce wagon était

un "sleeping-car", qui, en quelques minutes, fut transformé en dortoir. Les dossiers des bancs se replierent, des couchettes soigneusement paquetées se déroulerent par un système ingénieux, des cabines furent improvisées en quelques instants, et chaque voyageur eut bientôt à sa disposition un lit confortable, que d'épais rideaux défendaient contre tout regard indiscret. Les draps étaient blancs, les oreillers moelleux. Il n'y avait plus qu'à se coucher et à dormir -- ce que chacun fit, comme s'il se fut trouvé dans la cabine confortable d'un paquebot --, pendant que le train filait à toute vapeur à travers l'Etat de Californie.

Dans cette portion du territoire qui s'étend entre San Francisco et Sacramento, le sol est peu accidenté. Cette partie du chemin de fer, sous le nom de "Central Pacific road", prit d'abord Sacramento pour point de départ, et s'avance vers l'est à la rencontre de celui qui partait d'Omaha. De San Francisco à la capitale de la Californie, la ligne courait directement au nord-est, en longeant American-river, qui se jette dans la baie de San Pablo. Les cent vingt milles compris entre ces deux importantes cités furent franchis en six heures, et vers minuit, pendant qu'ils dormaient de leur premier sommeil, les voyageurs passerent à Sacramento. Ils ne virent donc rien de cette ville considérable, siège de la législature de l'Etat de Californie, ni ses beaux quais, ni ses rues larges, ni ses hôtels splendides, ni ses squares, ni ses temples.

En sortant de Sacramento, le train, après avoir dépassé les stations de Junction, de Roclin, d'Auburn et de Colfax, s'engagea dans le massif de la Sierra Nevada. Il était sept heures du matin quand fut traversée la station de Cisco. Une heure après, le dortoir était redevenu un wagon ordinaire et les voyageurs pouvaient à travers les vitres entrevoir les points de vue pittoresques de ce montagneux pays. Le tracé du train obéissait aux caprices de la Sierra, ici accroché aux flancs de la montagne, là suspendu au-dessus des précipices, évitant les angles brusques par des courbes audacieuses, s'élançant dans des gorges étroites que l'on devait croire sans issues. La locomotive, étincelante comme une chasse, avec son grand fanal qui jetait de fauves lueurs, sa cloche argentée, son "chasse-vache", qui s'étendait comme un éperon, mêlait ses sifflements et ses mugissements à ceux des torrents et des cascades, et tordait sa fumée à la noire ramure des sapins.

Peu ou point de tunnels, ni de pont sur le parcours. Le rail-road contournait le flanc des montagnes, ne cherchant pas dans la ligne droite le plus court chemin d'un point à un autre, et ne violentant pas la nature.

Vers neuf heures, par la vallée de Carson, le train pénétrait dans l'État de Nevada, suivant toujours la direction du nord-est. À midi, il quittait Reno, où les voyageurs eurent vingt minutes pour déjeuner. Depuis ce point, la voie ferrée,

cotoyant Humboldt-river, s'eleva pendant quelques milles vers le nord, en suivant son cours. Puis elle s'infléchit vers l'est, et ne devait plus quitter le cours d'eau avant d'avoir atteint les Humboldt-Ranges, qui lui donnent naissance, presque a l'extremite orientale de l'Etat du Nevada.

Après avoir dejeune, Mr. Fogg, Mrs. Aouda et leurs compagnons reprirent leur place dans le wagon. Phileas Fogg, la jeune femme, Fix et Passepartout, confortablement assis, regardaient le paysage varie qui passait sous leurs yeux, -- vastes prairies, montagnes se profilant a l'horizon, / creeks 0 roulant leurs eaux ecumeuses. Parfois, un grand troupeau de bisons, se massant au loin, apparaissait comme une digue mobile. Ces innombrables armees de ruminants opposent souvent un insurmontable obstacle au passage des trains. On a vu des milliers de ces animaux defiler pendant plusieurs heures, en rangs presses, au travers du rail-road. La locomotive est alors forcee de s'arreter et d'attendre que la voie soit redevenue libre.

Ce fut meme ce qui arriva dans cette occasion. Vers trois heures du soir, un troupeau de dix a douze mille tetes barra le rail-road. La machine, apres avoir modere sa vitesse, essaya d'engager son eperon dans le flanc de l'immense colonne, mais elle dut s'arreter devant l'impenetrable masse.

On voyait ces ruminants -- ces buffalos, comme les appellent improprement les Américains -- marcher ainsi de leur pas tranquille, poussant parfois des beuglements formidables. Ils avaient une taille supérieure à celle des taureaux d'Europe, les jambes et la queue courtes, le garrot saillant qui formait une bosse musculaire, les cornes écartées à la base, la tête, le cou et les épaules recouverts d'une crinière à longs poils. Il ne fallait pas songer à arrêter cette migration. Quand les bisons ont adopté une direction, rien ne pourrait ni enrayer ni modifier leur marche. C'est un torrent de chair vivante qu'aucune digue ne saurait contenir.

Les voyageurs, dispersés sur les passerelles, regardaient ce curieux spectacle. Mais celui qui devait être le plus pressé de tous, Phileas Fogg, était demeuré à sa place et attendait philosophiquement qu'il plut aux buffles de lui livrer passage. Passepartout était furieux du retard que causait cette agglomération d'animaux. Il eut voulu décharger contre eux son arsenal de revolvers.

"Quel pays!" s'écria-t-il. "De simples boeufs qui arrêtent des trains, et qui s'en vont là, processionnellement, sans plus se hâter que s'ils ne gênaient pas la circulation! Pardieu! je voudrais bien savoir si Mr. Fogg avait prévu ce contretemps dans son programme! Et ce mécanicien qui n'ose pas lancer sa machine à travers ce bétail encombrant!"

Le mecanicien n'avait point tente de renverser l'obstacle, et il avait prudemment agi. Il eut ecrase sans doute les premiers buffles attaques par l'eperon de la locomotive; mais, si puissante qu'elle fut, la machine eut ete arretee bientot, un deraillement se serait inevitablement produit, et le train fut reste en detresse.

Le mieux etait donc d'attendre patiemment, quitte ensuite a regagner le temps perdu par une acceleration de la marche du train. Le defile des bisons dura trois grandes heures, et la voie ne redevint libre qu'a la nuit tombante. A ce moment, les derniers rangs du troupeau traversaient les rails, tandis que les premiers disparaissaient au-dessous de l'horizon du sud.

Il etait donc huit heures, quand le train franchit les defiles des Humboldt-Ranges, et neuf heures et demie, lorsqu'il penetra sur le territoire de l'Utah, la region du grand lac Sale, le curieux pays des Mormons.

XXVII

DANS LEQUEL PASSEPARTOUT SUIT, AVEC UNE VITESSE DE VINGT MILLES
A L'HEURE, UN COURS D'HISTOIRE MORMONE

Pendant la nuit du 5 au 6 decembre, le train courut au sud-est sur un espace de cinquante milles environ; puis il remonta d'autant vers le nord-est, en s'approchant du grand lac Sale.

Passepartout, vers neuf heures du matin, vint prendre l'air sur les passerelles. Le temps etait froid, le ciel gris, mais il ne neigeait plus. Le disque du soleil, elargi par les brumes, apparaissait comme une enorme piece d'or, et Passepartout s'occupait a en calculer la valeur en livres sterling, quand il fut distrait de cet utile travail par l'apparition d'un personnage assez etrange.

Ce personnage, qui avait pris le train a la station d'Elko, etait un homme de haute taille, tres brun, moustaches noires, bas noirs, chapeau de soie noir, gilet noir, pantalon noir, cravate blanche, gants de peau de chien. On eut dit un reverend. Il allait d'une extremite du train a l'autre, et, sur la portiere de chaque wagon, il collait avec des pains a cacheter une notice ecrite a la main.

Passepartout s'approcha et lut sur une de ces notices que l'honorable "elder" William Hitch, missionnaire mormon, profitant de sa presence sur le train ny 48, ferait, de onze heures a midi, dans le car ny 117, une conference sur le mormonisme --, invitant a l'entendre tous les gentlemen soucieux de s'instruire touchant les mysteres de la religion des "Saints

des derniers jours".

"Certes, j'irai", se dit Passepartout, qui ne connaissait guere du mormonisme que ses usages polygames, base de la societe mormone.

La nouvelle se repandit rapidement dans le train, qui emportait une centaine de voyageurs. Sur ce nombre, trente au plus, alleches par l'appat de la conference, occupaient a onze heures les banquettes du car ny 117. Passepartout figurait au premier rang des fideles. Ni son maitre ni Fix n'avaient cru devoir se deranger.

A l'heure dite, l'elder William Hitch se leva, et d'une voix assez irritee, comme s'il eut ete contredit d'avance, il s'ecria:

"Je vous dis, moi, que Joe Smyth est un martyr, que son frere Hvram est un martyr, et que les persecutions du gouvernement de l'Union contre les prophetes vont faire egalement un martyr de Brigham Young! Qui oserait soutenir le contraire?"

Personne ne se hasarda a contredire le missionnaire, dont l'exaltation contrastait avec sa physionomie naturellement calme. Mais, sans doute, sa colere s'expliquait par ce fait que

le mormonisme etait actuellement soumis a de dures epreuves. Et, en effet, le gouvernement des Etats-Unis venait, non sans peine, de reduire ces fanatiques independants. Il s'etait rendu maitre de l'Utah, et l'avait soumis aux lois de l'Union, apres avoir emprisonne Brigham Young, accuse de rebellion et de polygamie. Depuis cette epoque, les disciples du prophete redoublaient leurs efforts, et, en attendant les actes, ils resistaient par la parole aux pretentions du Congres. On le voit, l'elder William Hitch faisait du proselytisme jusqu'en chemin de fer.

Et alors il raconta, en passionnant son recit par les eclats de sa voix et la violence de ses gestes, l'histoire du mormonisme, depuis les temps bibliques: "comment, dans Israel, un prophete mormon de la tribu de Joseph publia les annales de la religion nouvelle, et les legua a son fils Morom ; comment, bien des siecles plus tard, une traduction de ce precieux livre, ecrit en caracteres egyptiens, fut faite par Joseph Smyth junior, fermier de l'Etat de Vermont, qui se revela comme prophete mystique en 1825 ; comment, enfin, un messenger celeste lui apparut dans une foret lumineuse et lui remit les annales du Seigneur."

En ce moment, quelques auditeurs, peu interesses par le recit retrospectif du missionnaire, quitterent le wagon; mais William Hitch, continuant, raconta "comment Smyth junior, reunissant son pere, ses deux freres et quelques disciples, fonda la religion des Saints des derniers jours --, religion qui, adoptee non

seulement en Amerique, mais en Angleterre, en Scandinavie, en Allemagne, compte parmi ses fideles des artisans et aussi nombre de gens exerçant des professions liberales ; comment une colonie fut fondee dans l'Ohio; comment un temple fut eleve au prix de deux cent mille dollars et une ville batie a Kirkland ; comment Smyth devint un audacieux banquier et recut d'un simple montreur de momies un papyrus contenant un recit ecrit de la main d'Abraham et autres celebres Egyptiens."

Cette narration devenant un peu longue, les rangs des auditeurs s'eclaircirent encore, et le public ne se composa plus que d'une vingtaine de personnes.

Mais l'elder, sans s'inquieter de cette desertion, raconta avec detail "comme quoi Joe Smyth fit banqueroute en 1837 ; comme quoi ses actionnaires ruines l'enduisirent de goudron et le roulerent dans la plume; comme quoi on le retrouva, plus honorable et plus honore que jamais, quelques annees apres, a Independance, dans le Missouri, et chef d'une communaute florissante, qui ne comptait pas moins de trois mille disciples, et qu'alors, poursuivi par la haine des gentils, il dut fuir dans le Far West americain."

Dix auditeurs etaient encore la, et parmi eux l'honnete Passepartout, qui ecoutait de toutes ses oreilles. Ce fut ainsi qu'il apprit "comment, apres de longues persecutions, Smyth

reparut dans l'Illinois et fonda en 1839, sur les bords du Mississippi, Nauvoo-la-Belle, dont la population s'eleva jusqu'a vingt-cinq mille ames ; comment Smyth en devint le maire, le juge supreme et le general en chef; comment, en 1843, il posa sa candidature a la presidence des Etats-Unis, et comment enfin, attire dans un guet-apens, a Carthage, il fut jete en prison et assassine par une bande d'hommes masques."

En ce moment, Passepartout etait absolument seul dans le wagon, et l'elder, le regardant en face, le fascinant par ses paroles, lui rappela que, deux ans apres l'assassinat de Smyth, son successeur, le prophete inspire, Brigham Young, abandonnant Nauvoo, vint s'etablir aux bords du lac Sale, et que la, sur cet admirable territoire, au milieu de cette contree fertile, sur le chemin des emigrants qui traversaient l'Utah pour se rendre en Californie, la nouvelle colonie, grace aux principes polygames du mormonisme, prit une extension enorme.

"Et voila," ajouta William Hitch, "voila pourquoi la jalousie du Congres s'est exercee contre nous! pourquoi les soldats de l'Union ont foule le sol de l'Utah! pourquoi notre chef, le prophete Brigham Young, a ete emprisonne au mepris de toute justice! Cederons-nous a la force? Jamais! Chasses du Vermont, chasses de l'Illinois, chasses de l'Ohio, chasses du Missouri, chasses de l'Utah, nous retrouverons encore quelque territoire independant ou nous planterons notre tente... Et vous, mon fidele, ajouta l'elder en fixant sur son unique

auditeur des regards courrouces, planterez-vous la votre a l'ombre de notre drapeau?"

"Non", repondit bravement Passepartout, qui s'enfuit a son tour, laissant l'energumene precher dans le desert.

Mais pendant cette conference, le train avait marche rapidement, et, vers midi et demi, il touchait a sa pointe nord-ouest le grand lac Sale. De la, on pouvait embrasser, sur un vaste perimetre, l'aspect de cette mer interieure, qui porte aussi le nom de mer Morte et dans laquelle se jette un Jourdain d'Amerique. Lac admirable, encadre de belles roches sauvages, a larges assises, encroutees de sel blanc, superbe nappe d'eau qui couvrait autrefois un espace plus considerable; mais avec le temps, ses bords, montant peu a peu, ont reduit sa superficie en accroissant sa profondeur.

Le lac Sale, long de soixante-dix milles environ, large de trente-cinq, est situe a trois mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Bien different du lac Asphaltite, dont la depression accuse douze cents pieds au-dessous, sa salure est considerable, et ses eaux tiennent en dissolution le quart de leur poids de matiere solide. Leur pesanteur specifique est de 1 170, celle de l'eau distillee etant 1 000. Aussi les poissons n'y peuvent vivre. Ceux qu'y jettent le Jourdain, le Weber et autres creeks, y perissent bientot ; mais il n'est pas vrai que

la densité de ses eaux soit telle qu'un homme n'y puisse plonger.

Autour du lac, la campagne était admirablement cultivée, car les Mormons s'entendent aux travaux de la terre : des ranchos et des corrals pour les animaux domestiques, des champs de blé, de maïs, de sorgho, des prairies luxuriantes, partout des haies de rosiers sauvages, des bouquets d'acacias et d'euphorbes, tel eût été l'aspect de cette contrée, six mois plus tard ; mais en ce moment le sol disparaissait sous une mince couche de neige, qui le poudrait légèrement.

A deux heures, les voyageurs descendaient à la station d'Ogden.

Le train ne devant repartir qu'à six heures, Mr. Fogg, Mrs.

Aouda et leurs deux compagnons avaient donc le temps de se rendre à la Cité des Saints par le petit embranchement qui se détache de la station d'Ogden. Deux heures suffisaient à visiter cette ville absolument américaine et, comme telle, bâtie sur le patron de toutes les villes de l'Union, vastes échiquiers à longues lignes froides, avec la "tristesse lugubre des angles droits", suivant l'expression de Victor Hugo. Le fondateur de la Cité des Saints ne pouvait échapper à ce besoin de symétrie qui distingue les Anglo-Saxons. Dans ce singulier pays, où les hommes ne sont certainement pas à la hauteur des institutions, tout se fait "carrement", les villes, les maisons et les sottises.

A trois heures, les voyageurs se promenaient donc par les rues de la cite, batie entre la rive du Jourdain et les premieres ondulations des monts Wahsatch. Ils y remarquerent peu ou point d'eglises, mais, comme monuments, la maison du prophete, la Court-house et l'arsenal; puis, des maisons de brique bleuatre avec verandas et galeries, entourees de jardins, bordees d'acacias, de palmiers et de caroubiers. Un mur d'argile et de cailloux, construit en 1853, ceignait la ville. Dans la principale rue, ou se tient le marche, s'elevaient quelques hotels ornes de pavillons, et entre autres Lake-Salt-house.

Mr. Fogg et ses compagnons ne trouverent pas la cite fort peulee. Les rues etaient presque desertes, -- sauf toutefois la partie du Temple, qu'ils n'atteignirent qu'apres avoir traverse plusieurs quartiers entoures de palissades. Les femmes etaient assez nombreuses, ce qui s'explique par la composition singuliere des menages mormons. Il ne faut pas croire, cependant, que tous les Mormons soient polygames. On est libre, mais il est bon de remarquer que ce sont les citoyennes de l'Utah qui tiennent surtout a etre epousees, car, suivant la religion du pays, le ciel mormon n'admet point a la possession de ses beatitudes les celibataires du sexe feminin. Ces pauvres creatures ne paraissaient ni aisees ni heureuses. Quelques-unes, les plus riches sans doute, portaient une jaquette de soie noire ouverte a la taille, sous une capuche ou un chale fort modeste. Les autres n'etaient vetues que

d'indienne.

Passepartout, lui, en sa qualite de garcon convaincu, ne regardait pas sans un certain effroi ces Mormones chargees de faire a plusieurs le bonheur d'un seul Mormon. Dans son bon sens, c'etait le mari qu'il plaignait surtout. Cela lui paraissait terrible d'avoir a guider tant de dames a la fois au travers des vicissitudes de la vie, a les conduire ainsi en troupe jusqu'au paradis mormon, avec cette perspective de les y retrouver pour l'eternite en compagnie du glorieux Smyth, qui devait faire l'ornement de ce lieu de delices. Decidement, il ne se sentait pas la vocation, et il trouvait -- peut-etre s'abusait-il en ceci -- que les citoyennes de Great-Lake-City jetaient sur sa personne des regards un peu inquietants.

Tres heureusement, son sejour dans la Cite des Saints ne devait pas se prolonger. A quatre heures moins quelques minutes, les voyageurs se retrouvaient a la gare et reprenaient leur place dans leurs wagons.

Le coup de sifflet se fit entendre; mais au moment ou les roues motrices de la locomotive, patinant sur les rails, commencent a imprimer au train quelque vitesse, ces cris: "Arretez! arretez!" retentirent.

On n'arrete pas un train en marche. Le gentleman qui proferait

ces cris etait evidemment un Mormon attarde. Il courait a perdre haleine. Heureusement pour lui, la gare n'avait ni portes ni barrieres. Il s'elanca donc sur la voie, sauta sur le marchepied de la derniere voiture, et tomba essouffle sur une des banquettes du wagon.

Passepartout, qui avait suivi avec emotion les incidents de cette gymnastique, vint contempler ce retardataire, auquel il s'interessa vivement, quand il apprit que ce citoyen de l'Utah n'avait ainsi pris la fuite qu'a la suite d'une scene de menage.

Lorsque le Mormon eut repris haleine, Passepartout se hasarda a lui demander poliment combien il avait de femmes, a lui tout seul, -- et a la facon dont il venait de decamper, il lui en supposait une vingtaine au moins.

"Une, monsieur!" repondit le Mormon en levant les bras au ciel, "une, et c'etait assez!"

XXVIII

DANS LEQUEL PASSEPARTOUT NE PUT PARVENIR A FAIRE ENTENDRE LE
LANGAGE DE LA RAISON

Le train, en quittant Great-Salt-Lake et la station d'Ogden,

s'éleva pendant une heure vers le nord, jusqu'à Weber-river, ayant franchi neuf cents milles environ depuis San Francisco. A partir de ce point, il reprit la direction de l'est à travers le massif accidenté des monts Wahsatch. C'est dans cette partie du territoire, comprise entre ces montagnes et les montagnes Rocheuses proprement dites, que les ingénieurs américains ont été aux prises avec les plus sérieuses difficultés. Aussi, dans ce parcours, la subvention du gouvernement de l'Union s'est-elle élevée à quarante-huit mille dollars par mille, tandis qu'elle n'était que de seize mille dollars en plaine; mais les ingénieurs, ainsi qu'il a été dit, n'ont pas violente la nature, ils ont ruse avec elle, tournant les difficultés, et pour atteindre le grand bassin, un seul tunnel, long de quatorze mille pieds, a été percé dans tout le parcours du rail-road.

C'était au lac Sale même que le tracé avait atteint jusqu'alors sa plus haute cote d'altitude. Depuis ce point, son profil dessinait une courbe très allongée, s'abaissant vers la vallée du Bitter-creek, pour remonter jusqu'au point de partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique. Les rios étaient nombreux dans cette montagneuse région. Il fallut franchir sur des ponceaux le Muddy, le Green et autres. Passepartout était devenu plus impatient à mesure qu'il s'approchait du but. Mais Fix, à son tour, aurait voulu être déjà sorti de cette difficile contrée. Il craignait les retards, il redoutait les accidents, et était plus pressé que Phileas Fogg lui-même de mettre le pied sur la terre anglaise!

A dix heures du soir, le train s'arrêtait à la station de Fort-Bridger, qu'il quitta presque aussitôt, et, vingt milles plus loin, il entra dans l'Etat de Wyoming, -- l'ancien Dakota --, en suivant toute la vallée du Bitter-creek, d'où s'écoulent une partie des eaux qui forment le système hydrographique du Colorado.

Le lendemain, 7 décembre, il y eut un quart d'heure d'arrêt à la station de Green-river. La neige avait tombé pendant la nuit assez abondamment, mais, mêlée à de la pluie, à demi fondue, elle ne pouvait gêner la marche du train. Toutefois, ce mauvais temps ne laissa pas d'inquiéter Passepartout, car l'accumulation des neiges, en embourbant les roues des wagons, eut certainement compromis le voyage.

"Aussi, quelle idée," se disait-il, "mon maître a-t-il eue de voyager pendant l'hiver! Ne pouvait-il attendre la belle saison pour augmenter ses chances?"

Mais, en ce moment, ou l'honnête garçon ne se préoccupait que de l'état du ciel et de l'abaissement de la température, Mrs. Aouda éprouvait des craintes plus vives, qui provenaient d'une toute autre cause.

En effet, quelques voyageurs étaient descendus de leur wagon, et se promenaient sur le quai de la gare de Green-river, en attendant le départ du train. Or, à travers la vitre, la jeune femme reconnut parmi eux le colonel Stamp W. Proctor, cet Américain qui s'était si grossièrement comporté à l'égard de Phileas Fogg pendant le meeting de San Francisco. Mrs. Aouda, ne voulant pas être vue, se jeta en arrière.

Cette circonstance impressionna vivement la jeune femme. Elle s'était attachée à l'homme qui, si froidement que ce fut, lui donnait chaque jour les marques du plus absolu dévouement. Elle ne comprenait pas, sans doute, toute la profondeur du sentiment que lui inspirait son sauveur, et à ce sentiment elle ne donnait encore que le nom de reconnaissance, mais, à son insu, il y avait plus que cela. Aussi son cœur se serra-t-il, quand elle reconnut le grossier personnage auquel Mr. Fogg voulait tout ou tard demander raison de sa conduite. Évidemment, c'était le hasard seul qui avait amené dans ce train le colonel Proctor, mais enfin il y était, et il fallait empêcher à tout prix que Phileas Fogg aperçût son adversaire.

Mrs. Aouda, lorsque le train se fut remis en route, profita d'un moment où sommeillait Mr. Fogg pour mettre Fix et Passepartout au courant de la situation.

"Ce Proctor est dans le train!" s'écria Fix. "Eh bien,

rassurez-vous, madame, avant d'avoir affaire au sieur... a Mr. Fogg, il aura affaire a moi ! Il me semble que, dans tout ceci, c'est encore moi qui ai reçu les plus graves insultes!"

"Et, de plus," ajouta Passepartout, "je me charge de lui, tout colonel qu'il est."

"Monsieur Fix," reprit Mrs. Aouda, "Mr. Fogg ne laissera a personne le soin de le venger. Il est homme, il l'a dit, a revenir en Amerique pour retrouver cet insulteur. Si donc il aperçoit le colonel Proctor, nous ne pourrons empecher une rencontre, qui peut amener de deplorables resultats. Il faut donc qu'il ne le voie pas."

"Vous avez raison, madame," repondit Fix, "une rencontre pourrait tout perdre. Vainqueur ou vaincu, Mr. Fogg serait retarde, et..."

"Et," ajouta Passepartout, "cela ferait le jeu des gentlemen du Reform-Club. Dans quatre jours nous serons a New York! Eh bien, si pendant quatre jours mon maitre ne quitte pas son wagon, on peut esperer que le hasard ne le mettra pas face a face avec ce maudit Americain, que Dieu confonde! Or, nous saurons bien l'empecher..."

La conversation fut suspendue. Mr. Fogg s'etait reveille, et regardait la campagne a travers la vitre tachetee de neige. Mais, plus tard, et sans etre entendu de son maitre ni de Mrs. Aouda, Passepartout dit a l'inspecteur de police:

"Est-ce que vraiment vous vous battiez pour lui?"

"Je ferai tout pour le ramener vivant en Europe!" repondit simplement Fix, d'un ton qui marquait une implacable volonte.

Passepartout sentit comme un frisson lui courir par le corps, mais ses convictions a l'endroit de son maitre ne faiblirent pas.

Et maintenant, y avait-il un moyen quelconque de retenir Mr. Fogg dans ce compartiment pour prevenir toute rencontre entre le colonel et lui? Cela ne pouvait etre difficile, le gentleman etant d'un naturel peu remuant et peu curieux. En tout cas, l'inspecteur de police crut avoir trouve ce moyen, car, quelques instants plus tard, il disait a Phileas Fogg:

"Ce sont de longues et lentes heures, monsieur, que celles que l'on passe ainsi en chemin de fer."

"En effet," repondit le gentleman, "mais elles passent."

"A bord des paquebots," reprit l'inspecteur, "vous aviez l'habitude de faire votre whist?"

"Oui," repondit Phileas Fogg, "mais ici ce serait difficile. Je n'ai ni cartes ni partenaires."

"Oh! les cartes, nous trouverons bien a les acheter. On vend de tout dans les wagons americains. Quant aux partenaires, si, par hasard, madame..."

"Certainement, monsieur," repondit vivement la jeune femme, "je connais le whist. Cela fait partie de l'education anglaise."

"Et moi," reprit Fix, "j'ai quelques pretentions a bien jouer ce jeu. Or, a nous trois et un mort..."

"Comme il vous plaira, monsieur," repondit Phileas Fogg, enchante de reprendre son jeu favori --, meme en chemin de fer.

Passepartout fut depeche a la recherche du steward, et il revint bientot avec deux jeux complets, des fiches, des jetons et une tablette recouverte de drap. Rien ne manquait. Le jeu commença.

Mrs. Aouda savait tres suffisamment le whist, et elle recut meme quelques compliments du severe Phileas Fogg. Quant a l'inspecteur, il etait tout simplement de premiere force, et digne de tenir tete au gentleman.

"Maintenant," se dit Passepartout a lui-meme, "nous le tenons. Il ne bougera plus!"

A onze heures du matin, le train avait atteint le point de partage des eaux des deux oceans. C'etait a Passe-Bridger, a une hauteur de sept mille cinq cent vingt-quatre pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, un des plus hauts points touches par le profil du trace dans ce passage a travers les montagnes Rocheuses. Apres deux cents milles environ, les voyageurs se trouveraient enfin sur ces longues plaines qui s'etendent jusqu'a l'Atlantique, et que la nature rendait si propices a l'etablissement d'une voie ferree. Sur le versant du bassin atlantique se developpaient deja les premiers rios, affluents ou sous-affluents de North-Platte-river. Tout l'horizon du nord et de l'est etait couvert par cette immense courtine semi-circulaire, qui forme la portion septentrionale des Rocky-Mountains, dominee par le pic de Laramie. Entre cette courbure et la ligne de fer s'etendaient de vastes plaines, largement arrosees. Sur la droite du rail-road s'etageaient les premieres rampes du massif montagneux qui s'arrondit au sud

jusqu'aux sources de la riviere de l'Arkansas, l'un des grands tributaires du Missouri.

A midi et demi, les voyageurs entrevoyaient un instant le fort Halleck, qui commande cette contree. Encore quelques heures, et la traversee des montagnes Rocheuses serait accomplie. On pouvait donc esperer qu'aucun accident ne signalerait le passage du train a travers cette difficile region. La neige avait cesse de tomber. Le temps se mettait au froid sec. De grands oiseaux, effrayes par la locomotive, s'enfuyaient au loin. Aucun fauve, ours ou loup, ne se montrait sur la plaine. C'etait le desert dans son immense nudite.

Apres un dejeuner assez confortable, servi dans le wagon meme, Mr. Fogg et ses partenaires venaient de reprendre leur interminable whist, quand de violents coups de sifflet se firent entendre. Le train s'arreta.

Passepartout mit la tete a la portiere et ne vit rien qui motivat cet arret. Aucune station n'etait en vue.

Mrs. Aouda et Fix purent craindre un instant que Mr. Fogg ne songeat a descendre sur la voie. Mais le gentleman se contenta de dire a son domestique:

"Voyez donc ce que c'est."

Passepartout s'elanca hors du wagon. Une quarantaine de voyageurs avaient deja quitte leurs places, et parmi eux le colonel Stamp W. Proctor.

Le train etait arrete devant un signal tourne au rouge qui fermait la voie. Le mecanicien et le conducteur, etant descendus, discutaient assez vivement avec un garde-voie, que le chef de gare de Medicine-Bow, la station prochaine, avait envoye au-devant du train. Des voyageurs s'etaient approches et prenaient part a la discussion, -- entre autres le susdit colonel Proctor, avec son verbe haut et ses gestes imperieux.

Passepartout, ayant rejoint le groupe, entendit le garde-voie qui disait:

"Non! il n'y a pas moyen de passer! Le pont de Medicine-Bow est ebranle et ne supporterait pas le poids du train."

Ce pont, dont il etait question, etait un pont suspendu, jete sur un rapide, a un mille de l'endroit ou le convoi s'etait arrete. Au dire du garde-voie, il menacait ruine, plusieurs des fils etaient rompus, et il etait impossible d'en risquer le passage. Le garde-voie n'exagerait donc en aucune facon en

affirmant qu'on ne pouvait passer. Et d'ailleurs, avec les habitudes d'insouciance des Américains, on peut dire que, quand ils se mettent à être prudents, il y aurait folie à ne pas l'être.

Passepartout, n'osant aller prévenir son maître, écoutait, les dents serrées, immobile comme une statue.

Ah ça! s'écria le colonel Proctor, nous n'allons pas, j'imagine, rester ici à prendre racine dans la neige!"

"Colonel," répondit le conducteur, on a télégraphie à la station d'Omaha pour demander un train, mais il n'est pas probable qu'il arrive à Medicine-Bow avant six heures."

"Six heures!" s'écria Passepartout.

"Sans doute," répondit le conducteur. "D'ailleurs, ce temps nous sera nécessaire pour gagner à pied la station."

"À pied!" s'écrièrent tous les voyageurs.

"Mais à quelle distance est donc cette station?" demanda l'un d'eux au conducteur.

"A douze milles, de l'autre cote de la riviere."

"Douze milles dans la neige!" s'ecria Stamp W. Proctor.

Le colonel lanca une bordee de jurons, s'en prenant a la compagnie, s'en prenant au conducteur, et Passepartout, furieux, n'etait pas loin de faire chorus avec lui. Il y avait la un obstacle materiel contre lequel echoueraient, cette fois, toutes les bank-notes de son maitre.

Au surplus, le desappointement etait general parmi les voyageurs, qui, sans compter le retard, se voyaient obliges a faire une quinzaine de milles a travers la plaine couverte de neige. Aussi etait-ce un brouhaha, des exclamations, des vociferations, qui auraient certainement attire l'attention de Phileas Fogg, si ce gentleman n'eut ete absorbe par son jeu.

Cependant Passepartout se trouvait dans la necessite de le prevenir, et, la tete basse, il se dirigeait vers le wagon, quand le mecanicien du train -- un vrai Yankee, nomme Forster --, elevant la voix, dit:

"Messieurs, il y aurait peut-etre moyen de passer."

"Sur le pont" repondit un voyageur.

"Sur le pont."

"Avec notre train?" demanda le colonel.

"Avec notre train."

Passepartout s'etait arrete, et devorait les paroles du
mecanicien.

"Mais le pont menace ruine!" reprit le conducteur.

"N'importe," repondit Forster. Je crois qu'en lancant le train
avec son maximum de vitesse, on aurait quelques chances de
passer."

"Diable!" fit Passepartout.

Mais un certain nombre de voyageurs avaient ete immediatement
seduits par la proposition. Elle plaisait particulierement au
colonel Proctor. Ce cerveau brule trouvait la chose tres
faisable. Il rappela meme que des ingenieurs avaient eu l'idee

de passer des rivières "sans pont" avec des trains rigides lancés à toute vitesse, etc. Et, en fin de compte, tous les intéressés dans la question se rangerent à l'avis du mécanicien.

"Nous avons cinquante chances pour passer," disait l'un.

"Soixante," disait l'autre.

"Quatre-vingts!...quatre-vingt-dix sur cent!"

Passepartout était ahuri, quoiqu'il fut prêt à tout tenter pour opérer le passage du Medicine-creek, mais la tentative lui semblait un peu trop "américaine".

"D'ailleurs," pensa-t-il, "il y a une chose bien plus simple à faire, et ces gens-là n'y songent même pas!..."

"Monsieur," dit-il à un des voyageurs, "le moyen proposé par le mécanicien me paraît un peu hasardeux, mais..."

"Quatre-vingts chances! répondit le voyageur, qui lui tourna le dos.

"Je sais bien," répondit Passepartout en s'adressant à un autre

gentleman, "mais une simple reflexion..."

"Pas de reflexion, c'est inutile!" repondit l'Americain
interpelle en haussant les epaules, puisque le mecanicien assure
qu'on passera!"

"Sans doute," reprit Passepartout, "on passera, mais il serait
peut-etre plus prudent..."

"Quoi! prudent! s'ecria le colonel Proctor, que ce mot,
entendu par hasard, fit bondir. A grande vitesse, on vous dit!
Comprenez-vous? A grande vitesse!"

"Je sais... je comprends..." repetait Passepartout, auquel
personne ne laissait achever sa phrase, "mais il serait, sinon
plus prudent, puisque le mot vous choque, du moins plus
naturel..."

"Qui? que? quoi? Qu'a-t-il donc celui-la avec son naturel?.." s'ecria-t-on de toutes parts.

Le pauvre garcon ne savait plus de qui se faire entendre.

"Est-ce que vous avez peur?" lui demanda le colonel Proctor.

"Moi, peur!" s'ecria Passepartout. "Eh bien, soit! Je
montrai a ces gens-la qu'un Francais peut etre aussi americain
qu'eux!"

"En voiture! en voiture!" criait le conducteur.

"Oui! en voiture," repetait Passepartout, "en voiture! Et tout
de suite! Mais on ne m'empechera pas de penser qu'il eut ete
plus naturel de nous faire d'abord passer a pied sur ce pont,
nous autres voyageurs, puis le train ensuite!..."

Mais personne n'entendit cette sage reflexion, et personne n'eut
voulu en reconnaitre la justesse.

Les voyageurs etaient reintegres dans leur wagon. Passepartout
reprit sa place, sans rien dire de ce qui s'etait passe. Les
joueurs etaient tout entiers a leur whist.

La locomotive siffla vigoureusement. Le mecanicien, renversant
la vapeur, ramena son train en arriere pendant pres d'un mille
--, reculant comme un sauteur qui veut prendre son elan.

Puis, a un second coup de sifflet, la marche en avant

recommença: elle s'accéléra ; bientôt la vitesse devint effroyable ; on n'entendait plus qu'un seul hennissement sortant de la locomotive; les pistons battaient vingt coups à la seconde; les essieux des roues fumaient dans les boîtes à graisse. On sentait, pour ainsi dire, que le train tout entier, marchant avec une rapidité de cent milles à l'heure, ne pesait plus sur les rails. La vitesse mangeait la pesanteur.

Et l'on passa! Et ce fut comme un éclair. On ne vit rien du pont. Le convoi sauta, on peut le dire, d'une rive à l'autre, et le mécanicien ne parvint à arrêter sa machine emportée qu'à cinq milles au-delà de la station.

Mais à peine le train avait-il franchi la rivière, que le pont, définitivement ruiné, s'abîmait avec fracas dans le rapide de Medicine-Bow.

XXIX

OU IL SERA FAIT LE RECIT D'INCIDENTS DIVERS QUI NE SE RENCONTRENT QUE SUR LES RAIL-ROADS DE L'UNION

Le soir même, le train poursuivait sa route sans obstacles, dépassait le fort Sanders, franchissait la passe de Cheyenne et arrivait à la passe d'Evans. En cet endroit, le rail-road

atteignait le plus haut point du parcours, soit huit mille quatre-vingt-onze pieds au-dessus du niveau de l'océan. Les voyageurs n'avaient plus qu'à descendre jusqu'à l'Atlantique sur ces plaines sans limites, nivelées par la nature.

La se trouvait sur le / grand trunk 0 l'embranchement de Denver-city, la principale ville du Colorado. Ce territoire est riche en mines d'or et d'argent, et plus de cinquante mille habitants y ont déjà fixé leur demeure.

A ce moment, treize cent quatre-vingt-deux milles avaient été faits depuis San Francisco, en trois jours et trois nuits.

Quatre nuits et quatre jours, selon toute prévision, devaient suffire pour atteindre New York. Phileas Fogg se maintenait donc dans les délais réglementaires.

Pendant la nuit, on laissa sur la gauche le camp Walbah. Le Lodge-pole-creek courait parallèlement à la voie, en suivant la frontière rectiligne commune aux États du Wyoming et du Colorado. À onze heures, on entra dans le Nebraska, on passa près du Sedgwick, et l'on touchait à Julesburgh, place sur la branche sud de Platte-river.

C'est à ce point que se fit l'inauguration de l'Union Pacific Road, le 23 octobre 1867, et dont l'ingénieur en chef fut le général J. M. Dodge. Là s'arrêtèrent les deux puissantes

locomotives, remorquant les neuf wagons des invites, au nombre desquels figurait le vice-president, Mr. Thomas C. Durant ; la retentirent les acclamations; la, les Sioux et les Pawnies donnerent le spectacle d'une petite guerre indienne; la, les feux d'artifice eclaterent; la, enfin, se publia, au moyen d'une imprimerie portative, le premier numero du journal _Railway Pioneer_. Ainsi fut celebree l'inauguration de ce grand chemin de fer, instrument de progres et de civilisation, jete a travers le desert et destine a relier entre elles des villes et des cites qui n'existaient pas encore. Le sifflet de la locomotive, plus puissant que la lyre d'Amphion, allait bientot les faire surgir du sol americain.

A huit heures du matin, le fort Mac-Pherson etait laisse en arriere. Trois cent cinquante-sept milles separent ce point d'Omaha. La voie ferree suivait, sur sa rive gauche, les capricieuses sinuosites de la branche sud de Platte-river. A neuf heures, on arrivait a l'importante ville de North-Platte, batie entre ces deux bras du grand cours d'eau, qui se rejoignent autour d'elle pour ne plus former qu'une seule artere --, affluent considerable dont les eaux se confondent avec celles du Missouri, un peu au-dessus d'Omaha.

Le cent-unieme meridien etait franchi.

Mr. Fogg et ses partenaires avaient repris leur jeu. Aucun

d'eux ne se plaignait de la longueur de la route --, pas même le mort. Fix avait commencé par gagner quelques guinees, qu'il était en train de perdre, mais il ne se montrait pas moins passionné que Mr. Fogg. Pendant cette matinée, la chance favorisa singulièrement ce gentleman. Les atouts et les honneurs pleuvaient dans ses mains. A un certain moment, après avoir combiné un coup audacieux, il se préparait à jouer pique, quand, derrière la banquette, une voix se fit entendre, qui disait:

"Moi, je jouerais carreau..."

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, Fix levèrent la tête. Le colonel Proctor était près d'eux.

Stamp W. Proctor et Phileas Fogg se reconnurent aussitôt.

"Ah! c'est vous, monsieur l'Anglais," s'écria le colonel,

"c'est vous qui voulez jouer pique!"

"Et qui le joue," répondit froidement Phileas Fogg, en abattant un dix de cette couleur.

"Eh bien, il me plaît que ce soit carreau", répliqua le colonel Proctor d'une voix irritée.

Et il fit un geste pour saisir la carte jouee, en ajoutant:

"Vous n'entendez rien a ce jeu."

"Peut-etre serai-je plus habile a un autre," dit Phileas Fogg,
qui se leva.

"Il ne tient qu'a vous d'en essayer, fils de John Bull!"
repliqua le grossier personnage.

Mrs. Aouda etait devenue pale. Tout son sang lui reflua au
coeur. Elle avait saisi le bras de Phileas Fogg, qui la
repoussa doucement. Passepartout etait pret a se jeter sur
l'Americain, qui regardait son adversaire de l'air le plus
insultant. Mais Fix s'etait leve, et, allant au colonel
Proctor, il lui dit:

"Vous oubliez que c'est moi a qui vous avez affaire, monsieur,
moi que vous avez, non seulement injurie, mais frappe!"

"Monsieur Fix," dit Mr. Fogg, "je vous demande pardon, mais ceci
me regarde seul. En pretendant que j'avais tort de jouer pique,
le colonel m'a fait une nouvelle injure, et il m'en rendra

raison."

"Quand vous voudrez, et ou vous voudrez," repondit l'Americain, et a l'arme qu'il vous plaira!"

Mrs. Aouda essaya vainement de retenir Mr. Fogg. L'inspecteur tenta inutilement de reprendre la querelle a son compte.

Passepartout voulait jeter le colonel par la portiere, mais un signe de son maitre l'arreta. Phileas Fogg quitta le wagon, et l'Americain le suivit sur la passerelle.

"Monsieur," dit Mr. Fogg a son adversaire, "je suis fort presse de retourner en Europe, et un retard quelconque prejudicierait beaucoup a mes interets."

"Eh bien! qu'est-ce que cela me fait?" repondit le colonel Proctor.

"Monsieur," reprit tres poliment Mr. Fogg, "apres notre rencontre a San Francisco, j'avais forme le projet de venir vous retrouver en Amerique, des que j'aurais termine les affaires qui m'appellent sur l'ancien continent."

"Vraiment!"

"Voulez-vous me donner rendez-vous dans six mois?"

"Pourquoi pas dans six ans?"

"Je dis six mois," repondit Mr. Fogg, "et je serai exact au rendez-vous."

"Des defaites, tout cela!" s'ecria Stamp W. Proctor. "Tout de suite ou pas."

"Soit," repondit Mr. Fogg. "Vous allez a New York?"

"Non."

"A Chicago?"

"Non."

"A Omaha?"

"Peu vous importe! Connaissez-vous Plum-Creek?"

"Non," repondit Mr. Fogg.

"C'est la station prochaine. Le train y sera dans une heure.

Il y stationnera dix minutes. En dix minutes, on peut echanger quelques coups de revolver."

"Soit," repondit Mr. Fogg. "Je m'arreterai a Plum-Creek."

"Et je crois meme que vous y resterez!" ajouta l'Americain avec une insolence sans pareille.

"Qui sait, monsieur?" repondit Mr. Fogg, et il rentra dans son wagon, aussi froid que d'habitude.

La, le gentleman commença par rassurer Mrs. Aouda, lui disant que les fanfarons n'étaient jamais à craindre. Puis il pria Fix de lui servir de témoin dans la rencontre qui allait avoir lieu. Fix ne pouvait refuser, et Phileas Fogg reprit tranquillement son jeu interrompu, en jouant pique avec un calme parfait.

A onze heures, le sifflet de la locomotive annonça l'approche de la station de Plum-Creek. Mr. Fogg se leva, et, suivi de Fix, il se rendit sur la passerelle. Passepartout l'accompagnait, portant une paire de revolvers. Mrs. Aouda était restée dans le wagon, pâle comme une morte.

En ce moment, la porte de l'autre wagon s'ouvrit, et le colonel Proctor apparut également sur la passerelle, suivi de son témoin, un Yankee de sa trempe. Mais à l'instant où les deux adversaires allaient descendre sur la voie, le conducteur accourut et leur cria:

"On ne descend pas, messieurs."

"Et pourquoi?" demanda le colonel.

"Nous avons vingt minutes de retard, et le train ne s'arrête pas."

"Mais je dois me battre avec monsieur."

"Je le regrette," répondit l'employé, "mais nous repartons immédiatement. Voici la cloche qui sonne!"

La cloche sonnait, en effet, et le train se remit en route.

"Je suis vraiment désolé," messieurs, "dit alors le conducteur. En toute autre circonstance, j'aurais pu vous obliger. Mais, après tout, puisque vous n'avez pas eu le temps de vous battre

ici, qui vous empeche de vous battre en route?"

"Cela ne conviendra peut-etre pas a monsieur!" dit le colonel Proctor d'un air goguenard.

"Cela me convient parfaitement," repondit Phileas Fogg.

"Allons, decidement, nous sommes en Amerique!" pensa Passepartout, et le conducteur de train est un gentleman du meilleur monde!"

Et ce disant il suivit son maitre.

Les deux adversaires, leurs temoins, precedes du conducteur, se rendirent, en passant d'un wagon a l'autre, a l'arriere du train. Le dernier wagon n'etait occupe que par une dizaine de voyageurs. Le conducteur leur demanda s'ils voulaient bien, pour quelques instants, laisser la place libre a deux gentlemen qui avaient une affaire d'honneur a vider.

Comment donc! Mais les voyageurs etaient trop heureux de pouvoir etre agreables aux deux gentlemen, et ils se retirerent sur les passerelles.

Ce wagon, long d'une cinquantaine de pieds, se pretait tres convenablement a la circonstance. Les deux adversaires pouvaient marcher l'un sur l'autre entre les banquettes et s'arquebuser a leur aise. Jamais duel ne fut plus facile a regler. Mr. Fogg et le colonel Proctor, munis chacun de deux revolvers a six coups, entrerent dans le wagon. Leurs temoins, restes en dehors, les y enfermerent.

Au premier coup de sifflet de la locomotive, ils devaient commencer le feu... Puis, apres un laps de deux minutes, on retirerait du wagon ce qui resterait des deux gentlemen.

Rien de plus simple en verite. C'etait meme si simple, que Fix et Passepartout sentaient leur coeur battre a se briser.

On attendait donc le coup de sifflet convenu, quand soudain des cris sauvages retentirent. Des detonations les accompagnerent, mais elles ne venaient point du wagon reserve aux duellistes. Ces detonations se prolongeaient, au contraire, jusqu'a l'avant et sur toute la ligne du train. Des cris de frayeur se faisaient entendre a l'interieur du convoi.

Le colonel Proctor et Mr. Fogg, revolver au poing, sortirent aussitot du wagon et se precipiterent vers l'avant, ou retentissaient plus bruyamment les detonations et les cris.

Ils avaient compris que le train était attaqué par une bande de Sioux.

Ces hardis Indiens n'en étaient pas à leur coup d'essai, et plus d'une fois déjà ils avaient arrêté les convois. Suivant leur habitude, sans attendre l'arrêt du train, s'élançant sur les marchepieds au nombre d'une centaine, ils avaient escaladé les wagons comme fait un clown d'un cheval au galop.

Ces Sioux étaient munis de fusils. De là les détonations auxquelles les voyageurs, presque tous armés, ripostaient par des coups de revolver. Tout d'abord, les Indiens s'étaient précipités sur la machine. Le mécanicien et le chauffeur avaient été à demi assommés à coups de casse-tête. Un chef sioux, voulant arrêter le train, mais ne sachant pas manoeuvrer la manette du régulateur, avait largement ouvert l'introduction de la vapeur au lieu de la fermer, et la locomotive, emportée, courait avec une vitesse effroyable.

En même temps, les Sioux avaient envahi les wagons, ils couraient comme des singes en fureur sur les imperiales, ils enfonçaient les portières et luttaient corps à corps avec les voyageurs. Hors du wagon de bagages, force et pille, les colis étaient précipités sur la voie. Cris et coups de feu ne discontinuaient pas.

Cependant les voyageurs se defendaient avec courage. Certains wagons, barricades, soutenaient un siege, comme de veritables forts ambulants, emportes avec une rapidite de cent milles a l'heure.

Des le debut de l'attaque, Mrs. Aouda s'etait courageusement comportee. Le revolver a la main, elle se defendait heroiquement, tirant a travers les vitres brisees, lorsque quelque sauvage se presentait a elle. Une vingtaine de Sioux, frappes a mort, etaient tombes sur la voie, et les roues des wagons ecrasaient comme des vers ceux d'entre eux qui glissaient sur les rails du haut des passerelles. Plusieurs voyageurs, grievement atteints par les balles ou les casse-tete, gisaient sur les banquettes.

Cependant il fallait en finir. Cette lutte durait deja depuis dix minutes, et ne pouvait que se terminer a l'avantage des Sioux, si le train ne s'arretait pas. En effet, la station du fort Kearney n'etait pas a deux milles de distance. La se trouvait un poste americain; mais ce poste passe, entre le fort Kearney et la station suivante les Sioux seraient les maitres du train.

Le conducteur se battait aux cotes de Mr. Fogg, quand une balle le renversa. En tombant, cet homme s'ecria:

"Nous sommes perdus, si le train ne s'arrete pas avant cinq minutes!"

"Il s'arretera!" dit Phileas Fogg, qui voulut s'elancer hors du wagon.

"Restez, monsieur," lui cria Passepartout. "Cela me regarde!"

Phileas Fogg n'eut pas le temps d'arreter ce courageux garçon, qui, ouvrant une portiere sans etre vu des Indiens, parvint a se glisser sous le wagon. Et alors, tandis que la lutte continuait, pendant que les balles se croisaient au-dessus de sa tete, retrouvant son agilité, sa souplesse de clown, se faufilant sous les wagons, s'accrochant aux chaines, s'aidant du levier des freins et des longerons des chassis, rampant d'une voiture a l'autre avec une adresse merveilleuse, il gagna ainsi l'avant du train. Il n'avait pas ete vu, il n'avait pu l'etre.

La, suspendu d'une main entre le wagon des bagages et le tender, de l'autre il décrocha les chaines de surete; mais par suite de la traction operée, il n'aurait jamais pu parvenir a devisser la barre d'attelage, si une secousse que la machine éprouva n'eut fait sauter cette barre, et le train, détaché, resta peu a peu en arriere, tandis que la locomotive s'enfuyait avec une

nouvelle vitesse.

Emporte par la force acquise, le train roula encore pendant quelques minutes, mais les freins furent manoeuvres a l'interieur des wagons, et le convoi s'arreta enfin, a moins de cent pas de la station de Kearney.

La, les soldats du fort, attires par les coups de feu, accoururent en hate. Les Sioux ne les avaient pas attendus, et, avant l'arret complet du train, toute la bande avait decampe.

Mais quand les voyageurs se compterent sur le quai de la station, ils reconnurent que plusieurs manquaient a l'appel, et entre autres le courageux Francais dont le devouement venait de les sauver.

XXX

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG FAIT TOUT SIMPLEMENT SON DEVOIR

Trois voyageurs, Passepartout compris, avaient disparu.

Avaient-ils ete tues dans la lutte? Etaient-ils prisonniers des Sioux? On ne pouvait encore le savoir.

Les blesses etaient assez nombreux, mais on reconnut qu'aucun n'etait atteint mortellement. Un des plus grievement frappe, c'etait le colonel Proctor, qui s'etait bravement battu, et qu'une balle a l'aine avait renverse. Il fut transporte a la gare avec d'autres voyageurs, dont l'etat reclamait des soins immediats.

Mrs. Aouda etait sauve. Phileas Fogg, qui ne s'etait pas epargne, n'avait pas une egratignure. Fix etait blesse au bras, blessure sans importance. Mais Passepartout manquait, et des larmes coulaient des yeux de la jeune femme.

Cependant tous les voyageurs avaient quitte le train. Les roues des wagons etaient tachees de sang. Aux moyeux et aux rayons pendaient d'informes lambeaux de chair. On voyait a perte de vue sur la plaine blanche de longues trainees rouges. Les derniers Indiens disparaissaient alors dans le sud, du cote de Republican-river.

Mr. Fogg, les bras croises, restait immobile. Il avait une grave decision a prendre. Mrs. Aouda, pres de lui, le regardait sans prononcer une parole...Il comprit ce regard. Si son serviteur etait prisonnier, ne devait-il pas tout risquer pour l'arracher aux Indiens?...

"Je le retrouverai mort ou vivant," dit-il simplement a Mrs.

Aouda.

"Ah! monsieur... monsieur Fogg!" s'ecria la jeune femme, en saisissant les mains de son compagnon qu'elle couvrit de larmes.

"Vivant!" ajouta Mr. Fogg, "si nous ne perdons pas une minute!"

Par cette resolution, Phileas Fogg se sacrifiait tout entier. Il venait de prononcer sa ruine. Un seul jour de retard lui faisait manquer le paquebot a New York. Son pari etait irrevocablement perdu. Mais devant cette pensee: C'est mon devoir! il n'avait pas hesite.

Le capitaine commandant le fort Kearney etait la. Ses soldats -- une centaine d'hommes environ -- s'etaient mis sur la defensive pour le cas ou les Sioux auraient dirige une attaque directe contre la gare.

"Monsieur," dit Mr. Fogg au capitaine, "trois voyageurs ont disparu."

"Morts?" demanda le capitaine.

"Morts ou prisonniers," repondit Phileas Fogg. "La est une

incertitude qu'il faut faire cesser. Votre intention est-elle de poursuivre les Sioux?"

"Cela est grave, monsieur," dit le capitaine. "Ces Indiens peuvent fuir jusqu'au-dela de l'Arkansas! Je ne saurais abandonner le fort qui m'est confie."

"Monsieur," reprit Phileas Fogg, "il s'agit de la vie de trois hommes."

"Sans doute... mais puis-je risquer la vie de cinquante pour en sauver trois?"

"Je ne sais si vous le pouvez, monsieur, mais vous le devez."

"Monsieur," repondit le capitaine, "personne ici n'a a m'apprendre quel est mon devoir."

"Soit," dit froidement Phileas Fogg. "J'irai seul!"

"Vous, monsieur!" s'ecria Fix, qui s'etait approche, "aller seul a la poursuite des Indiens!"

"Voulez-vous donc que je laisse perir ce malheureux, a qui tout

ce qui est vivant ici doit la vie? J'irai."

"Eh bien, non, vous n'irez pas seul!" s'ecria le capitaine, emu malgre lui. "Non! Vous etes un brave coeur!... Trente hommes de bonne volonte!" ajouta-t-il en se tournant vers ses soldats.

Toute la compagnie s'avanca en masse. Le capitaine n'eut qu'a choisir parmi ces braves gens. Trente soldats furent designes, et un vieux sergent se mit a leur tete.

"Merci, capitaine! dit Mr. Fogg.

"Vous me permettrez de vous accompagner?" demanda Fix au gentleman.

"Vous ferez comme il vous plaira," monsieur, lui repondit Phileas Fogg. "Mais si vous voulez me rendre service, vous resterez pres de Mrs. Aouda. Au cas ou il m'arriverait malheur..."

Une paleur subite envahit la figure de l'inspecteur de police. Se separer de l'homme qu'il avait suivi pas a pas et avec tant de persistance! Le laisser s'aventurer ainsi dans ce desert! Fix regarda attentivement le gentleman, et, quoi qu'il en eut, malgre ses preventions, en depit du combat qui se livrait en

lui, il baissa les yeux devant ce regard calme et franc.

"Je resterai", dit-il.

Quelques instants après, Mr. Fogg avait serré la main de la jeune femme; puis, après lui avoir remis son précieux sac de voyage, il partait avec le sergent et sa petite troupe.

Mais avant de partir, il avait dit aux soldats:

"Mes amis, il y a mille livres pour vous si nous sauvons les prisonniers!"

Il était alors midi et quelques minutes.

Mrs. Aouda s'était retirée dans une chambre de la gare, et là, seule, elle attendait, songeant à Phileas Fogg, à cette générosité simple et grande, à ce tranquille courage. Mr. Fogg avait sacrifié sa fortune, et maintenant il jouait sa vie, tout cela sans hésitation, par devoir, sans phrases. Phileas Fogg était un héros à ses yeux.

L'inspecteur Fix, lui, ne pensait pas ainsi, et il ne pouvait contenir son agitation. Il se promenait fébrilement sur le quai

de la gare. Un moment subjugué, il redevenait lui-même. Fogg parti, il comprenait la sottise qu'il avait faite de le laisser partir. Quoi! cet homme qu'il venait de suivre autour du monde, il avait consenti à s'en séparer! Sa nature reprenait le dessus, il s'incriminait, il s'accusait, il se traitait comme s'il eût été le directeur de la police métropolitaine, admonestant un agent pris en flagrant délit de naïveté.

"J'ai été inepte!" pensait-il. "L'autre lui aura appris qui j'étais! Il est parti, il ne reviendra pas! Ou le reprendre maintenant? Mais comment ai-je pu me laisser fasciner ainsi, moi, Fix, moi, qui ai en poche son ordre d'arrestation! Décidément je ne suis qu'une bête!"

Ainsi raisonnait l'inspecteur de police, tandis que les heures s'écoulaient si lentement à son gré. Il ne savait que faire. Quelquefois, il avait envie de tout dire à Mrs. Aouda. Mais il comprenait comment il serait reçu par la jeune femme. Quel parti prendre? Il était tenté de s'en aller à travers les longues plaines blanches, à la poursuite de ce Fogg! Il ne lui semblait pas impossible de le retrouver. Les pas du détachement étaient encore imprimés sur la neige!... Mais bientôt, sous une couche nouvelle, toute empreinte s'effaçait.

Alors le découragement prit Fix. Il éprouva comme une insurmontable envie d'abandonner la partie. Or, précisément,

cette occasion de quitter la station de Kearney et de poursuivre ce voyage, si fecond en deconvenues, lui fut offerte.

En effet, vers deux heures apres midi, pendant que la neige tombait a gros flocons, on entendit de longs sifflets qui venaient de l'est. Une enorme ombre, precedee d'une lueur fauve, s'avancait lentement, considerablement grandie par les brumes, qui lui donnaient un aspect fantastique.

Cependant on n'attendait encore aucun train venant de l'est. Les secours reclames par le telegraphe ne pouvaient arriver sitot, et le train d'Omaha a San Francisco ne devait passer que le lendemain. -- On fut bientot fixe.

Cette locomotive qui marchait a petite vapeur, en jetant de grands coups de sifflet, c'etait celle qui, apres avoir ete detachee du train, avait continue sa route avec une si effrayante vitesse, emportant le chauffeur et le mecanicien inanimés. Elle avait couru sur les rails pendant plusieurs milles; puis, le feu avait baisse, faute de combustible; la vapeur s'etait detendue, et une heure apres, ralentissant peu a peu sa marche, la machine s'arretait enfin a vingt milles au-dela de la station de Kearney.

Ni le mecanicien ni le chauffeur n'avaient succombe, et, apres un evanouissement assez prolonge, ils etaient revenus a eux.

La machine etait alors arretee. Quand il se vit dans le desert, la locomotive seule, n'ayant plus de wagons a sa suite, le mecanicien comprit ce qui s'etait passe. Comment la locomotive avait ete detachee du train, il ne put le deviner, mais il n'etait pas douteux, pour lui, que le train, reste en arriere, se trouvat en detresse. Le mecanicien n'hesita pas sur ce qu'il devait faire. Continuer la route dans la direction d'Omaha etait prudent; retourner vers le train, que les Indiens pillaient peut-etre encore, etait dangereux...

N'importe! Des pelletees de charbon et de bois furent engouffrees dans le foyer de sa chaudiere, le feu se ranima, la pression monta de nouveau, et, vers deux heures apres midi, la machine revenait en arriere vers la station de Kearney. C'etait elle qui sifflait dans la brume.

Ce fut une grande satisfaction pour les voyageurs, quand ils virent la locomotive se mettre en tete du train. Ils allaient pouvoir continuer ce voyage si malheureusement interrompu.

A l'arrivee de la machine, Mrs. Aouda avait quitte la gare, et s'adressant au conducteur:

"Vous allez partir?" lui demanda-t-elle.

"A l'instant, madame."

"Mais ces prisonniers... nos malheureux compagnons..."

"Je ne puis interrompre le service," repondit le conducteur.

"Nous avons deja trois heures de retard."

"Et quand passera l'autre train venant de San Francisco?"

"Demain soir, madame."

"Demain soir! mais il sera trop tard. Il faut attendre..." .

"C'est impossible," repondit le conducteur. "Si vous voulez partir, montez en voiture."

"Je ne partirai pas," repondit la jeune femme. Fix avait entendu cette conversation. Quelques instants auparavant, quand tout moyen de locomotion lui manquait, il etait decide a quitter Kearney, et maintenant que le train etait la, pret a s'elancer, qu'il n'avait plus qu'a reprendre sa place dans le wagon, une irresistible force le rattachait au sol. Ce quai de la gare lui brulait les pieds, et il ne pouvait s'en arracher. Le combat

recommençait en lui. La colère de l'insuccès l'étouffait. Il voulait lutter jusqu'au bout.

Cependant les voyageurs et quelques blessés -- entre autres le colonel Proctor, dont l'état était grave -- avaient pris place dans les wagons. On entendait les bourdonnements de la chaudière surchauffée, et la vapeur s'échappait par les soupapes. Le mécanicien siffla, le train se mit en marche, et disparut bientôt, mêlant sa fumée blanche au tourbillon des neiges.

L'inspecteur Fix était resté.

Quelques heures s'écouleront. Le temps était fort mauvais, le froid très vif. Fix, assis sur un banc dans la gare, restait immobile. On eût pu croire qu'il dormait. Mrs. Aouda, malgré la rafale, quittait à chaque instant la chambre qui avait été mise à sa disposition. Elle venait à l'extrémité du quai, cherchant à voir à travers la tempête de neige, voulant percer cette brume qui réduisait l'horizon autour d'elle, écoutant si quelque bruit se ferait entendre. Mais rien. Elle rentrait alors, toute transie, pour revenir quelques moments plus tard, et toujours inutilement.

Le soir se fit. Le petit détachement n'était pas de retour. Ou était-il en ce moment? Avait-il pu rejoindre les Indiens? Y

avait-il eu lutte, ou ces soldats, perdus dans la brume, erraient-ils au hasard? Le capitaine du fort Kearney etait tres inquiet, bien qu'il ne voulut rien laisser paraître de son inquietude.

La nuit vint, la neige tomba moins abondamment, mais l'intensite du froid s'accrut. Le regard le plus intrepide n'eut pas considere sans epouvante cette obscure immensite. Un absolu silenceregnait sur la plaine. Ni le vol d'un oiseau, ni la passee d'un fauve n'en troublait le calme infini.

Pendant toute cette nuit, Mrs. Aouda, l'esprit plein de pressentiments sinistres, le coeur rempli d'angoisses, erra sur la lisiere de la prairie. Son imagination l'emportait au loin et lui montrait mille dangers. Ce qu'elle souffrit pendant ces longues heures ne saurait s'exprimer.

Fix etait toujours immobile a la meme place, mais, lui non plus, il ne dormait pas. A un certain moment, un homme s'etait approche, lui avait parle meme, mais l'agent l'avait renvoye, apres repondu a ses paroles par un signe negatif.

La nuit s'ecoula ainsi. A l'aube, le disque a demi eteint du soleil se leva sur un horizon embrume. Cependant la portee du regard pouvait s'etendre a une distance de deux milles. C'etait vers le sud que Phileas Fogg et le detachement s'etaient

diriges.. Le sud etait absolument desert. Il etait alors sept heures du matin.

Le capitaine, extremement soucieux, ne savait quel parti prendre. Devait-il envoyer un second detachement au secours du premier? Devait-il sacrifier de nouveaux hommes avec si peu de chances de sauver ceux qui etaient sacrifies tout d'abord? Mais son hesitation ne dura pas, et d'un geste, appelant un de ses lieutenants, il lui donnait l'ordre de pousser une reconnaissance dans le sud --, quand des coups de feu eclaterent. Etait-ce un signal? Les soldats se jeterent hors du fort, et a un demi-mille ils apercurent une petite troupe qui revenait en bon ordre.

Mr. Fogg marchait en tete, et pres de lui Passepartout et les deux autres voyageurs, arraches aux mains des Sioux.

Il y avait eu combat a dix milles au sud de Kearney. Peu d'instants avant l'arrivee du detachement, Passepartout et ses deux compagnons luttaienent deja contre leurs gardiens, et le Francais en avait assomme trois a coups de poing, quand son maitre et les soldats se precipiterent a leur secours.

Tous, les sauveurs et les sauves, furent accueillis par des cris de joie, et Phileas Fogg distribua aux soldats la prime qu'il leur avait promise, tandis que Passepartout se repetait, non

sans quelque raison:

"Decidement, il faut avouer que je coute cher a mon maitre!"

Fix, sans prononcer une parole, regardait Mr. Fogg, et il eut ete difficile d'analyser les impressions qui se combattaient alors en lui. Quant a Mrs. Aouda, elle avait pris la main du gentleman, et elle la serrait dans les siennes, sans pouvoir prononcer une parole!

Cependant Passepartout, des son arrivee, avait cherche le train dans la gare. Il croyait le trouver la, pret a filer sur Omaha, et il esperait que l'on pourrait encore regagner le temps perdu.

"Le train, le train!" s'ecria-t-il.

"Parti," repondit Fix.

"Et le train suivant, quand passera-t-il?" demanda Phileas Fogg.

"Ce soir seulement."

"Ah!" repondit simplement l'impassible gentleman.

XXXI

DANS LEQUEL L'INSPECTEUR FIX PREND TRES SERIEUSEMENT LES
INTERETS DE PHILEAS FOGG

Phileas Fogg se trouvait en retard de vingt heures.

Passepartout, la cause involontaire de ce retard, etait
desespere. Il avait decidement ruine son maitre!

En ce moment, l'inspecteur s'approcha de Mr. Fogg, et, le
regardant bien en face:

"Tres serieusement, monsieur, lui demanda-t-il, vous etes
presse?"

"Tres serieusement," repondit Phileas Fogg.

"J'insiste," reprit Fix. "Vous avez bien interet a etre a New
York le 11, avant neuf heures du soir, heure du depart du
paquebot de Liverpool?"

"Un interet majeur."

"Et si votre voyage n'eut pas été interrompu par cette attaque d'Indiens, vous seriez arrivé à New York le 11, dès le matin?"

"Oui, avec douze heures d'avance sur le paquebot."

"Bien. Vous avez donc vingt heures de retard. Entre vingt et douze, l'écart est de huit. C'est huit heures à regagner.

Voulez-vous tenter de le faire?"

"À pied?" demanda Mr. Fogg.

"Non, en traîneau," répondit Fix, "en traîneau à voiles. Un homme m'a proposé ce moyen de transport."

C'était l'homme qui avait parlé à l'inspecteur de police pendant la nuit, et dont Fix avait refusé l'offre. Phileas Fogg ne répondit pas à Fix; mais Fix lui ayant montré l'homme en question qui se promenait devant la gare, le gentleman alla à lui.

Un instant après, Phileas Fogg et cet Américain, nommé Mudge, entraient dans une hutte construite au bas du fort Kearney.

La, Mr. Fogg examina un assez singulier véhicule, sorte de châssis, établi sur deux longues poutres, un peu relevées à

l'avant comme les semelles d'un traîneau, et sur lequel cinq ou six personnes pouvaient prendre place. Au tiers du châssis, sur l'avant, se dressait un mat très élevé, sur lequel s'enverguait une immense brigantine. Ce mat, solidement retenu par des haubans métalliques, tendait un étai de fer qui servait à guider un foc de grande dimension. À l'arrière, une sorte de gouvernail-godille permettait de diriger l'appareil.

C'était, on le voit, un traîneau grec en sloop. Pendant l'hiver, sur la plaine glacée, lorsque les trains sont arrêtés par les neiges, ces véhicules font des traversées extrêmement rapides d'une station à l'autre. Ils sont, d'ailleurs, prodigieusement voilés -- plus voilés même que ne peut l'être un cotre de course, exposé à chavirer --, et, vent arrière, ils glissent à la surface des prairies avec une rapidité égale, sinon supérieure, à celle des express.

En quelques instants, un marché fut conclu entre Mr. Fogg et le patron de cette embarcation de terre. Le vent était bon. Il soufflait de l'ouest en grande brise. La neige était durcie, et Mudge se faisait fort de conduire Mr. Fogg en quelques heures à la station d'Omaha. Là, les trains sont fréquents et les voies nombreuses, qui conduisent à Chicago et à New York. Il n'était pas impossible que le retard fut regagné. Il n'y avait donc pas à hésiter à tenter l'aventure.

Mr. Fogg, ne voulant pas exposer Mrs. Aouda aux tortures d'une traversée en plein air, par ce froid que la vitesse rendrait plus insupportable encore, lui proposa de rester sous la garde de Passepartout à la station de Kearney. L'honnête garçon se chargerait de ramener la jeune femme en Europe par une route meilleure et dans des conditions plus acceptables.

Mrs. Aouda refusa de se séparer de Mr. Fogg, et Passepartout se sentit très heureux de cette détermination. En effet, pour rien au monde il n'eût voulu quitter son maître, puisque Fix devait l'accompagner.

Quant à ce que pensait alors l'inspecteur de police ce serait difficile à dire. Sa conviction avait-elle été ébranlée par le retour de Phileas Fogg, ou bien le tenait-il pour un coquin extrêmement fort, qui, son tour du monde accompli, devait croire qu'il serait absolument en sûreté en Angleterre? Peut-être l'opinion de Fix touchant Phileas Fogg était-elle en effet modifiée. Mais il n'en était pas moins décidé à faire son devoir et, plus impatient que tous, à presser de tout son pouvoir le retour en Angleterre.

À huit heures, le traîneau était prêt à partir. Les voyageurs -- on serait tenté de dire les passagers -- y prenaient place et se serraient étroitement dans leurs couvertures de voyage. Les deux immenses voiles étaient hissées, et, sous l'impulsion du

vent, le vehicule filait sur la neige durcie avec une rapidite de quarante milles a l'heure.

La distance qui separe le fort Kearney d'Omaha est, en droite ligne -- a vol d'abeille, comme disent les Americains --, de deux cents milles au plus. Si le vent tenait, en cinq heures cette distance pouvait etre franchie. Si aucun incident ne se produisait, a une heure apres midi le traineau devait avoir atteint Omaha.

Quelle traversee! Les voyageurs, presses les uns contre les autres, ne pouvaient se parler. Le froid, accru par la vitesse, leur eut coupe la parole. Le traineau glissait aussi legerement a la surface de la plaine qu'une embarcation a la surface des eaux --, avec la houle en moins. Quand la brise arrivait en rasant la terre, il semblait que le traineau fut enleve du sol par ses voiles, vastes ailes d'une immense envergure. Mudge, au gouvernail se maintenait dans la ligne droite, et, d'un coup de godille il rectifiait les embardees que l'appareil tendait a faire. Toute la toile portait. Le foc avait ete perque et n'etait plus abrite par la brigantine. Un mat de hune fut guinde, et une fleche, tendue au vent, ajouta sa puissance d'impulsion a celle des autres voiles. On ne pouvait l'estimer, mathematiquement, mais certainement la vitesse du traineau ne devait pas etre moindre de quarante milles a l'heure.

"Si rien ne casse," dit Mudge, "nous arriverons!"

Et Mudge avait intérêt à arriver dans le délai convenu, car Mr. Fogg, fidèle à son système, l'avait alléché par une forte prime.

La prairie, que le traîneau coupait en ligne droite, était plate comme une mer. On eût dit un immense étang glacé. Le rail-road qui desservait cette partie du territoire remontait, du sud-ouest au nord-ouest, par Grand-Island, Columbus, ville importante du Nebraska, Schuyler, Fremont, puis Omaha. Il suivait pendant tout son parcours la rive droite de Platte-river. Le traîneau, abrégant cette route, prenait la corde de l'arc décrit par le chemin de fer. Mudge ne pouvait craindre d'être arrêté par la Platte-river, à ce petit coude qu'elle fait en avant de Fremont, puisque ses eaux étaient glacées. Le chemin était donc entièrement débarrassé d'obstacles, et Phileas Fogg n'avait donc que deux circonstances à redouter: une avarie à l'appareil, un changement ou une tombée du vent.

Mais la brise ne mollissait pas. Au contraire. Elle soufflait à courber le mat, que les haubans de fer maintenaient solidement. Ces filins métalliques, semblables aux cordes d'un instrument, resonnaient comme si un archet eût provoqué leurs vibrations. Le traîneau s'enlevait au milieu d'une harmonie plaintive, d'une intensité toute particulière.

"Ces cordes donnent la quinte et l'octave", dit Mr. Fogg.

Et ce furent les seules paroles qu'il prononça pendant cette traversée. Mrs. Aouda, soigneusement empaquetée dans les fourrures et les couvertures de voyage, était, autant que possible, préservée des atteintes du froid.

Quant à Passepartout, la face rouge comme le disque solaire quand il se couche dans les brumes, il humait cet air piquant. Avec le fond d'imperturbable confiance qu'il possédait, il s'était repris à espérer. Au lieu d'arriver le matin à New York, on y arriverait le soir, mais il y avait encore quelques chances pour que ce fut avant le départ du paquebot de Liverpool.

Passepartout avait même éprouvé une forte envie de serrer la main de son allié Fix. Il n'oubliait pas que c'était l'inspecteur lui-même qui avait procuré le traîneau à voiles, et, par conséquent, le seul moyen qu'il y eût de gagner Omaha en temps utile. Mais, par on ne sait quel pressentiment, il se tint dans sa réserve accoutumée.

En tout cas, une chose que Passepartout n'oublierait jamais, c'était le sacrifice que Mr. Fogg avait fait, sans hésiter, pour

l'arracher aux mains des Sioux. A cela, Mr. Fogg avait risqué sa fortune et sa vie... Non! son serviteur ne l'oublierait pas!

Pendant que chacun des voyageurs se laissait aller à des réflexions si diverses, le traîneau volait sur l'immense tapis de neige. S'il passait quelques creeks, affluents ou sous-affluents de la Little-Blue-river, on ne s'en apercevait pas. Les champs et les cours d'eau disparaissaient sous une blancheur uniforme. La plaine était absolument déserte.

Comprise entre l'Union Pacific Road et l'embranchement qui doit réunir Kearney à Saint-Joseph, elle formait comme une grande île inhabitée. Pas un village, pas une station, pas même un fort.

De temps en temps, on voyait passer comme un éclair quelque arbre grimaçant, dont le blanc squelette se tordait sous la brise. Parfois, des bandes d'oiseaux sauvages s'enlevaient du même vol. Parfois aussi, quelques loups de prairies, en troupes ombreuses, maigres, affamés, poussés par un besoin féroce, luttaient de vitesse avec le traîneau. Alors Passepartout, le revolver à la main, se tenait prêt à faire feu sur les plus rapprochés. Si quelque accident eût alors arrêté le traîneau, les voyageurs, attaqués par ces féroces carnassiers, auraient couru les plus grands risques. Mais le traîneau tenait bon, il ne tardait pas à prendre de l'avance, et bientôt toute la bande hurlante restait en arrière.

À midi, Mudge reconnut à quelques indices qu'il passait le cours glacial de la Platte-river. Il ne dit rien, mais il était déjà

sur que, vingt milles plus loin, il aurait atteint la station
d'Omaha.

Et, en effet, il n'était pas une heure, que ce guide habile,
abandonnant la barre, se précipitait aux drisses des voiles et
les amenait en bande, pendant que le traîneau, emporté par son
irrésistible élan, franchissait encore un demi-mille à sec de
toile.

Enfin il s'arrêta, et Mudge, montrant un amas de toits blancs de
neige, disait:

"Nous sommes arrivés."

Arrivés! Arrivés, en effet, à cette station qui, par des trains
nombreux, est quotidiennement en communication avec l'est des
Etats-Unis!

Passepartout et Fix avaient sauté à terre et secouaient leurs
membres engourdis. Ils aidèrent Mr. Fogg et la jeune femme à
descendre du traîneau. Phileas Fogg régla généreusement avec
Mudge, auquel Passepartout serra la main comme à un ami, et tous
se précipitèrent vers la gare d'Omaha.

C'est à cette importante cité du Nebraska que s'arrête le chemin

de fer du Pacifique proprement dit, qui met le bassin du Mississippi en communication avec le grand ocean. Pour aller d'Omaha a Chicago, le rail-road, sous le nom de "Chicago-Rock-island-road", court directement dans l'est en desservant cinquante stations.

Un train direct etait pret a partir. Phileas Fogg et ses compagnons n'eurent que le temps de se precipiter dans un wagon. Ils n'avaient rien vu d'Omaha, mais Passepartout s'avoua a lui-meme qu'il n'y avait pas lieu de le regretter, et que ce n'etait pas de voir qu'il s'agissait.

Avec une extreme rapidite, ce train passa dans l'Etat d'Iowa, par Council-Bluffs, Des Moines, Iowa-city. Pendant la nuit, il traversait le Mississippi a Davenport, et par Rock-Island, il entrait dans l'Illinois. Le lendemain, 10, a quatre heures du soir il arrivait a Chicago, deja relevee de ses ruines, et plus fierement assise que jamais sur les bords de son beau lac Michigan.

Neuf cents milles separent Chicago de New York. Les trains ne manquaient pas a Chicago. Mr. Fogg passa immediatement de l'un dans l'autre. La fringante locomotive du "Pittsburg-Fort-Wayne-Chicago-rail-road" partit a toute vitesse, comme si elle eut compris que l'honorable gentleman n'avait pas de temps a perdre. Elle traversa comme un éclair l'Indiana,

l'Ohio, la Pennsylvanie, le New Jersey, passant par des villes aux noms antiques, dont quelques-unes avaient des rues et des tramways, mais pas de maisons encore. Enfin l'Hudson apparut, et, le 11 decembre, a onze heures un quart du soir, le train s'arretait dans la gare, sur la rive droite du fleuve, devant le "pier" meme des steamers de la ligne Cunard, autrement dite "British and North American royal mail steam packet Co."

Le _China_, a destination de Liverpool, etait parti depuis quarante-cinq minutes !

XXXII

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG ENGAGE UNE LUTTE DIRECTE CONTRE LA MAUVAISE CHANCE

En partant, le _China_ semblait avoir emporte avec lui le dernier espoir de Phileas Fogg.

En effet, aucun des autres paquebots qui font le service direct entre l'Amerique et l'Europe, ni les transatlantiques francais, ni les navires du "White-Star-line", ni les steamers de la Compagnie Imman, ni ceux de la ligne Hambourgeoise, ni autres, ne pouvaient servir les projets du gentleman.

En effet, le Pereire, de la Compagnie transatlantique française -- dont les admirables batiments egalent en vitesse et surpassent en confortable tous ceux des autres lignes, sans exception --, ne partait que le surlendemain, 14 decembre. Et d'ailleurs, de meme que ceux de la Compagnie hambourgeoise, il n'allait pas directement a Liverpool ou a Londres, mais au Havre, et cette traversee supplementaire du Havre a Southampton, en retardant Phileas Fogg, eut annule ses derniers efforts.

Quant aux paquebots Imman, dont l'un, le City-of-Paris, mettait en mer le lendemain, il n'y fallait pas songer. Ces navires sont particulierement affectes au transport des emigrants, leurs machines sont faibles, ils naviguent autant a la voile qu'a la vapeur, et leur vitesse est mediocre. Ils employaient a cette traversee de New York a l'Angleterre plus de temps qu'il n'en restait a Mr. Fogg pour gagner son pari.

De tout ceci le gentleman se rendit parfaitement compte en consultant son Bradshaw, qui lui donnait, jour par jour, les mouvements de la navigation transoceanienne.

Passepartout etait aneanti. Avoir manque le paquebot de quarante-cinq minutes, cela le tuait. C'etait sa faute a lui, qui, au lieu d'aider son maitre, n'avait cesse de semer des obstacles sur sa route! Et quand il revoyait dans son esprit tous les incidents du voyage, quand il supputait les sommes

depensees en pure perte et dans son seul interet, quand il songeait que cet enorme pari, en y joignant les frais considerables de ce voyage devenu inutile, ruinait completement Mr. Fogg, il s'accablait d'injures.

Mr. Fogg ne lui fit, cependant, aucun reproche, et, en quittant le pier des paquebots transatlantiques, il ne dit que ces mots:

"Nous aviserons demain. Venez."

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, Fix, Passepartout traverserent l'Hudson dans le Jersey-city-ferry-boat, et monterent dans un fiacre, qui les conduisit a l'hotel Saint-Nicolas, dans Broadway. Des chambres furent mises a leur disposition, et la nuit se passa, courte pour Phileas Fogg, qui dormit d'un sommeil parfait, mais bien longue pour Mrs. Aouda et ses compagnons, auxquels leur agitation ne permit pas de reposer.

Le lendemain, c'etait le 12 decembre. Du 12, sept heures du matin, au 21, huit heures quarante-cinq minutes du soir, il restait neuf jours treize heures et quarante-cinq minutes. Si donc Phileas Fogg fut parti la veille par le China, l'un des meilleurs marcheurs de la ligne Cunard, il serait arrive a Liverpool, puis a Londres, dans les delais voulus!

Mr. Fogg quitta l'hotel, seul, apres avoir recommande a son domestique de l'attendre et de prevenir Mrs. Aouda de se tenir prete a tout instant.

Mr. Fogg se rendit aux rives de l'Hudson, et parmi les navires amarres au quai ou ancrés dans le fleuve, il rechercha avec soin ceux qui etaient en partance. Plusieurs batiments avaient leur guidon de depart et se preparaient a prendre la mer a la maree du matin, car dans cet immense et admirable port de New York, il n'est pas de jour ou cent navires ne fassent route pour tous les points du monde; mais la plupart etaient des batiments a voiles, et ils ne pouvaient convenir a Phileas Fogg.

Ce gentleman semblait devoir echouer dans sa derniere tentative, quand il apercut, mouille devant la Batterie, a une encablure au plus, un navire de commerce a helice, de formes fines, dont la cheminee, laissant echapper de gros flocons de fumee, indiquait qu'il se preparait a appareiller.

Phileas Fogg hela un canot, s'y embarqua, et, en quelques coups d'aviron, il se trouvait a l'echelle de l'_Henrietta_, steamer a coque de fer, dont tous les hauts etaient en bois.

Le capitaine de l'_Henrietta_ etait a bord. Phileas Fogg monta sur le pont et fit demander le capitaine. Celui-ci se presenta aussitot.

C'était un homme de cinquante ans, une sorte le loup de mer, un bougon qui ne devait pas être commode. Gros yeux, teint de cuivre oxyde, cheveux rouges, forte encolure, -- rien de l'aspect d'un homme du monde.

"Le capitaine?" demanda Mr. Fogg.

"C'est moi."

"Je suis Phileas Fogg, de Londres."

"Et moi, Andrew Speedy, de Cardiff."

"Vous allez partir?..."

"Dans une heure."

"Vous êtes chargé pour..?."

"Bordeaux."

"Et votre cargaison?"

"Des cailloux dans le ventre. Pas de fret. Je pars sur lest."

"Vous avez des passagers?"

"Pas de passagers. Jamais de passagers. Marchandise encombrante et raisonnante."

"Votre navire marche bien?"

"Entre onze et douze noeuds. L'_Henrietta_, bien connue."

"Voulez-vous me transporter a Liverpool, moi et trois personnes?"

"A Liverpool? Pourquoi pas en Chine?"

"Je dis Liverpool."

"Non!"

"Non?"

"Non. Je suis en partance pour Bordeaux, et je vais a
Bordeaux."

"N'importe quel prix?"

"N'importe quel prix."

Le capitaine avait parle d'un ton qui n'admettait pas de
replique.

"Mais les armateurs de l'_Henrietta_..." reprit Phileas Fogg.

"Les armateurs, c'est moi," repondit le capitaine. "Le navire
m'appartient."

"Je vous affrete."

"Non."

"Je vous l'achete."

"Non."

Phileas Fogg ne sourcilla pas. Cependant la situation etait grave. Il n'en etait pas de New York comme de Hong-Kong, ni du capitaine de l'_Henrietta_' comme du patron de la _Tankadere_. Jusqu'ici l'argent du gentleman avait toujours eu raison des obstacles. Cette fois-ci, l'argent echouait.

Cependant, il fallait trouver le moyen de traverser l'Atlantique en bateau -- a moins de le traverser en ballon --, ce qui eut ete fort aventureux, et ce qui, d'ailleurs, n'etait pas realisable.

Il parait, pourtant, que Phileas Fogg eut une idee, car il dit au capitaine:

"Eh bien, voulez-vous me mener a Bordeaux?"

"Non, quand meme vous me paieriez deux cents dollars!"

"Je vous en offre deux mille (10 000 F)."

"Par personne?"

"Par personne."

"Et vous etes quatre?"

"Quatre."

Le capitaine Speedy commença a se gratter le front, comme s'il eut voulu en arracher l'épiderme. Huit mille dollars a gagner, sans modifier son voyage, cela valait bien la peine qu'il mit de côté son antipathie prononcée pour toute espèce de passager. Des passagers a deux mille dollars, d'ailleurs, ce ne sont plus des passagers, c'est de la marchandise précieuse.

"Je pars a neuf heures, dit simplement le capitaine Speedy, et si vous et les vôtres, vous etes la?..."

"A neuf heures, nous serons a bord!" répondit non moins simplement Mr. Fogg.

Il était huit heures et demie. Débarquer de l'_Henrietta_, monter dans une voiture, se rendre a l'hôtel Saint-Nicolas, en ramener Mrs. Aouda, Passepartout, et même l'inseparable Fix, auquel il offrait gracieusement le passage, cela fut fait par le gentleman avec ce calme qui ne l'abandonnait en aucune circonstance.

Au moment où l'_Henrietta_ appareillait, tous quatre étaient à bord.

Lorsque Passepartout apprit ce que coûterait cette dernière traversée, il poussa un de ces "Oh!" prolongés, qui parcoururent tous les intervalles de la gamme chromatique descendante!

Quant à l'inspecteur Fix, il se dit que décidément la Banque d'Angleterre ne sortirait pas indemne de cette affaire. En effet, en arrivant et en admettant que le sieur Fogg n'en jetât pas encore quelques poignées à la mer, plus de sept mille livres (175 000 F) manqueraient au sac à bank-notes!

XXXIII

OU PHILEAS FOGG SE MONTRE À LA HAUTEUR DES CIRCONSTANCES

Une heure après, le steamer _Henrietta_ dépassait le Light-boat qui marque l'entrée de l'Hudson, tournait la pointe de Sandy-Hook et donnait en mer. Pendant la journée, il prolongea Long-Island, au large du feu de Fire-Island, et courut rapidement vers l'est.

Le lendemain, 13 décembre, à midi, un homme monta sur la

passerelle pour faire le point. Certes, on doit croire que cet homme etait le capitaine Speedy! Pas le moins du monde. C'etait Phileas Fogg. esq.

Quant au capitaine Speedy, il etait tout bonnement enferme a clef dans sa cabine, et poussait des hurlements qui denotaient une colere, bien pardonnable, poussee jusqu'au paroxysme.

Ce qui s'etait passe etait tres simple. Phileas Fogg voulait aller a Liverpool, le capitaine ne voulait pas l'y conduire.

Alors Phileas Fogg avait accepte de prendre passage pour Bordeaux, et, depuis trente heures qu'il etait a bord, il avait si bien manoeuvre a coups de bank-notes, que l'equipage, matelots et chauffeurs -- equipage un peu interlope, qui etait en assez mauvais termes avec le capitaine --, lui appartenait.

Et voila pourquoi Phileas Fogg commandait au lieu et place du capitaine Speedy, pourquoi le capitaine etait enferme dans sa cabine, et pourquoi enfin l'_Henrietta_ se dirigeait vers Liverpool.

Seulement, il etait tres clair, a voir manoeuvrer Mr. Fogg, que Mr. Fogg avait ete marin.

Maintenant, comment finirait l'aventure, on le saurait plus tard. Toutefois, Mrs. Aouda ne laissait pas d'etre inquiete, sans en rien dire. Fix, lui, avait ete abasourdi tout d'abord.

Quant a Passepartout, il trouvait la chose tout simplement adorable.

"Entre onze et douze noeuds", avait dit le capitaine Speedy, et en effet l'_Henrietta_ se maintenait dans cette moyenne de vitesse.

Si donc -- que de "si" encore! -- si donc la mer ne devenait pas trop mauvaise, si le vent ne sautait pas dans l'est, s'il ne survenait aucune avarie au batiment, aucun accident a la machine, l'_Henrietta_, dans les neuf jours comptes du 12 decembre au 21, pouvait franchir les trois mille milles qui separent New York de Liverpool. Il est vrai qu'une fois arrive, l'affaire de l'_Henrietta_ brochant sur l'affaire de la Banque, cela pouvait mener le gentleman un peu plus loin qu'il ne voudrait.

Pendant les premiers jours, la navigation se fit dans d'excellentes conditions. La mer n'etait pas trop dure; le vent paraissait fixe au nord-est ; les voiles furent etablies, et, sous ses goelettes, l'_Henrietta_ marcha comme un vrai transatlantique.

Passepartout etait enchante. Le dernier exploit de son maitre, dont il ne voulait pas voir les consequences, l'enthousiasmait. Jamais l'equipage n'avait vu un garcon plus gai, plus agile. Il

faisait mille amities aux matelots et les etonnait par ses tours de voltige. Il leur prodiguait les meilleurs noms et les boissons les plus attrayantes. Pour lui, ils manoeuvraient comme des gentlemen, et les chauffeurs chauffaient comme des heros. Sa bonne humeur, tres communicative, s'impregnait a tous. Il avait oublie le passe, les ennuis, les perils. Il ne songeait qu'a ce but, si pres d'etre atteint, et parfois il bouillait d'impatience, comme s'il eut ete chauffe par les fourneaux de l'_Henrietta_. Souvent aussi, le digne garcon tournait autour de Fix; il le regardait d'un oeil " qui en disait long"! mais il ne lui parlait pas, car il n'existait plus aucune intimite entre les deux anciens amis.

D'ailleurs Fix, il faut le dire, n'y comprenait plus rien! La conquete de l'_Henrietta_, l'achat de son equipage, ce Fogg manoeuvrant comme un marin consommé, tout cet ensemble de choses l'etourdissait. Il ne savait plus que penser! Mais, apres tout, un gentleman qui commençait par voler cinquante-cinq mille livres pouvait bien finir par voler un batiment. Et Fix fut naturellement amene a croire que l'_Henrietta_, dirigee par Fogg, n'allait point du tout a Liverpool, mais dans quelque point du monde ou le voleur, devenu pirate, se mettrait tranquillement en surete! Cette hypothese, il faut bien l'avouer, etait on ne peut plus plausible, et le detective commençait a regretter tres serieusement de s'etre embarque dans cette affaire.

Quant au capitaine Speedy, il continuait a hurler dans sa cabine, et Passepartout, charge de pourvoir a sa nourriture, ne le faisait qu'en prenant les plus grandes precautions, quelque vigoureux qu'il fut. Mr. Fogg, lui, n'avait plus meme l'air de se douter qu'il y eut un capitaine a bord.

Le 13, on passe sur la queue du banc de Terre-Neuve. Ce sont la de mauvais parages. Pendant l'hiver surtout, les brumes y sont frequentes, les coups de vent redoutables. Depuis la veille, le barometre, brusquement abaisse, faisait pressentir un changement prochain dans l'atmosphere. En effet, pendant la nuit, la temperature se modifia, le froid devint plus vif, et en meme temps le vent sauta dans le sud-est.

C'etait un contretemps. Mr. Fogg, afin de ne point s'ecarter de sa route, dut serrer ses voiles et forcer de vapeur. Neanmoins, la marche du navire fut ralentie, attendu l'etat de la mer, dont les longues lames brisaient contre son etrave. Il eprouva des mouvements de tangage tres violents, et cela au detriment de sa vitesse. La brise tournait peu a peu a l'ouragan, et l'on prevoyait deja le cas ou l'_Henrietta_ ne pourrait plus se maintenir debout a la lame. Or, s'il fallait fuir, c'etait l'inconnu avec toutes ses mauvaises chances.

Le visage de Passepartout se rembrunit en meme temps que le ciel, et, pendant deux jours, l'honnete garcon eprouva de

mortelles transes.

Mais Phileas Fogg etait un marin hardi, qui savait tenir tete a la mer, et il fit toujours route, meme sans se mettre sous petite vapeur. L'_Henrietta_, quand elle ne pouvait s'elever a la lame, passait au travers, et son pont etait balaye en grand, mais elle passait.

Quelquefois aussi l'helice emergeait, battant l'air de ses branches affolees, lorsqu'une montagne d'eau soulevait l'arriere hors des flots, mais le navire allait toujours de l'avant.

Toutefois le vent ne fraichit pas autant qu'on aurait pu le craindre. Ce ne fut pas un de ces ouragans qui passent avec une vitesse de quatre-vingt-dix milles a l'heure. Il se tint au grand frais, mais malheureusement il souffla avec obstination de la partie du sud-est et ne permit pas de faire de la toile. Et cependant, ainsi qu'on va le voir, il eut ete bien utile de venir en aide a la vapeur!

Le 16 decembre, c'etait le soixante quinzieme jour ecoule depuis le depart de Londres. En somme, l'_Henrietta_ n'avait pas encore un retard inquietant. La moitie de la traversee etait a peu pres faite, et les plus mauvais parages avaient ete franchis. En ete, on eut repondu du succes. En hiver, on etait a la merci de la mauvaise saison. Passepartout ne se prononcait

pas. Au fond, il avait espoir, et, si le vent faisait défaut, du moins il comptait sur la vapeur. Or, ce jour-la, le mecanicien etant monte sur le pont, rencontra Mr. Fogg et s'entretint assez vivement avec lui.

Sans savoir pourquoi -- par un pressentiment sans doute --, Passepartout eprouva comme une vague inquietude. Il eut donne une de ses oreilles pour entendre de l'autre ce qui se disait la. Cependant, il put saisir quelques mots, ceux-ci entre autres, prononces par son maitre:

"Vous etes certain de ce que vous avancez?"

"Certain, monsieur," repondit le mecanicien. "N'oubliez pas que, depuis notre depart, nous chauffons avec tous nos fourneaux allumes, et si nous avons assez de charbon pour aller a petite vapeur de New York a Bordeaux, nous n'en avons pas assez pour aller a toute vapeur de New York a Liverpool!"

"J'aviserais", repondit Mr. Fogg.

Passepartout avait compris. Il fut pris d'une inquietude mortelle. Le charbon allait manquer!

"Ah! si mon maitre pare celle-la," se dit-il, "decidement ce

sera un fameux homme!"

Et ayant rencontre Fix, il ne put s'empecher de le mettre au courant de la situation.

"Alors," lui repondit l'agent les dents serrees, "vous croyez que nous allons a Liverpool!"

"Parbleu!"

"Imbecile!" repondit l'inspecteur, qui s'en alla, haussant les epaules.

Passepartout fut sur le point de relever vertement le qualificatif, dont il ne pouvait d'ailleurs comprendre la vraie signification; mais il se dit que l'infortune Fix devait etre tres desappointe, tres humilie dans son amour-propre, apres avoir si maladroitement suivi une fausse piste autour du monde, et il passa condamnation.

Et maintenant quel parti allait prendre Phileas Fogg? Cela etait difficile a imaginer. Cependant, il parait que le flegmatique gentleman en prit un, car le soir meme il fit venir le mecanicien et lui dit:

"Poussez les feux et faites route jusqu'a complet epuisement du combustible."

Quelques instants apres, la cheminee de l'_Henrietta_ vomissait des torrents de fumee.

Le navire continua donc de marcher a toute vapeur; mais ainsi qu'il l'avait annonce, deux jours plus tard, le 18, le mecanicien fit savoir que le charbon manquerait dans la journee.

"Que l'on ne laisse pas baisser les feux," repondit Mr. Fogg.

"Au contraire. Que l'on charge les soupapes."

Ce jour-la, vers midi, apres avoir pris hauteur et calcule la position du navire, Phileas Fogg fit venir Passepartout, et il lui donna l'ordre d'aller chercher le capitaine Speedy. C'etait comme si on eut commande a ce brave garcon d'aller dechainer un tigre, et il descendit dans la dunette, se disant:

"Positivement il sera enrage!"

En effet, quelques minutes plus tard, au milieu de cris et de jurons, une bombe arrivait sur la dunette. Cette bombe, c'etait le capitaine Speedy. Il etait evident qu'elle allait eclater.

"Ou sommes-nous?" telles furent les premières paroles qu'il prononça au milieu des suffocations de la colère, et certes, pour peu que le digne homme eût été apoplectique, il n'en serait jamais revenu.

"Ou sommes-nous?" répéta-t-il, la face congestionnée.

"À sept cent soixante-dix milles de Liverpool (300 lieues), répondit Mr. Fogg avec un calme imperturbable.

"Pirate!" s'écria Andrew Speedy.

"Je vous ai fait venir, monsieur..."

"Écumeur de mer!"

"...monsieur," reprit Phileas Fogg, pour vous prier de me vendre votre navire.

"Non! de par tous les diables, non!"

"C'est que je vais être obligé de le brûler."

"Bruler mon navire!"

"Oui, du moins dans ses hauts, car nous manquons de combustible."

"Bruler mon navire! s'ecria le capitaine Speedy, qui ne pouvait meme plus prononcer les syllabes. Un navire qui vaut cinquante mille dollars (250 000 F)."

"En voici soixante mille (300 000 F)!" repondit Phileas Fogg, en offrant au capitaine une liasse de bank-notes.

Cela fit un effet prodigieux sur Andrew Speedy. On n'est pas Americain sans que la vue de soixante mille dollars vous cause une certaine emotion. Le capitaine oublia en un instant sa colere, son emprisonnement, tous ses griefs contre son passager. Son navire avait vingt ans. Cela pouvait devenir une affaire d'or!... La bombe ne pouvait deja plus eclater. Mr. Fogg en avait arrache la meche.

"Et la coque en fer me restera," dit-il d'un ton singulierement radouci.

"La coque en fer et la machine, monsieur. Est-ce conclu?"

"Conclu."

Et Andrew Speedy, saisissant la liasse de bank-notes, les compta et les fit disparaître dans sa poche.

Pendant cette scène, Passepartout était blanc. Quant à Fix, il faillit avoir un coup de sang. Pres de vingt mille livres dépensées, et encore ce Fogg qui abandonnait à son vendeur la coque et la machine, c'est-à-dire presque la valeur totale du navire! Il est vrai que la somme volée à la banque s'élevait à cinquante-cinq mille livres!

Quand Andrew Speedy eut empoché l'argent:

"Monsieur," lui dit Mr. Fogg, "que tout ceci ne vous étonne pas. Sachez que je perds vingt mille livres, si je ne suis pas rendu à Londres le 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir. Or, j'avais manqué le paquebot de New York, et comme vous refusiez de me conduire à Liverpool..."

"Et j'ai bien fait, par les cinquante mille diables de l'enfer," s'écria Andrew Speedy, "puisque j'y gagne au moins quarante mille dollars."

Puis, plus posément:

"Savez-vous une chose," ajouta-t-il, "capitaine?..."

"Fogg."

"Capitaine Fogg, eh bien, il y a du Yankee en vous."

Et après avoir fait à son passager ce qu'il croyait être un compliment, il s'en allait, quand Phileas Fogg lui dit:

"Maintenant ce navire m'appartient?"

"Certes, de la quille à la pomme des mats, pour tout ce qui est bois, s'entend!"

"Bien. Faites démolir les aménagements intérieurs et chauffez avec ces débris."

On juge ce qu'il fallut consommer de ce bois sec pour maintenir la vapeur en suffisante pression. Ce jour-là, la dunette, les rouffles, les cabines, les logements, le faux pont, tout y

passa.

Le lendemain, 19 decembre, on brula la mature, les dromes, les
esparres. On abattit les mats, on les debita a coups de hache.

L'equipe y mettait un zele incroyable. Passepartout,
taillant, coupant, sciant, faisait l'ouvrage de dix hommes.

C'etait une fureur de demolition.

Le lendemain, 20, les bastingages, les pavois, les
oeuvres-mortes, la plus grande partie du pont, furent devores.
L'_Henrietta_ n'etait plus qu'un batiment rase comme un ponton.

Mais, ce jour-la, on avait eu connaissance de la cote d'Irlande
et du feu de Fastenet.

Toutefois, a dix heures du soir, le navire n'etait encore que
par le travers de Queenstown. Phileas Fogg n'avait plus que
vingt-quatre heures pour atteindre Londres! Or, c'etait le
temps qu'il fallait a l'_Henrietta_ pour gagner Liverpool, --
meme en marchant a toute vapeur. Et la vapeur allait manquer
enfin a l'audacieux gentleman!

"Monsieur," lui dit alors le capitaine Speedy, qui avait fini
par s'interesser a ses projets, "je vous plains vraiment. Tout
est contre vous! Nous ne sommes encore que devant Queenstown.

"Ah!" fit Mr. Fogg, "c'est Queenstown, cette ville dont nous apercevons les feux?"

"Oui."

"Pouvons-nous entrer dans le port?"

"Pas avant trois heures. A pleine mer seulement."

"Attendons!" repondit tranquillement Phileas Fogg, sans laisser voir sur son visage que, par une supreme inspiration, il allait tenter de vaincre encore une fois la chance contraire!

En effet, Queenstown est un port de la cote d'Irlande dans lequel les transatlantiques qui viennent des Etats-Unis jettent en passant leur sac aux lettres. Ces lettres sont emportees a Dublin par des express toujours prêts a partir. De Dublin elles arrivent a Liverpool par des steamers de grande vitesse, -- devancant ainsi de douze heures les marcheurs les plus rapides des compagnies maritimes.

Ces douze heures que gagnait ainsi le courrier d'Amerique, Phileas Fogg pretendait les gagner aussi. Au lieu d'arriver sur

l'_Henrietta_, le lendemain soir, a Liverpool, il y serait a midi, et, par consequent, il aurait le temps d'etre a Londres avant huit heures quarante-cinq minutes du soir.

Vers une heure du matin, l'_Henrietta_ entrait a haute mer dans le port de Queenstown, et Phileas Fogg, apres avoir recu une vigoureuse poignee de main du capitaine Speedy, le laissait sur la carcasse rasee de son navire, qui valait encore la moitie de ce qu'il l'avait vendue!

Les passagers débarquerent aussitot. Fix, a ce moment, eut une envie feroce d'arreter le sieur Fogg. Il ne le fit pas, pourtant!

Pourquoi? Quel combat se livrait donc en lui? Etait-il revenu sur le compte de Mr. Fogg? Comprenait-il enfin qu'il s'etait trompe? Toutefois, Fix n'abandonna pas Mr. Fogg. Avec lui, avec Mrs. Aouda, avec Passepartout, qui ne prenait plus le temps de respirer, il montait dans le train de Queenstown a une heure et demi du matin, arrivait a Dublin au jour naissant, et s'embarquait aussitot sur un des steamers -- vrais fuseaux d'acier, tout en machine -- qui, dedaignant de s'elever a la lame, passent invariablement au travers.

A midi moins vingt, le 21 decembre, Phileas Fogg débarquait enfin sur le quai de Liverpool. Il n'etait plus qu'a six heures

de Londres.

Mais a ce moment, Fix s'approcha, lui mit la main sur l'épaule,
et, exhibant son mandat:

"Vous etes le sieur Phileas Fogg?" dit-il.

"Oui, monsieur."

"Au nom de la reine, je vous arrete!"

XXXIV

QUI PROCURE A PASSEPARTOUT L'OCCASION DE FAIRE UN JEU DE MOTS
ATROCE, MAIS PEUT-ETRE INEDIT

Phileas Fogg etait en prison. On l'avait enferme dans le poste
de Custom-house, la douane de Liverpool, et il devait y passer
la nuit en attendant son transferement a Londres.

Au moment de l'arrestation, Passepartout avait voulu se
precipiter sur le detective. Des policemen le retinrent. Mrs.
Aouda, epouvantee par la brutalite du fait, ne sachant rien, n'y
pouvait rien comprendre. Passepartout lui expliqua la

situation. Mr. Fogg, cet honnête et courageux gentleman, auquel elle devait la vie, était arrêté comme voleur. La jeune femme protesta contre une telle allégation, son cœur s'indigna, et des larmes coulèrent de ses yeux, quand elle vit qu'elle ne pouvait rien faire, rien tenter, pour sauver son sauveur.

Quant à Fix, il avait arrêté le gentleman parce que son devoir lui commandait de l'arrêter, fut-il coupable ou non. La justice en déciderait. Mais alors une pensée vint à Passepartout, cette pensée terrible qu'il était décidément la cause de tout ce malheur! En effet, pourquoi avait-il caché cette aventure à Mr. Fogg? Quand Fix avait révélé sa qualité d'inspecteur de police et la mission dont il était chargé, pourquoi avait-il pris sur lui de ne point avertir son maître?

Celui-ci, prévenu, aurait sans doute donné à Fix des preuves de son innocence ; il lui aurait démontré son erreur ; en tout cas, il n'eût pas véhiculé à ses frais et à ses troussees ce malencontreux agent, dont le premier soin avait été de l'arrêter, au moment où il mettait le pied sur le sol du Royaume-Uni. En songeant à ses fautes, à ses imprudences, le pauvre garçon était pris d'irrésistibles remords. Il pleurait, il faisait peine à voir. Il voulait se briser la tête!

Mrs. Aouda et lui étaient restés, malgré le froid, sous le peristyle de la douane. Ils ne voulaient ni l'un ni l'autre

quitter la place. Ils voulaient revoir encore une fois Mr.

Fogg.

Quant a ce gentleman, il etait bien et dument ruine, et cela au moment ou il allait atteindre son but. Cette arrestation le perdait sans retour. Arrive a midi moins vingt a Liverpool, le 21 decembre, il avait jusqu'a huit heures quarante-cinq minutes pour se presenter au Reform-Club, soit neuf heures quinze minutes, -- et il ne lui en fallait que six pour atteindre Londres.

En ce moment, qui eut penetre dans le poste de la douane eut trouve Mr. Fogg, immobile, assis sur un banc de bois, sans colere, imperturbable. Resigne, on n'eut pu le dire, mais ce dernier coup n'avait pu l'emouvoir, au moins en apparence. S'etait-il forme en lui une de ces rages secretes, terribles parce qu'elles sont contenues, et qui n'eclatent qu'au dernier moment avec une force irresistible? On ne sait. Mais Phileas Fogg etait la, calme, attendant... quoi?

Conservait-il quelque espoir? Croyait-il encore au succes, quand la porte de cette prison etait fermee sur lui?

Quoi qu'il en soit, Mr. Fogg avait soigneusement pose sa montre sur une table et il en regardait les aiguilles marcher. Pas une parole ne s'echappait de ses levres, mais son regard avait une

fixite singuliere.

En tout cas, la situation etait terrible, et, pour qui ne pouvait lire dans cette conscience, elle se resumait ainsi:

Honnete homme, Phileas Fogg etait ruine.

Malhonnete homme, il etait pris.

Eut-il alors la pensee de se sauver? Songea-t-il a chercher si ce poste presentait une issue praticable? Pensa-t-il a fuir? On serait tente de le croire, car, a un certain moment, il fit le tour de la chambre. Mais la porte etait solidement fermee et la fenetre garnie de barreaux de fer. Il vint donc se rasseoir, et il tira de son portefeuille l'itineraire du voyage. Sur la ligne qui portait ces mots:

"21 decembre, samedi, Liverpool", il ajouta:

"80e jour, 11 h 40 du matin", et il attendit.

Une heure sonna a l'horloge de Custom-house. Mr. Fogg constata que sa montre avançait de deux minutes sur cette horloge.

Deux heures! En admettant qu'il montât en ce moment dans un express, il pouvait encore arriver à Londres et au Reform-Club avant huit heures quarante-cinq du soir. Son front se plissa légèrement...

À deux heures trente-trois minutes, un bruit retentit au-dehors, un vacarme de portes qui s'ouvraient. On entendait la voix de Passepartout, on entendait la voix de Fix.

Le regard de Phileas Fogg brilla un instant.

La porte du poste s'ouvrit, et il vit Mrs. Aouda, Passepartout, Fix, qui se précipitèrent vers lui.

Fix était hors d'haleine, les cheveux en désordre... Il ne pouvait parler!

"Monsieur," balbutia-t-il, "monsieur... pardon... une ressemblance déplorable.... Voleur arrêté depuis trois jours... vous... libre!..."

Phileas Fogg était libre! Il alla au détective. Il le regarda bien en face, et, faisant le seul mouvement rapide qu'il eut jamais fait eut qu'il dut jamais faire de sa vie, il ramena ses

deux bras en arriere, puis, avec la precision d'un automate, il frappa de ses deux poings le malheureux inspecteur.

"Bien tape!" s'ecria Passepartout, qui, se permettant un atroce jeu de mots, bien digne d'un Francais, ajouta: "Pardieu voila ce qu'on peut appeler une belle application de poings d'Angleterre!"

Fix, renverse, ne prononca pas un mot. Il n'avait que ce qu'il meritait. Mais aussitot Mr, Fogg, Mrs. Aouda, Passepartout quitterent la douane. Ils se jeterent dans une voiture, et, en quelques minutes, ils arriverent a la gare de Liverpool.

Phileas Fogg demanda s'il y avait un express pret a partir pour Londres...

Il etait deux heures quarante... L'express etait parti depuis trente-cinq minutes. Phileas Fogg commanda alors un train special.

Il y avait plusieurs locomotives de grande vitesse en pression; mais, attendu les exigences du service, le train special ne put quitter la gare avant trois heures.

A trois heures, Phileas Fogg, apres avoir dit quelques mots au mecanicien d'une certaine prime a gagner, filait dans la

direction de Londres, en compagnie de la jeune femme et de son fidele serviteur.

Il fallait franchir en cinq heures et demie la distance qui separe Liverpool de Londres --, chose tres faisable, quand la voie est libre sur tout le parcours. Mais il y eut des retards forces, et, quand le gentleman arriva a la gare, neuf heures moins dix sonnaient a toutes les horloges de Londres.

Phileas Fogg, apres avoir accompli ce voyage autour du monde, arrivait avec un retard de cinq minutes!...

Il avait perdu.

XXXV

DANS LEQUEL PASSEPARTOUT NE SE FAIT PAS REPETER DEUX FOIS
L'ORDRE QUE SON MAITRE LUI DONNE

Le lendemain, les habitants de Saville-row auraient ete bien surpris, si on leur eut affirme que Mr. Fogg avait reintegre son domicile. Portes et fenetres, tout etait clos. Aucun changement ne s'etait produit a l'exterieur.

En effet, apres avoir quitte la gare, Phileas Fogg avait donne a Passepartout l'ordre d'acheter quelques provisions, et il etait rentre dans sa maison.

Ce gentleman avait recu avec son impassibilite habituelle le coup qui le frappait. Ruine! et par la faute de ce maladroit inspecteur de police ! Apres avoir marche d'un pas sur pendant ce long parcours, apres avoir renverse mille obstacles, brave mille dangers, ayant encore trouve le temps de faire quelque bien sur sa route, echouer au port devant un fait brutal, qu'il ne pouvait prevoir, et contre lequel il etait desarme: cela etait terrible! De la somme considerable qu'il avait emportee au depart, il ne lui restait qu'un reliquat insignifiant. Sa fortune ne se composait plus que des vingt mille livres deposes chez Baring freres, et ces vingt mille livres, il les devait a ses collegues du Reform-Club. Apres tant de depenses faites, ce pari gagne ne l'eut pas enrichi sans doute, et il est probable qu'il n'avait pas cherche a s'enrichir -- etant de ces hommes qui parient pour l'honneur --, mais ce pari perdu le ruinait totalement. Au surplus, le parti du gentleman etait pris. Il savait ce qui lui restait a faire.

Une chambre de la maison de Saville-row avait ete reservee a Mrs. Aouda. La jeune femme etait desesperee. A certaines paroles prononcees par Mr. Fogg, elle avait compris que celui-ci meditait quelque projet funeste.

On sait, en effet, a quelles deplorables extremités se portent quelquefois ces Anglais monomanes sous la pression d'une idee fixe. Aussi Passepartout, sans en avoir l'air, surveillait-il son maitre.

Mais, tout d'abord, l'honnete garcon etait monte dans sa chambre et avait eteint le bec qui brulait depuis quatre-vingts jours.

Il avait trouve dans la boite aux lettres une note de la Compagnie du gaz, et il pensa qu'il etait plus que temps d'arreter ces frais dont il etait responsable.

La nuit se passa. Mr. Fogg s'etait couche, mais avait-il dormi? Quant a Mrs. Aouda, elle ne put prendre un seul instant de repos. Passepartout, lui, avait veille comme un chien a la porte de son maitre.

Le lendemain, Mr. Fogg le fit venir et lui recommanda, en termes fort brefs, de s'occuper du dejeuner de Mrs. Aouda. Pour lui, il se contenterait d'une tasse de the et d'une rotie. Mrs. Aouda voudrait bien l'excuser pour le dejeuner et le diner, car tout son temps etait consacre a mettre ordre a ses affaires. Il ne descendrait pas. Le soir seulement, il demanderait a Mrs. Aouda la permission de l'entretenir pendant quelques instants.

Passepartout, ayant communication du programme de la journee,

n'avait plus qu'a s'y conformer. Il regardait son maitre toujours impassible, et il ne pouvait se decider a quitter sa chambre. Son coeur etait gros, sa conscience bourreee de remords, car il s'accusait plus que jamais de cet irreparable desastre. Oui! s'il eut prevenu Mr. Fogg, s'il lui eut devoile les projets de l'agent Fix, Mr. Fogg n'aurait certainement pas traine l'agent Fix jusqu'a Liverpool, et alors...

Passepartout ne put plus y tenir. "Mon maitre! monsieur Fogg! s'ecria-t-il, maudissez-moi. C'est par ma faute que..."

"Je n'accuse personne," repondit Phileas Fogg du ton le plus calme. "Allez."

Passepartout quitta la chambre et vint trouver la jeune femme, a laquelle il fit connaitre les intentions de son maitre.

"Madame," ajouta-t-il, "je ne puis rien par moi-meme, rien! Je n'ai aucune influence sur l'esprit de mon maitre. Vous, peut-etre..."

"Quelle influence aurais-je," repondit Mrs. Aouda. "Mr. Fogg n'en subit aucune! A-t-il jamais compris que ma reconnaissance pour lui etait prete a deborder! A-t-il jamais lu dans mon coeur!... Mon ami, il ne faudra pas le quitter, pas un seul instant. Vous dites qu'il a manifeste l'intention de me parler ce soir?"

"Oui, madame. Il s'agit sans doute de sauvegarder votre situation en Angleterre."

"Attendons", repondit la jeune femme, qui demeura toute pensive.

Ainsi, pendant cette journee du dimanche, la maison de Saville-row fut comme si elle eut ete inhabitee, et, pour la premiere fois depuis qu'il demeurait dans cette maison, Phileas Fogg n'alla pas a son club, quand onze heures et demie sonnerent a la tour du Parlement.

Et pourquoi ce gentleman se fut-il presente au Reform-Club? Ses collegues ne l'y attendaient plus. Puisque, la veille au soir, a cette date fatale du samedi 21 decembre, a huit heures quarante-cinq, Phileas Fogg n'avait pas paru dans le salon du Reform-Club, son pari etait perdu. Il n'etait meme pas necessaire qu'il allat chez son banquier pour y prendre cette somme de vingt mille livres. Ses adversaires avaient entre les mains un cheque signe de lui, et il suffisait d'une simple ecriture a passer chez Baring freres, pour que les vingt mille livres fussent portees a leur credit.

Mr. Fogg n'avait donc pas a sortir, et il ne sortit pas. Il demeura dans sa chambre et mit ordre a ses affaires.

Passepartout ne cessa de monter et de descendre l'escalier de la maison de Saville-row. Les heures ne marchaient pas pour ce pauvre garçon. Il écoutait à la porte de la chambre de son maître, et, ce faisant, il ne pensait pas commettre la moindre indiscretion! Il regardait par le trou de la serrure, et il s'imaginait avoir ce droit! Passepartout redoutait à chaque instant quelque catastrophe. Parfois, il songeait à Fix, mais un revirement s'était fait dans son esprit. Il n'en voulait plus à l'inspecteur de police. Fix s'était trompé comme tout le monde à l'égard de Phileas Fogg, et, en le filant, en l'arrêtant, il n'avait fait que son devoir, tandis que lui... Cette pensée l'accablait, et il se tenait pour le dernier des misérables.

Quand, enfin, Passepartout se trouvait trop malheureux d'être seul, il frappait à la porte de Mrs. Aouda, il entra dans sa chambre, il s'asseyait dans un coin sans mot dire, et il regardait la jeune femme toujours pensive.

Vers sept heures et demie du soir, Mr. Fogg fit demander à Mrs. Aouda si elle pouvait le recevoir, et quelques instants après, la jeune femme et lui étaient seuls dans cette chambre.

Phileas Fogg prit une chaise et s'assit près de la cheminée, en face de Mrs. Aouda. Son visage ne reflétait aucune émotion. Le Fogg du retour était exactement le Fogg du départ. Même calme,

meme impassibilite.

Il resta sans parler pendant cinq minutes. Puis levant les yeux sur Mrs. Aouda:

"Madame," dit-il, "me pardonneriez-vous de vous avoir amenee en Angleterre?"

"Moi, monsieur Fogg!..." repondit Mrs. Aouda, en comprimant les battements de son coeur.

"Veuillez me permettre d'achever," reprit Mr. Fogg. "Lorsque j'eus la pensee de vous entrainer loin de cette contree, devenue si dangereuse pour vous, j'etais riche, et je comptais mettre une partie de ma fortune a votre disposition. Votre existence eut ete heureuse et libre. Maintenant, je suis ruine."

"Je le sais, monsieur Fogg," repondit la jeune femme, "et je vous demanderai a mon tour: Me pardonneriez-vous de vous avoir suivi, et -- qui sait? -- d'avoir peut-etre, en vous retardant, contribue a votre ruine?"

"Madame, vous ne pouviez rester dans l'Inde, et votre salut n'etait assure que si vous vous eloigniez assez pour que ces fanatiques ne pussent vous reprendre.

"Ainsi, monsieur Fogg," reprit Mrs. Aouda, "non content de m'arracher a une mort horrible, vous vous croyiez encore oblige d'assurer ma position a l'etranger?"

"Oui, madame," repondit Fogg, "mais les evenements ont tourne contre moi. Cependant, du peu qui me reste, je vous demande la permission de disposer en votre faveur."

"Mais, vous, monsieur Fogg, que deviendrez-vous?" demanda Mrs. Aouda.

"Moi, madame," repondit froidement le gentleman, "je n'ai besoin de rien."

"Mais comment, monsieur, envisagez-vous donc le sort qui vous attend?"

"Comme il convient de le faire," repondit Mr. Fogg.

"En tout cas," reprit Mrs. Aouda, "la misere ne saurait atteindre un homme tel que vous. Vos amis..."

"Je n'ai point d'amis, madame."

"Vos parents..."

"Je n'ai plus de parents."

"Je vous plains alors, monsieur Fogg, car l'isolement est une triste chose. Quoi! pas un coeur pour y verser vos peines. On dit cependant qu'a deux la misere elle-meme est supportable encore!"

"On le dit, madame."

"Monsieur Fogg," dit alors Mrs. Aouda, qui se leva et tendit sa main au gentleman, "voulez-vous a la fois d'une parente et d'une amie? Voulez-vous de moi pour votre femme?"

Mr. Fogg, a cette parole, s'etait leve a son tour. Il y avait comme un reflet inaccoutume dans ses yeux, comme un tremblement sur ses levres. Mrs. Aouda le regardait. La sincerite, la droiture, la fermete et la douceur de ce beau regard d'une noble femme qui ose tout pour sauver celui auquel elle doit tout, l'etonnerent d'abord, puis le penetrerent. Il ferma les yeux un instant, comme pour eviter que ce regard ne s'enfoncat plus avant... Quand il les rouvrit:

"Je vous aime!" dit-il simplement. "Oui, en verite, par tout ce qu'il y a de plus sacre au monde, je vous aime, et je suis tout a vous!"

"Ah!..." s'ecria Mrs. Aouda, en portant la main a son coeur.

Passepartout fut sonne. Il arriva aussitot. Mr. Fogg tenait encore dans sa main la main de Mrs. Aouda. Passepartout comprit, et sa large face rayonna comme le soleil au zenith des regions tropicales.

Mr. Fogg lui demanda s'il ne serait pas trop tard pour aller prevenir le reverend Samuel Wilson, de la paroisse de Mary-le-Bone.

Passepartout sourit de son meilleur sourire.

"Jamais trop tard", dit-il.

Il n'etait que huit heures cinq.

"Ce serait pour demain, lundi!" dit-il.

"Pour demain lundi?" demanda Mr. Fogg en regardant la jeune femme.

"Pour demain lundi!" repondit Mrs. Aouda. Passepartout sortit, tout courant.

XXXVI

DANS LEQUEL PHILEAS FOGG FAIT DE NOUVEAU PRIME SUR LE MARCHE

Il est temps de dire ici quel revirement de l'opinion s'etait produit dans le Royaume-Uni, quand on apprit l'arrestation du vrai voleur de la Banque un certain James Strand -- qui avait eu lieu le 17 decembre, a Edimbourg.

Trois jours avant, Phileas Fogg etait un criminel que la police poursuivait a outrance, et maintenant c'etait le plus honnete gentleman, qui accomplissait mathematiquement son excentrique voyage autour du monde.

Quel effet, quel bruit dans les journaux! Tous les parieurs pour ou contre, qui avaient deja oublie cette affaire, ressusciterent comme par magie. Toutes les transactions redevenaient valables. Tous les engagements revivaient, et, il

faut le dire, les paris reprirent avec une nouvelle énergie. Le nom de Phileas Fogg fit de nouveau prime sur le marché.

Les cinq collègues du gentleman, au Reform-Club, passerent ces trois jours dans une certaine inquiétude. Ce Phileas Fogg qu'ils avaient oublié reparaitrait à leurs yeux! Ou était-il en ce moment? Le 17 décembre --, jour où James Strand fut arrêté --, il y avait soixante-seize jours que Phileas Fogg était parti, et pas une nouvelle de lui! Avait-il succombé? Avait-il renoncé à la lutte, ou continuait-il sa marche suivant l'itinéraire convenu? Et le samedi 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir, allait-il apparaître, comme le dieu de l'exactitude, sur le seuil du salon du Reform-Club?

Il faut renoncer à peindre l'anxiété dans laquelle, pendant trois jours, vécut tout ce monde de la société anglaise. On lança des dépêches en Amérique, en Asie, pour avoir des nouvelles de Phileas Fogg! On envoya matin et soir observer la maison de Saville-row,... Rien. La police elle-même ne savait plus ce qu'était devenu le détective Fix, qui s'était si malencontreusement jeté sur une fausse piste. Ce qui n'empêcha pas les paris de s'engager de nouveau sur une plus vaste échelle. Phileas Fogg, comme un cheval de course, arrivait au dernier tournant. On ne le cotaït plus à cent, mais à vingt, mais à dix, mais à cinq, et le vieux paralytique, Lord Albermale, le prenait, lui, à égalité.

Aussi, le samedi soir, y avait-il foule dans Pall-Mall et dans les rues voisines. On eut dit un immense attroupement de courtiers, établis en permanence aux abords du Reform-Club. La circulation était empêchée. On discutait, on disputait, on criait les cours du "Phileas Fogg", comme ceux des fonds anglais. Les policemen avaient beaucoup de peine à contenir le populaire, et à mesure que s'avancait l'heure à laquelle devait arriver Phileas Fogg, l'émotion prenait des proportions invraisemblables.

Ce soir-là, les cinq collègues du gentleman étaient réunis depuis neuf heures dans le grand salon du Reform-Club. Les deux banquiers, John Sullivan et Samuel Fallentin, l'ingénieur Andrew Stuart, Gauthier Ralph, administrateur de la Banque d'Angleterre, le brasseur Thomas Flanagan, tous attendaient avec anxiété.

Au moment où l'horloge du grand salon marqua huit heures vingt-cinq, Andrew Stuart, se levant, dit:

"Messieurs, dans vingt minutes, le délai convenu entre Mr. Phileas Fogg et nous sera expiré."

"À quelle heure est arrivé le dernier train de Liverpool?" demanda Thomas Flanagan.

"A sept heures vingt-trois," repondit Gauthier Ralph, "et le train suivant n'arrive qu'a minuit dix."

"Eh bien, messieurs," reprit Andrew Stuart, "si Phileas Fogg etait arrive par le train de sept heures vingt-trois, il serait deja ici. Nous pouvons donc considerer le pari comme gagne."

"Attendons, ne nous prononcons pas," repondit Samuel Fallentin.

"Vous voyez que notre collegue est un excentrique de premier ordre. Son exactitude en tout est bien connue. Il n'arrive jamais ni trop tard ni trop tot, et il apparaitrait ici a la derniere minute, que je n'en serais pas autrement surpris."

"Et moi," dit Andrew Stuart, "qui etait, comme toujours, tres nerveux, je le verrais je n'y croirais pas."

"En effet," reprit Thomas Flanagan, "le projet de Phileas Fogg etait insense. Quelle que fut son exactitude, il ne pouvait empecher des retards inevitables de se produire, et un retard de deux ou trois jours seulement suffisait a compromettre son voyage."

"Vous remarquerez, d'ailleurs," ajouta John Sullivan, que nous n'avons recu aucune nouvelle de notre collegue et cependant, les

fils telegraphiques ne manquaient pas sur son itineraire."

"Il a perdu, messieurs," reprit Andrew Stuart, "il a cent fois perdu!"

"Vous savez, d'ailleurs, que le _China_ -- le seul paquebot de New York qu'il put prendre pour venir a Liverpool en temps utile -- est arrive hier. Or, voici la liste des passagers, publiee par la _Shipping Gazette_, et le nom de Phileas Fogg n'y figure pas. En admettant les chances les plus favorables, notre collegue est a peine en Amerique!"

J'estime a vingt jours, au moins, le retard qu'il subira sur la date convenue, et le vieux Lord Albermale en sera, lui aussi, pour ses cinq mille livres!"

"C'est evident," repondit Gauthier Ralph, "et demain nous n'aurons qu'a presenter chez Baring freres le cheque de Mr. Fogg."

En ce moment l'horloge du salon sonna huit heures quarante.

"Encore cinq minutes", dit Andrew Stuart.

Les cinq collegues se regardaient. On peut croire que les battements de leur coeur avaient subi une legere acceleration, car enfin, meme pour de beaux joueurs, la partie etait forte! Mais ils n'en voulaient rien laisser paraitre, car, sur la proposition de Samuel Fallentin, ils prirent place a une table de jeu.

"Je ne donnerais pas ma part de quatre mille livres dans le pari," dit Andrew Stuart en s'asseyant, "quand meme on m'en offrirait trois mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf!"

L'aiguille marquait, en ce moment, huit heures quarante-deux minutes.

Les joueurs avaient pris les cartes, mais, a chaque instant, leur regard se fixait sur l'horloge. On peut affirmer que, quelle que fut leur securite, jamais minutes ne leur avaient paru si longues!

"Huit heures quarante-trois", dit Thomas Flanagan, en coupant le jeu que lui presentait Gauthier Ralph.

Puis un moment de silence se fit. Le vaste salon du club etait tranquille. Mais, au-dehors, on entendait le brouhaha de la foule, que dominaient parfois des cris aigus. Le balancier de

l'horloge battait la seconde avec une regularite mathematique.

Chaque joueur pouvait compter les divisions sexagesimales qui frappaient son oreille.

"Huit heures quarante-quatre!" dit John Sullivan d'une voix dans laquelle on sentait une emotion involontaire.

Plus qu'une minute, et le pari etait gagne. Andrew Stuart et ses collegues ne jouaient plus. Ils avaient abandonne les cartes! Ils comptaient les secondes!

A la quarantieme seconde, rien. A la cinquantieme, rien encore!

A la cinquante-cinquieme, on entendit comme un tonnerre au-dehors, des applaudissements, des hurrahs, et meme des imprecations, qui se propagerent dans un roulement continu.

Les joueurs se leverent.

A la cinquante-septieme seconde, la porte du salon s'ouvrit, et le balancier n'avait pas battu la soixantieme seconde, que Phileas Fogg apparaissait, suivi d'une foule en delire qui avait force l'entree du club, et de sa voix calme:

"Me voici, messieurs", disait-il.

XXXVII

DANS LEQUEL IL EST PROUVE QUE PHILEAS FOGG N'A RIEN GAGNE A
FAIRE CE TOUR DU MONDE, SI CE N'EST LE BONHEUR

Oui! Phileas Fogg en personne.

On se rappelle qu'a huit heures cinq du soir -- vingt-cinq
heures environ apres l'arrivee des voyageurs a Londres --,
Passepartout avait ete charge par son maitre de prevenir le
reverend Samuel Wilson au sujet d'un certain mariage qui devait
se conclure le lendemain meme.

Passepartout etait donc parti, enchante. Il se rendit d'un pas
rapide a la demeure du reverend Samuel Wilson, qui n'etait pas
encore rentre. Naturellement, Passepartout attendit, mais il
attendit vingt bonnes minutes au moins.

Bref, il etait huit heures trente-cinq quand il sortit de la
maison du reverend. Mais dans quel etat! Les cheveux en
desordre, sans chapeau, courant, courant, comme on n'a jamais vu
courir de memoire d'homme, renversant les passants, se
precipitant comme une trombe sur les trottoirs!

En trois minutes, il etait de retour a la maison de Saville-row,
et il tombait, essouffle, dans la chambre de Mr. Fogg.

Il ne pouvait parler.

"Qu'y a-t-il?" demanda Mr. Fogg.

"Mon maitre... balbutia Passepartout... mariage... impossible."

"Impossible?"

"Impossible... pour demain."

"Pourquoi?"

"Parce que demain... c'est dimanche!"

"Lundi," repondit Mr. Fogg.

"Non... aujourd'hui... samedi."

"Samedi? impossible!"

"Si, si, si, si! s'ecria Passepartout. Vous vous etes trompe
d'un jour ! Nous sommes arrives vingt-quatre heures en avance...
mais il ne reste plus que dix minutes!..."

Passepartout avait saisi son maitre au collet, et il
l'entraînait avec une force irresistible!

Phileas Fogg, ainsi enleve, sans avoir le temps de reflechir,
quitta sa chambre, quitta sa maison, sauta dans un cab, promit
cent livres au cocher, et apres avoir ecrase deux chiens et
accroche cinq voitures, il arriva au Reform-Club.

L'horloge marquait huit heures quarante-cinq, quand il parut
dans le grand salon...

Phileas Fogg avait accompli ce tour du monde en quatre-vingts
jours!...

Phileas Fogg avait gagne son pari de vingt mille livres!

Et maintenant, comment un homme si exact, si meticuleux,
avait-il pu commettre cette erreur de jour? Comment se

croyait-il au samedi soir, 21 decembre, quand il débarqua a Londres, alors qu'il n'était qu'au vendredi, 20 decembre, soixante dix neuf jours seulement apres son depart?

Voici la raison de cette erreur. Elle est fort simple.

Phileas Fogg avait, "sans s'en douter", gagne un jour sur son itineraire, -- et cela uniquement parce qu'il avait fait le tour du monde en allant vers l'_est_, et il eut, au contraire, perdu ce jour en allant en sens inverse, soit vers l'_ouest_.

En effet, en marchant vers l'est, Phileas Fogg allait au-devant du soleil, et, par consequent les jours diminuaient pour lui d'autant de fois quatre minutes qu'il franchissait de degres dans cette direction. Or, on compte trois cent soixante degres sur la circonference terrestre, et ces trois cent soixante degres, multiplies par quatre minutes, donnent precisement vingt-quatre heures, -- c'est-a-dire ce jour inconsciemment gagne. En d'autres termes, pendant que Phileas Fogg, marchant vers l'est, voyait le soleil passer _quatre-vingts fois_ au meridien, ses collegues restes a Londres ne le voyaient passer que _soixante-dix-neuf fois_. C'est pourquoi, ce jour-la meme, qui etait le samedi et non le dimanche, comme le croyait Mr. Fogg, ceux-ci l'attendaient dans le salon du Reform-Club.

Et c'est ce que la fameuse montre de Passepartout -- qui avait

toujours conserve l'heure de Londres -- eut constate si, en meme temps que les minutes et les heures, elle eut marque les jours!

Phileas Fogg avait donc gagne les vingt mille livres. Mais comme il en avait depense en route environ dix-neuf mille, le resultat pecuniaire etait mediocre. Toutefois, on l'a dit, l'excentrique gentleman n'avait, en ce pari, cherche que la lutte, non la fortune.

Et meme, les mille livres restant, il les partagea entre l'honnete Passepartout et le malheureux Fix, auquel il etait incapable d'en vouloir. Seulement, et pour la regularite, il retint a son serviteur le prix des dix-neuf cent vingt heures de gaz depense par sa faute.

Ce soir-la meme, Mr. Fogg, aussi impassible, aussi flegmatique, disait a Mrs. Aouda:

"Ce mariage vous convient-il toujours, madame?"

"Monsieur Fogg," repondit Mrs. Aouda, "c'est a moi de vous faire cette question. Vous etiez ruine, vous voici riche..."

"Pardonnez-moi, madame, cette fortune vous appartient. Si vous n'aviez pas eu la pensee de ce mariage, mon domestique ne serait

pas alle chez le reverend Samuel Wilson, je n'aurais pas ete averti de mon erreur, et..."

"Cher monsieur Fogg...", dit la jeune femme.

"Chere Aouda..., " repondit Phileas Fogg.

On comprend bien que le mariage se fit quarante-huit heures plus tard, et Passepartout, superbe, resplendissant, eblouissant, y figura comme temoin de la jeune femme. Ne l'avait-il pas sauvee, et ne lui devait-on pas cet honneur?

Seulement, le lendemain, des l'aube, Passepartout frappait avec fracas a la porte de son maitre.

La porte s'ouvrit, et l'impassible gentleman parut.

"Qu'y a-t-il, Passepartout?"

"Ce qu'il y a, monsieur! Il y a que je viens d'apprendre a l'instant..."

"Quoi donc?"

"Que nous pouvions faire le tour du monde en soixante-dix-huit jours seulement."

"Sans doute, repondit Mr. Fogg, en ne traversant pas l'Inde. Mais si je n'avais pas traverse l'Inde, je n'aurais pas sauve Mrs. Aouda, elle ne serait pas ma femme, et... "

Et Mr. Fogg ferma tranquillement la porte.

Ainsi donc Phileas Fogg avait gagne son pari. Il avait accompli en quatre-vingts jours ce voyage autour du monde! Il avait employe pour ce faire tous les moyens de transport, paquebots, railways, voitures, yachts, batiments de commerce, traineaux, elephant. L'excentrique gentleman avait deploye dans cette affaire ses merveilleuses qualites de sang-froid et d'exactitude. Mais apres? Qu'avait-il gagne a ce deplacement? Qu'avait-il rapporte de ce voyage?

Rien, dira-t-on? Rien, soit, si ce n'est une charmante femme, qui -- quelque invraisemblable que cela puisse paraitre -- le rendit le plus heureux des hommes!

En verite, ne ferait-on pas, pour moins que cela, le Tour du Monde?

FIN